

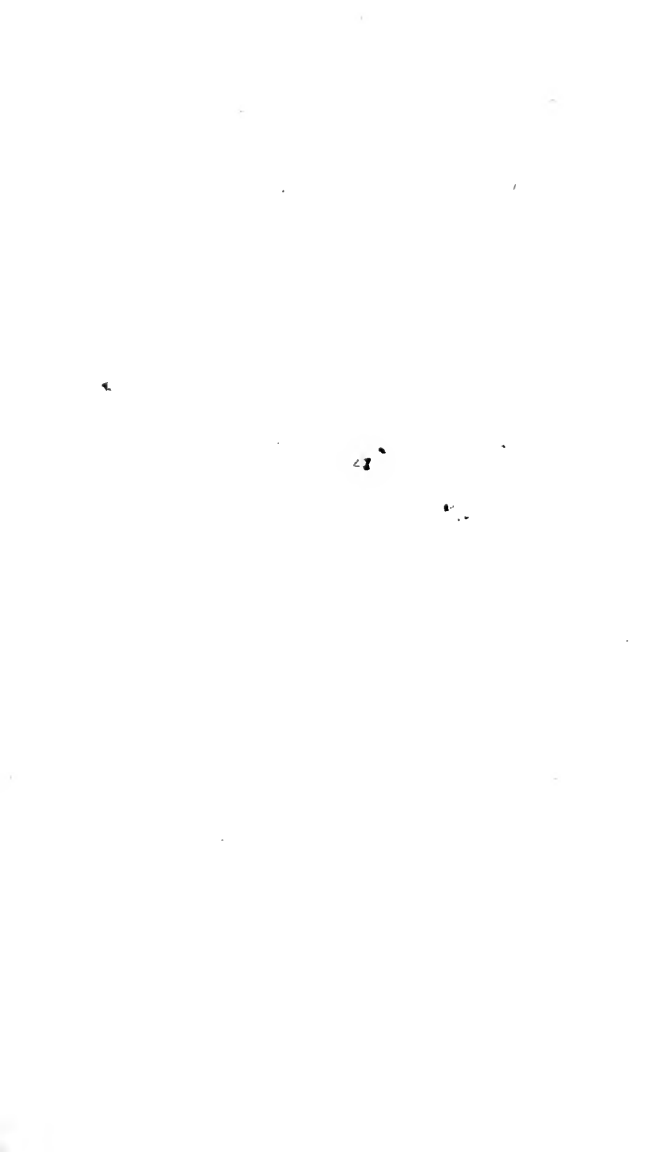


9097

2.

1770

Anne Pitt  
1778 -









~~LF~~  
~~1755~~  
ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE M. <sup>Louis</sup> MERCIER.

---

TOME PREMIER.

---



465245  
—  
19.8.47

A AMSTERDAM;

Chez CHANGUION & HARREVELT, Libraires.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXVI.

---

# T A B L E

## D E S P I E C E S

*Contenues dans ce Volume.*

<b>J</b> ENNEVAL , ou le Barnevelt François ,	Page ■
LE DÉSERTEUR ,	153.
OLINDE & SOPHRONIE ,	279

PQ

2007

M6B19

1776

t.1



# JENNEVAL

OU LE

BARNEVELT FRANÇOIS,

*D R A M E.*



## P R É F A C E.

LORSQUE M. Saurin donna Beverley , le Public parut désirer qu'on traitât le fameux sujet de Barnevelt , ou le Marchand de Londres , qui est comme le pendant du Joueur. La Piece Angloise de Lillo jouit d'une grande réputation ; elle le mérite. Il y regne cette vérité , ce pathétique attendrissant, l'ame du genre Dramatique. Les adieux de Truman & de son ami sont admirables ; mais la confusion des Scènes , l'intérêt coupé & divisé , le bizarre à côté du sublime , toutes les fautes enfin du Théâtre Anglois empêcheront qu'elle soit jamais représentée sur le nôtre dans la forme où elle se trouve.

Échauffé par le desir de donner un Drame utile , j'ai voulu peindre les suites funestes d'une liaison vicieuse , rendre la passion redoutable autant

qu'elle est dangereuse , inspirer de l'éloignement pour ces femmes charmantes & méprisables , qui font un métier de séduire , montrer à une jeune fougueuse & imprudente que le crime souvent n'est pas loin du libertinage , & que dans l'ivresse enfin , on ignore jusqu'à quel point peut monter la fureur. J'ai tâché de surmonter les obstacles , & d'accommoder ce sujet à notre Théâtre , c'est-à-dire , à nos mœurs.

Le plan du Joueur Anglois étoit simple & assez régulier ; le plan du Marchand de Londres est un véritable cahos , où il est impossible de faire entrer l'ordre & l'unité. Tous les gens de lettres ont conçu l'extrême difficulté qu'offroit un pareil sujet. Il falloit nécessairement mettre sur la Scène une courtisane , la faire parler , la faire agir, montrer un jeune homme livré à ses charmes , abandonné à son génie corrupteur , & l'idolâtrant avec le transport & la bonne foi de son âge. Il falloit en même-tems écarter des

PRÉFACE.

5

images capables de flétrir l'ame, & qui l'obsèdent sans cesse a cause du lieu de la Scène. Plus le pinceau devoit être naturel, plus il demandoit à être manié avec art.

C'étoit assez pour moi d'avoir ces conditions à remplir. Je n'ai pas osé aller plus loin. Barnevelt, assassin de son oncle, revenant les mains teintes de sang, montant sur l'échaffaut pour expier un parricide, auroit à coup-sûr révolté les spectateurs. Nous compâtiſſons aux foibleſſes, aux infortunes, aux défordres mêmes des passions; mais nous n'avons point de larmes à donner à un meurtrier. Sa cause nous devient étrangere. Il n'est plus compté dans la société. Son crime pèse à notre ame & l'accable; rien ne le justifie; rien ne l'excuse à nos yeux, & le Théâtre à Paris n'a pas un pont de communication avec la grêve.

Mais comment aussi conserver toute la force théâtrale, & ménager la délicatesse Françoisse qui, dans ce point, me paroît juste & respectable? Com-

ment exposer la passion dans toute son énergie , & ne point perdre le but moral , faire frémir & ne point faire horreur ? J'ai conduit le jeune homme sur le bord de l'abîme. Je lui en ai fait mesurer toute la profondeur. Il m'eût été facile de l'y précipiter. Mais j'en appelle à la nation. Auroit-elle vû sans pâlir un forcené guidé par la soif de l'or , & par celle de la volupté qui court plonger le poignard dans le sein d'un homme vertueux ? Non , elle eut repoussé le tableau , parce qu'il n'est pas fait pour elle , & qu'elle ne suppose point un parricide au milieu des ames sensibles qui viennent s'attendrir & pleurer à son spectacle. On peut être ému , effrayé , sans que le Poëte ferre le cœur d'une maniere triste & désagréable. Faut-il blesser pour guérir ? Ne suffit-il pas d'environner l'ame du doux sentiment de la pitié , de ce sentiment vainqueur qui nous replie sur nous-mêmes , & qui triomphe d'une maniere aussi douce qu'intime ? Croira-

t-on que le jeune homme foible & trompé , ne pourra ouvrir les yeux , & sortir de l'enchantement , fans qu'on lui montre dans l'enfoncement du Théâtre la corde , la potence & le bourreau ? Et pourquoi dans cette situation attendrissante & terrible, où la voix d'une femme commande un assassinat , ne pas laisser au jeune homme interdit & déchiré un retour à la vertu ? Ce retour n'est-il pas naturel , & le nouveau but moral qu'il offre en donnant une idée noble des forces victorieuses que nous recelons en nous-mêmes , n'est-il pas fait pour satisfaire autant le Public que le Philosophe ?

J'ai donc été obligé d'abandonner la Piece Angloise , & de faire , pour ainsi dire , un Drame nouveau. J'ai conservé le fond de deux caractères ; & j'ai marché seul pour le reste. J'ai regretté de n'avoir pu faire entrer dans ma Piece plusieurs beautés de l'Anglois ; mais ayant suivi un plan tout différent , ces beautés n'ont pu trou-

ver leur place. Enfin , travaillant pour ma nation , je n'ai pas dû lui présenter des mœurs atroces.

Je pourrois donner ici mes idées sur ce genre utile , qui met dans un jour si frappant les malheurs & les devoirs de la vie civile ; qui , plus que l'orgueilleuse Tragédie , parle à cette multitude, où repose une foule d'ames neuves & sensibles, qui n'attendent, pour s'émuouvoir , que le cri de la nature. Je pourrois faire voir que la plûpart des Auteurs Dramatiques n'ont malheureusement travaillé jusqu'ici que pour un très-petit nombre d'hommes, que les succès qu'ils devoient attendre , & placer dans l'amélioration des mœurs n'ont pas répondu à leurs efforts , parce qu'ils ont employé leur génie à tracer des tableaux superbes , mais le plus souvent de pure fantaisie. Quelques beaux qu'ils pussent être , ils ne frappent point le gros de la nation , parce qu'ils n'ont pas un rapport nécessaire avec l'instruction générale. Les écrivains comme les grands ,



ont semblé dédaigner l'oreille du peuple.

Chez les Grecs le but de la Tragédie étoit sensible. Elle devoit nourrir le génie républicain , & rendre la Monarchie odieuse. J'entends fort bien Corneille ; mais il faut l'avouer , il est devenu pour nous un Auteur presque étranger , & nous avons perdu jusqu'au droit de l'admirer. Nous aimons le poli , & la massue d'Hercule est neuve. Corneille enfin devoit naître en Angleterre. Que nous reste-t-il présentement à faire , si ce n'est de combattre les vices qui troublent l'ordre social ? Voilà tout notre emploi ; & puisqu'il ne s'agit plus de ces grands intérêts , à jamais séparés des nôtres , ce sont mes semblables que je cherche , ce sont eux qui doivent m'intéresser , & je ne veux plus m'attendrir qu'avec eux.

Il est donc singulier que parmi tant d'Auteurs que leur goût portoit à la recherche & à la peinture des caractères , presque tous aient dédaigné le

commerce des habitans de la campagne , ou n'ayent vu en eux que leur grossiereté apparente. Quel trésor pour un Poëte moral , que la nature dans sa simplicité ! que de choses à peindre , à révéler à l'oreille des Princes ! si je ne me trompe , vû nos progrès dans la Philosophie , ce seroit aujourd'hui au Monarque à descendre au rang des auditeurs , & ce seroit au Pâtre à monter sur la Scène. L'inverse du Théâtre deviendroit peut-être la forme la plus heureuse , comme la plus instructive. Le payfan du Danube paroît un instant au milieu du Sénat de Rome , & devient le plus éloquent des Orateurs.

Avouons que l'art Dramatique n'a pas reçu tout son effet , qu'on l'a refermé dans des bornes étroites , que nous n'avons presque point de Pièces vraiment nationales , que le goût imitateur a pros crit la vérité précieuse , que ces Tragédies où il ne s'agit point des crimes des Têtes couronnées , de ces crimes stériles dont nous sommes

las, mais des infortunes réelles & présentes de nos semblables font, sans doute, les plus difficiles à tracer, parce que tout le monde est juge de la ressemblance, & qu'il faut qu'elle soit exacte, ou l'effet est absolument nul. Le Poëte qui me peindroit l'indigent laborieux, environné de sa femme & de ses enfans, & malgré un travail commencé avec l'aurore, & continué bien avant dans la nuit, ne pouvant sortir des horreurs de la misere qui le presse, m'offriroit un tableau vrai & que j'ai sous les yeux. Ce tableau offert à la patrie, pourroit l'éclairer par sentiment, lui donner des idées plus saines de politique & de législation, démontrer leurs vices actuels, & par conséquent il seroit plus utile à tracer que ces lointaines révolutions arrivées dans des états qui ne peuvent nous toucher en rien.

Je pourrois m'étendre davantage ; mais il est trop aisé & trop dangereux de s'ériger en législateur. L'amour-propre, d'une maniere insensible & pres-

que naturelle , vous persuade que l'art & vous , ne faites qu'un. Il faut échapper à ce piège où tombe facilement la vanité. Cependant le critique qui n'a qu'un goût étroit , qu'une ame sèche & stérile , s'imaginera que l'art est détruit , parce qu'il est modifié. Il ne sentira pas que l'art n'a fait qu'augmenter ses richesses , & reculer ses bornes. Triste envieux , froid dissertateur , ne sachant pas même prévoir qu'il risque de rougir le lendemain de ce qu'il a écrit la veille , il osera appeler ce genre le refuge de la médiocrité. Comme si ce n'étoit rien que de peindre avec sentiment & avec vérité , comme si le génie étoit attaché au vêtement Grec , Perse , ou Romain ; & dépendoit servilement de tel , ou tel personnage !

Quelle comparaison , dit l'Auteur de la Poétique Françoisé , de Barneveldt avec Athalie, du côté de la pompe & de la majesté du Théâtre ! mais aussi quelle comparaison du côté du pathétique & de la moralité !

Le vœu général de la nation, je l'offrirai dire, est de voir enfin des Drames qui nous appartiennent, & dont le but moral soit plus effectif, comme plus près de nous. Les premiers essais ont été reçus avec transport. Voyez dans toutes nos provinces les succès qu'ont eu le *Père de Famille*, le *Philosophe sans le savoir*, *Beverley*, &c. Chaque citoyen a dit : voilà ce qu'il faut offrir à nos enfans, à nos sœurs, à nos femmes. Voici enfin des leçons qui pourront fructifier dans leurs cœurs. Plus la fable approche des événemens ordinaires, plus elle ouvre dans l'ame une entrée libre aux maximes qu'elle renferme, dit Gravina.

L'homme de génie qui a fait le *Père de Famille* pourroit en cette partie enlever tous nos hommages. Ah! s'il prenoit les pinceaux de cette même main qui a parcouru le vaste champ des arts, comme tous les états de la vie civile qu'il a vus & fréquentés recevraient de son ame féconde & brulante la leçon d'une morale applicable à leurs diver-

ses conditions ! & que deviendroient alors devant lui ces Auteurs qui vont chercher hors de leur siècle & de leur patrie une nature énergique qu'ils ont sous les yeux , & qu'ils sont impuissans à peindre.

A mesure que les lumières s'étendent , se fortifient , naissent dans les arts de nouvelles combinaisons. Elles sont le fruit du tems , de l'expérience & de la réflexion. Il est réservé , sans doute au siècle de la philosophie de donner au peuple un genre dont il puisse entendre & reconnoître les personnages. Le système dramatique a visiblement changé depuis Corneille jusqu'à la Chaussée , encore quelques nuances de plus , un nouveau degré de vérité & de vie , & la nation bénira ses Poëtes. On doit des éloges , par exemple , à M. D'ARNAUD ; il vient de déterminer un nouveau genre de Drame , touchant & lugubre ; il a présenté les grands combats de la Religion & de l'Amour , ces deux puissances du cœur humain. Il l'a vu tel

qu'il est , tel qu'il gémit dans les cloîtres , & combien de cœurs infortunés se sont reconnus dans ses tableaux ! combien d'autres éviteront d'opposer ainsi leur foiblesse à la plus tyrannique des passions ! Quelle force , quelle influence les écrivains n'auroient-ils pas sur les esprits , s'ils ne peidoient jamais de vue que les talens ne font rien ; s'ils ne se tournent vers un objet utile ! Quelle énergie , quel triomphe assuré n'auroit pas en même-tems notre Théâtre , si au lieu de le regarder comme l'asile des hommes oisifs , on le considéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen ! Quel art que celui qui , concentrant toutes les volontés , de tous les cœurs peut ne faire qu'un seul & même cœur ! Que de tableaux éloquens nous pourrions enfin exposer en partant de l'heureux point de vue où nous sommes !



---

*P E R S O N N A G E S.*

**M**<sub>R.</sub> DABELLE , *Chef de Bureau.*

LUCILE , *Fille de M. Dabelle.*

JENNEVAL , *jeune-homme faisant son  
Droit, demeurant chez M. Dabelle.*

BONNEMER , *Caissier de M. Dabelle ,  
ami de Jenneval.*

DUCRONE , *Oncle de Jenneval.*

ORPHISE , *Cousine de Lucile , nouvelle-  
ment mariée.*

ROSALIE.

JUSTINE , *suiivante de Rosalie.*

BRIGARD , *Escroc , Brétailleur , &c.*

UN<sup>e</sup> COMMIS.

UN DOMESTIQUE.

*La Scène est à Paris.*





# J E N N E V A L

O U L E

BARNEVELT FRANÇOIS.



A C T E P R E M I E R.



SCÈNE PREMIÈRE.

M. DABELLE *seul*, assis devant une table couverte de papiers. Il écrit.

(Un Commis entre & apporte plusieurs lettres, M. Dabelle les ouvre, & à mesure qu'il les lit; il les rend & dit :)

**R**ÉPONDÉZ tout de suite à ces trois Lettres... Faites expédier le Congé à ces Soldats, qui ont rempli le tems de leur engagement. Rendons des Agriculteurs aux

Provinces , & ne violons jamais la foi publique. Elle est encore plus sacrée que celle des particuliers. Pressez cette autre expédition : elle est importante , elle intéresse plusieurs malheureux...

*( Il a retenu une lettre qui le concerne particulièrement. Il la lit & la tient décachetée à la main. Le Commis se retire. )*

Ce jour est donc fait pour me surprendre..  
*( En élevant la voix. )* Non , non , l'ambition de m'allier avec un homme plus puissant & plus riche que moi ne m'aveuglera point. Je veux que sa main se donne avec son cœur. Malheur au pere assez dur pour faire , du saint nœud de l'Himen , un lien tissu par l'intérêt. Comte ! votre lettre me fait beaucoup d'honneur ; mais si ma fille ne vous nomme point , ma réponse est toute faite.



## S C È N E I I.

M. D A B E L L E , L U C I L E .

L U C I L E *allant d son pere , & lui  
baisant les mains avec respect.*

**M** O N Pere !

M. D A B E L L E .

Bon jour mon enfant. Je t'attendois ce matin avec plus d'impatience encore que les autres jours. Nous devons avoir un assez long entretien ensemble. J'ai bien des choses à te dire , & je désire que Lucile y réponde avec sa franchise accoutumée.

L U C I L E .

Vous me parlez toujours avec tant de bonté. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que je crains de ne pouvoir mériter vos éloges . . . Vous sçavez le plaisir que j'ai à vous entendre . . . Je ne me suis jamais trouvé embarrassée avec vous ; mais combien de fois vous m'avez émue !

M. D A B E L L E .

Je suis trop loin de me reprocher la douceur dont j'ai usé envers toi pour devoir l'abandonner. Eh comment peut-on se ré-

foudre à ne pas traiter son enfant comme soi-même ? Ce n'est qu'aux soins paternels qu'il doit reconnoître celui dont il tient la vie . . . Afféyez-vous, ma fille . . . Je sçais vous rendre justice . . . (*En s'animant*). Lorsque l'épouse chérie dont tu me retraces tous les traits, ainsi que les vertus, lorsque ta mere, orgueilleuse de remplir les devoirs qu'impose ce nom sacré, t'allaitoit sur ses genoux, ma Lucile étoit encore au berceau, & dans nos doux entretiens nous parlions déjà de la marier. Au milieu de la joie dont nos cœurs étoient pénétrés, nous jetions pour elle nos regards dans l'avenir . . . (*D'un ton non moins touchant, mais plus sérieux*) Votre mere est morte, Lucile : elle m'a laissé seul au milieu du travail de votre éducation ; mais l'ouvrage commencé par ses mains, formé sur le plus noble modele s'est achevé de lui-même ; vous me tenez lieu d'elle . . . Mais il est une fin pour laquelle vous êtes née. Chaque âge a sa destination, & quiconque ne la remplit pas, se prépare des malheurs plus grands que ceux qu'il croit éviter . . . Je sens qu'il vous sera dur de vous séparer d'un pere ; c'est à moi de vous presser de choisir un époux . . . Il faut que je vous quitte un jour, la tombe où repose votre mere m'attend. Alors ne m'ayant plus, sans protecteur, sans amis,

vous resteriez seule. (*Lucile peinée, se leve & voudroit parler ; M. Dabelle lui prenant les mains*). Non, ma fille, il n'y a point de réponse à cela. Retenez vos larmes, je mourrai content, mais ce sera après avoir assuré votre bonheur.

Pefons donc ici nos intérêts : vous vous étonnez tous les jours de voir des maisons, où, sous une apparente tranquillité, règne la discorde ; des Maîtres durs ou gouvernés par leurs valets ; des femmes dissipées & sans tendresse ; des chefs de famille dont l'enfance se perpétue jusques dans la vieillesse. O ma fille, voici l'origine du mal, c'est que les meilleures qualités le cèdent à une triste opulence. On court après la fortune, on néglige les vertus sociales. Sous le brillant de la richesse, le cœur de l'homme se trouve souvent bien pauvre. On se voit trompé lorsqu'il n'est plus tems de revenir sur ses pas. Je vous ai accoutumée de bonne heure à distinguer le mérite réel de celui qui n'en a que les dehors. Elevée dans la maison paternelle, vous y avez vu le vrai, le beau, l'honnête. Le vice ne s'est offert à votre imagination que comme ces fantômes qui se perdent dans l'ombre. Voici l'âge où la raison se joint chez vous au sentiment. Voici l'instant où je dois être récompensé de mes peines . . . Je vous l'ai déjà dit, ma fille, plus des trois quarts

de mes jours sont écoulés... Répondez-moi, aurai-je la consolation de vous laisser entre les bras d'un époux? J'ai toujours attendu que votre cœur parlât : je l'avourai j'ai épié avec une secrète impatience jusqu'à ses moindres mouvemens. Digne de choisir, je lui en ai laissé la liberté. Ma maison s'est ouverte à tous ceux qui pouvoient aspirer à votre main. Tous se sont déclarés, & vous qui jouissez de ma confiance & de mon estime, Lucile vous ne me dites rien.

## L U C I L E.

Oser me décider sur un choix qu'il n'appartient qu'à vous de faire, mon pere, trop de regrets suivroient mon imprudence. Cette liberté m'est à charge. Je m'égare, je me perds dans l'examen des hommes répandus dans la société, & jugeant trop sévèrement les personnes que vous adoptez peut-être, je préfère l'obéissance. C'est la vertu de mon sexe; & elle convient parfaitement à ma situation. Comment votre fille ne pourroit-elle pas aimer celui que vous aurez choisi pour fils? nommez-le seulement, je lui trouverai des vertus.

## M. D A B E L L E.

Aucun n'est adopté; non, crois-en ton pere. Si j'écoutois mon cœur, tremblant, irrésolu, je n'oserois jamais prononcer son

nom. Je serois plus sévère que toi-même, & la tendresse d'un pere surpasseroit encore ta délicatesse. Je ne vois que trop combien les mœurs, de jour en jour plus corrompues, rendent le plus heureux des iens, le plus difficile à former; mais enfin il est un terme pour se décider. Ne point trouver d'hommes avec qui tu crusses pouvoir passer ta vie, ce seroit faire un outrage à la société. Le jeune homme que tu aimeras, fut-il sans vertus, ne vivra pas long-tems avec toi sans les connoître.

L U C I L E.

Mon pere, épargnez votre fille; vos louanges l'ont fait rougir.

M. D A B E L L E.

C'est par elle que je t'encourage à t'en rendre encore plus digne. Lucile, quand je te loue d'avance de faire le bonheur d'un honnête homme, c'est que je suis sûr que tu le feras. Le rang & les richesses sont à tes yeux comme aux miens de futils chimeres. Tu n'écouteras que la voix de ton cœur. Parle, j'attends ton aveu.

L U C I L E *avec embarras.*

Eh bien je dompte ma timidité. Nommez-moi donc ceux qui se sont déclarés. Si quelqu'un d'entr'eux peut me décider, je...

Mais personne n'ignore ce qui attire ici Dorimon, le jeune Voclair. Madame Desmare vient tous les jours pour son fils; M. Versal & le Conseiller se suivent d'assez près. Ils t'ont donné tout le loisir de les connoître, & chacun demande la préférence.

L U C I L E.

Puis-je parler hardiment sur leur compte?

M. D A B E L L E.

Il le faut, ma fille.

L U C I L E.

Eh bien, je ne vois dans aucun d'eux celui que je nommerai mon époux. M. Dorimon se déguise trop à mes yeux. On voit qu'il tremble de se montrer tel qu'il est. Il me semble appercevoir en lui un caractère qu'il n'est pas facile d'approfondir, & je redoute un homme impénétrable. Pour le jeune Voclair, il est tout superficiel. Il ne m'a pas encore dit un mot qui serve à me prouver qu'il puisse penser. Le fils de Madame Desmare est un homme trop indécis pour que je penche jamais en sa faveur. Je l'ai vu dans une heure changer trente fois d'avis au gré de ceux qui se jouoient de sa volonté. Le Conseiller a eu le malheur de se voir trop jeune en place; il n'a rien appris; il tranche, décide, & se croit juge né de l'Univers;



l'Univers : je l'ai trouvé trop grave pour de petites choses , & trop inconséquent pour des affaires où l'intérêt général se trouvoit compromis. Quant à M. Versal , il ne m'a fait jusqu'ici la cour qu'en paroissant sous un habit plus élégant que celui de la veille ; il semble n'exister que par ses belles dentelles & par les fleurs de sa veste. Enfin j'ai beau vouloir trouver un mérite qui m'attache , je ne vois autour de moi qu'un éclat emprunté. Est-ce ma faute si vous m'avez rendue si difficile. Celui qui vous appellera son pere ne doit-il pas posséder quelqueune de vos qualités.

M. D A B E L L E.

Peut-être y suis-je , le Comte de Stal ; qu'en penses-tu ?

L U C I L E *avec étonnement.*

Le Comte , mon pere !

M. D A B E L L E *en souriant.*

Voici sa lettre , vous me dicterez la réponse. (*Lucile reçoit la lettre & la lit.*) Mais dis-moi tout de suite si c'est lui. Devenir Comtesse est un appas à faire tourner une tête !

L U C I L E , *avec noblesse.*

Heureusement , tout ce clinquant ne m'éblouit pas. Je me représente le Comte dé-

pouillé de ses titres & de ses biens. Je ne vois pas qu'il mérite de l'emporter sur ses rivaux. Je ne l'aime point.

M. DABELLE.

Et tu n'aimerois personne ?

LUCILE , *hésitant.*

Non , mon pere.

M. DABELLE , *d'un ton affectueux  
& ferme.*

Lucile ! me parlez-vous vrai ?

LUCILE.

Vous me pressez... Vous m'arrachez un secret... Mais comment résister à l'ascendant de vos bontés ? .. Comment vous taire ... Il faut vous obéir.

M. DABELLE.

S'il est des secrets que tu ne puisses épancher dans le sein d'un pere qui te traite en ami , je ne demande plus rien.

LUCILE , *avec tendresse.*

Je n'aurai jamais d'autre confident que vous. Vous me guiderez , vous me consolerez ... Je crains d'aimer ... Je crois que j'aime ... Je fais un effort sur moi-même , c'est le plus grand , sans doute ... Mais du moins n'oubliez pas ...

M. DABELLE.

Eh ! ma fille , méconnoît-tu ton pere ?

LUCILE.

Le cœur me bat : pourquoi donc suis-je  
si tremblante.

## S C È N E I I I.

M. DABELLE , LUCILE ;  
B O N N E M E R .

( *Bonnemer est entré à pas lents , le front baissé ;  
les bras croisés.* )

M. DABELLE.

**V** O I C I Bonnemer. (*A part.*) Il paroît  
affligé. (*Haut.*) Qu'avez-vous mon ami ?..  
Vous me paroîsez tout troublé. Puis-je sa-  
voir quel chagrin?..

B O N N E M E R , *d'un ton triste.*

Ah ! Monsieur , on est bien trompé dans  
ce monde. Il faut renoncer désormais au  
doux plaisir de la confiance. Tel qui porte  
une physionomie honnête porte une physio-  
nomie menteuse. Dans ce siècle la jeunesse  
est impénétrable. Cette Ville malheureuse

est si propre à favoriser , à entretenir les désordres. Qui l'eut dit ?.. Jenneval... Malheureux jeune-homme !

M. DABELLE , *surpris.*

Eh bien Jenneval ? ( *A sa fille qui fait un mouvement pour se retirer.* ) Demeurez ma fille , nous devons reprendre notre entretien.

B O N N E M E R .

Monfieur , j'ai connu fon pere. Nous fûmes amis trente ans. Il mourut dans mes bras. Il m'a recommandé fon fils en expirant. Veillés fur lui , me dit-il , guidez fa jeunesse ; il fera fufceptible de grandes paffions ; préfervez-le des malheurs qu'elles enfantent. Se pourroit-il qu'une fource auffi pure fe fut corrompue , qu'il eut dégénéré de ce fang vertueux !.. Il paroiffoit fi fage , fi rangé !.. Non , c'est une chofe qui me paffe encore ... Malheureux Jenneval !

LUCILE , *à part.*

O ciel ! Que va-t-il annoncer ?

M. DABELLE.

Eh bien ; qu'a-t-il fait Jenneval ? Poffédez-vous.

B O N N E M E R .

Ah ! vous allez être pénétré de douleur. Ce jeune homme dont vous m'avez vu l'ami

si zélé , n'est plus digne de mon amitié. Il m'a trahi.

M. DABELLE.

Comment ?

BONNEMER.

Je l'avois chargé d'aller recevoir cette lettre de change que je dois rembourser demain en votre nom. Eh bien , Monsieur , j'ai des nouvelles positives qu'il a reçu l'argent , & que depuis ce jour je ne l'ai point revu.

LUCILE , *à part.*

Malheureuse ! cache ton trouble.

M. DABELLE , *froidement.*

Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit à la campagne , chez son oncle , depuis quatre jours ?

BONNEMER.

Et voilà ma faute. J'ai voulu cacher quelque tems la sienne. J'ai déguisé la triste vérité pour lui donner le tems du repentir. C'est moi qui ai introduit Jenneval dans cette respectable maison , l'asyle des vertus. Il obtint votre estime , je voulois la lui conserver ; mais hélas ! c'est un jeune homme perdu. Qu'il me cause de chagrin ! J'ai cru que la seule idée de mes inquiétudes le ramèneroit vers moi ; mais on l'a vu prome-

ner les pas dans une de ces maisons écartées , où la débauche sans doute entretient ses tristes victimes. Jugez si je dois encore l'adopter pour mon ami , & si je n'ai pas des larmes à verser sur cette ame honnête qu'un moment a corrompue. Je reculois toujours , enfin il a bien fallu vous tout avouer.

M. DABELLE.

Ce que vous venez de m'apprendre m'étonne & m'afflige. Je lui ai connu de la droiture , des mœurs ; cette action est bien contraire à son penchant naturel ; mais la fougue , l'emportement , la jeunesse , l'exemple... On l'aura séduit , mon cher Bonnemer , on l'aura séduit. Vous avez besoin de courage & de vigilance. Agissez , mais prudemment ; taisez cette aventure. Un mot prononcé dans la première chaleur du ressentiment a fait quelque fois un tort irréparable ; deux mille écus ne font rien , mais perdre un cœur sensible & bien né , voilà ce qu'il est important de prévenir. Souvent une imprudence a reçu dans la bouche de la malignité tous les caractères du crime , & l'on a flétri pour le reste de ses jours un homme vertueux , mais faible. Tout en l'observant , ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même , marquez-lui encore de l'estime ; s'il revient re-

pendant , il aura toujours les mêmes droits sur mon cœur ... Courez , arrachez-le au vice , il reconnoîtra votre voix , il sentira le remords & nous le retrouverons tel que je l'ai connu.

B O N N E M E R , *en regardant Lucile.*

Ah ! Mademoiselle , quel pere , & pour moi quel ami ! (*A M. Dabelle*) Votre générosité reveille la mienne. La pitié succede à mon indignation. Comment ne serois-je point indulgent ; c'est vous qui m'en donnez l'exemple ?

M. D A B E L L E.

Les momens sont chers. Prévenez les progrès rapides de la corruption ; mais couvrez sa faute du voile le plus secret. Faites-lui même entendre que je n'ai rien appris. Que la honte s'éveille dans son ame sans qu'il connoisse l'affront ; car quiconque se voit une fois avili n'a plus le courage de rentrer dans le sentier de la vertu.

B O N N E M E R.

Ah ! Que ne peut-il vous entendre !



## S C È N E I V.

M. DABELLE, LUCILE.

M. DABELLE.

**M**A fille, cet honnête-homme nous a troublés, .. Mais tu pleures, tu t'attendris sur cet infortuné qui s'égaré . . . Va, il peut se relever de sa chute & tirer un plus grand éclat de sa faute même . . . J'ai vu tes larmes, embrasse-moi, & surtout ne me déguise plus rien.

LUCILE.

J'étois prête à céder à vos instances, mon pere. Imprudente ! j'aurois prononcé peut-être un nom qui, l'instant d'après, m'eut fait rougir . . . Non, souffrez que je vous rende le droit qui vous appartient ; est-ce à moi de choisir, quand vous-même êtes embarrassé . . . Que d'exemples effrayans pour une fille craintive ! . . . Vous le voyez, Jenneval & tant d'autres dont la conduite paroissoit exempte de biâme . . . La jeunesse se corrompt de plus en plus ; & comme vous le disiez il y a un instant, le mariage, dans ce siècle, est un nœud trop dangereux à former . . . Laissez-moi toujours vivre auprès de vous.



Je vous en conjure au nom de vos bontés...  
Croyez que le plaisir de vivre avec un pere  
peut balancer celui d'avoir un époux. Pour-  
quoi tant craindre d'un avenir dont le ciel  
prendra soin ?

M. D A B E L L E.

J'interprête ton silence, ma chere fille, il  
m'intéresse, il me touche... Va, mon en-  
fant, je sçai qu'il est un âge, qu'il est des  
passions... Mais elles ne feront pas plus for-  
tes que l'amitié, que les principes d'hon-  
neur, que la vertu... Calme-toi.

L U C I L E.

Pardonnez à votre fille...

U N D O M E S T I Q U E, *entre.*

Monfieur, M. Jenneval demande à vous  
parler en particulier.

L U C I L E, *à part.*

Je ne supporterai jamais sa vue... Ah !  
mon pere, souffrez que je me retire.

M. D A B E L L E.

Allez, ma fille.

L U C I L E, *fait deux ou trois pas, &  
revenant, elle dit.*

Cependant si vous étiez fâché contre moi,  
j'aimerois mieux vous dire tout.

B v

Va , mon enfant , ton cœur ne peut être long-tems à mes yeux une énigme difficile. (*seul*). En croirai-je mes soupçons ! Ciel ! change son cœur , ou du moins rends digne du sien le cœur qui s'est égaré.

---

## S C È N E V.

M. DABELLE , JENNEVAL.

JENNEVAL *entre en regardant s'ils sont seuls.*

**M**ONSIEUR , j'ai long-tems balancé la démarche que je viens faire . . . . Je marche en tremblant , je parcours avec effroi cette maison qui m'est si connue . . . Coupable , je n'ose lever les yeux vers vous . . . Ah ! Dieu , qu'il est cruel de porter la confusion sur le front & le remords dans le cœur . . . J'ai été un ingrat , j'ai trahi la confiance d'un bienfaiteur , j'ai mis votre ami , le mien , dans le plus cruel embarras. Plaignez-moi , plaignez un malheureux jeune homme qui chérit l'honneur & qui a fait une action deshonorante. Mais quelque étonnante que vous paroisse ma conduite , je ne puis accuser ici l'emploi

que j'ai fait de cette somme, je la dois, c'est une dette sacrée; c'est la première sans doute que j'acquitterai . . . permettez qu'à l'instant même je vous offre des engagements . . . .

M. DABELLE.

Quels sont ces engagements, Monsieur?

JENNEVAL.

De vous signer une obligation dont vous me dicterez la forme, je suis encore en tutelle, mais bientôt j'espère . . . .

M. DABELLE.

Jenneval, répondez-moi, & osez me regarder. Quelque affaire secrète; quelque accident imprévu vous auroit-il forcé à détourner le dépôt qui vous étoit confié.

JENNEVAL.

Rougirois-je devant vous si je n'étois que malheureux? Viendrois-je le front baissé subir l'affront? . . . Vous me pardonneriez, Monsieur, que je ne me pardonnerois pas à moi-même. Je pourrois inventer ici quelque excuse pour colorer ma bassesse; mais ma bouche ne sçait point proférer un mensonge... N'attendez de moi aucun autre aveu. Dans un trouble inexprimable & nouveau pour mon cœur, je me trouve emporté malgré moi; voilà tout ce que je puis vous dire.

B vj

M. D A B E L L E.

Emporté malgré vous, foible jeune-homme ! Vous le croyez... Ajoutez un pas de plus à la démarche que vous venez de faire , & je vous répons de l'estime universelle. Votre sensibilité a besoin d'un frein puissant qui la réprime. Si les passions nous égarent , la voix d'un ami peut nous remettre dans le sentier que notre aveuglement abandonnoit. Il peut nous guérir , nous consoler... Ma maison est toujours à vous , cher Jenneval , demeurez-y , & puisse l'air qu'on y respire , faire rentrer dans votre ame le calme & la tranquillité de la raison.

J E N N E V A L , *du ton le plus touché.*

Je me sens indigne de l'habiter désormais. Je ne suis pas né pour ce paisible azile. Son souvenir ne me quittera point , mais il sera toujours comme un poids accablant qui pésera sur mon cœur... Par pitié oubliez-moi... Ne me laissez pas voir tant de bontés , faites plutôt éclater votre indignation... Abandonnez un homme qui s'est avili , & ne songez qu'à ce qu'il vous doit.

M. D A B E L L E.

Ce que vous me devez n'est rien en comparaison de ce que vous vous devez à vous-même... Vous parlez d'engagemens... Si

vous ignorés ceux que vous avez contractés avec moi , malheur à vous ; votre dette ne s'acquitera jamais ; vous avez de la grandeur d'ame , ne la poussez point jusqu'à l'orgueil. La vertu n'est pas bornée à ne commettre aucune faute , mais a réparer celles qu'on a commises. Consultez l'honneur & vos devoirs, & venez me parler ensuite... Vous ne m'avez vu ni chagrin ni severe ; si votre cœur s'obstine à vouloir conserver des secrets aussi mystérieux que les vôtres... Vous les garderez , Monsieur. (*Il fait quelques pas pour s'en aller & revient en disant.*) Jenneval , écoutez. Vous n'avez rien perdu de mon estime & de mon amitié ; je vous le répète. Attendez ici Bonnemer ; vous avez besoin d'un ami sage & prudent & je me plais à penser que vous mérités encore d'avoir un tel ami.

---

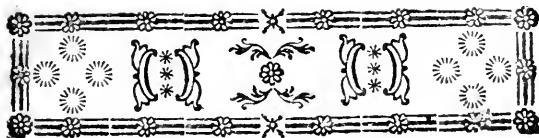
## S C È N E VI.

JENNEVAL , *seul.*

**J'**É T O I S prêt de tomber à ses pieds. Qui m'arrétoit ? .. Rosalie , Rosalie , laisse-moi respirer. Tu maîtrises tout mon être. Tout ce qui n'est pas toi n'a plus d'empire sur mon ame... Cruelle ! tu semblois me

promette le bonheur... Hélas ! au lieu de te rendre heureuse , je me perds avec toi ; c'est pour toi seule que j'aspire à des biens dont je sçavois me passer... Que le séjour de cette maison me paroît tranquille !.. Où est le tems que je pouvois l'habiter sans rougir ?.. Où retrouver ce calme délicieux qui m'accompagnoit près de Lucile ?.. Quel doux sentiment me faisoit tréssaillir à l'aspect de son pere ?.. Je le regardois déjà comme le mien... Sa candeur , ses vertus... Ai-je oublié jusqu'à sa tendresse ? Rosalie , Rosalie , ah , pourquoi l'amour que tu m'inspire m'emporte-t-il tout-à-coup si loin de mes devoirs ?.. Lucile ne m'a jamais rendu coupable... Fuyons ces lieux où chaque objet me fait un reproche... Souveraine de mon cœur , l'ascendant de tes charmes m'entraîne... Je ne puis te résister... dispose de mes jours... Heureux ou malheureux mon sort est de vivre à tes genoux.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

*La Scène représente l'appartement de Rosalie.  
L'ameublement est neuf. Une toilette est  
toute dressée : Rosalie est dans un des-  
habillé élégant.*

## S C È N E P R E M I È R E.

R O S A L I E , J U S T I N E .

R O S A L I E , *en se regardant dans le miroir.*

**C** O M M E N T me trouves-tu ce matin ?  
J'ai peu dormi , mes yeux ont , je crois ,  
perdu quelque chose de leur vivacité.

J U S T I N E .

Oh , je vous conseille de vous plaindre.  
Jamais vos grands yeux noirs n'ont été plus  
doux & plus brillans , & je ne fais quel air  
de tendresse répandu sur votre physionomie

la rend charmante , & votre sourire... Vos yeux font tout ce qu'ils veulent faire... Hier encore , Jenneval les contemploit avec un transport fi vrai & toujours fi nouveau que je prenois du plaisir à le confiderer dans l'extafe de l'amour.

R O S A L I E.

De forte que Jenneval te paroît toujours beaucoup amoureux de moi ?

J U S T I N E.

A mefure qu'ils jouiffoient , fes regards devenoient plus avides : ce jeune-homme brûle d'une flamme bien fincere.

R O S A L I E.

Il eft aimable , je l'avoue ; mais il a un défaut.

J U S T I N E.

Lequel , s'il vous plaît ?

R O S A L I E.

Mais c'est de n'avoir pas feulement dix mille écus de rente. Il a le cœur tout neuf , & l'esprit romanesque. J'ai foin d'entretenir cette ardeur refpectueufe. Il eft homme à grands fentimens , & rien n'eft affurément plus étrange dans le fiécle où nous vivons. Il ne manque point d'esprit , mais il eft ombrageux , timide , indécis , quoique d'un ca-



ractère sensible. Cependant il est héritier d'une assez grosse fortune, il est docile à ma voix, il m'idolâtre. Allons, toute réflexion faite, je dois vivre avec lui.

## J U S T I N E.

Vous avez raison. Avec votre esprit & votre beauté que chacun admire, profitez de vos jours brillans pour vous assurer un jeune-homme libéral & passionné. Que mon exemple vous serve de leçon. Une maladie de six mois m'a volé tous mes attraits & avec eux mes plaisirs & ma fortune. Autrefois l'on me servoit, & ce m'est un bonheur aujourd'hui de vous servir.

## R O S A L I E.

Va, les hommes sont nos plus grands ennemis. Leurs soins sont intéressés & barbares, ils sont tous ingrats, & ils osent encore nous mépriser; une guerre secrète regne entre nos deux sexes, ce sont des tyrans qui veulent nous ployer sous leur joug, mais plus foibles nous devons avoir recours à l'artifice, & paroître le contraire de ce que nous sommes; ainsi nous nous vengeons... Puisque je maîtrise Jenneval, je puis espérer qu'enfin... Oui, de la réserve sans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais sans foiblesse; voilà tout ce

qu'il faut pour le soumettre... Mais il y a une heure que je devrois être en état de paroître... Quand Jenneval viendra, qu'on l'annonce... Enfin, voici Brigard.. Allez...

(*Justine sort.*)

## S C È N E I I.

R O S A L I E , B R I G A R D .

(*Il doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit.*)

B R I G A R D .

**J'**AUROIS donné cette nuit ma vie pour une obole. J'ai joué d'un malheur effroyable ; j'ai perdu tout ce qu'on pouvoit perdre... J'ai du noir dans l'ame.

R O S A L I E , *avec familiarité.*

Libertin ! Tu n'es donc pas trop satisfait de ta journée ? Et depuis, as-tu été aux informations ?

B R I G A R D .

Oh, je n'y ai point manqué. Jenneval n'est point riche par lui-même comme tu l'as fort bien deviné ; mais il a un oncle opulent dont il est l'unique héritier. Le jeune-homme est encore sous la tutelle de cet on-

ele qui vit à la campagne à quatre lieues d'ici. On me l'a peint comme un homme fort bizarre , dur. . .

R O S A L I E.

Cet oncle est donc bien riche ?

B R I G A R D.

Oui ; de plus , avare.

R O S A L I E.

Et combien de tems peut-il vivre encore ?

B R I G A R D.

Mais dix à douze années. Il peut pousser jusques-là.

R O S A L I E.

Dix à douze années ! ô ciel !

### S C È N E III.

R O S A L I E , B R I G A R D , J U S T I N E.

J U S T I N E.

**M** O N S I E U R Jenneval , Mademoiselle.

R O S A L I E , *à Brigard.*

Vîte , passe de l'autre côté.

B R I G A R D , *en s'en allant.*

Au revoir.

## S C È N E I V.

ROSALIE , JENNEVAL , JUSTINE.

(*Rosalie prend un air riant & agréable. Jenneval la salue , la regarde tendrement , & lui baise la main.*)

J E N N E V A L.

**A**H ! chere Rosalie , je ne trouve qu'ici le bonheur & la joie . . . . Non , jamais je n'ai eu plus de besoin de me trouver auprès de vous.

R O S A L I E.

Mon cher Jenneval , qu'avez-vous ? Et que vous seroit-il arrivé ?

J E N N E V A L.

Rien que je n'eusse dû prévenir . . . . Rosalie , je voudrois être seul un moment avec vous.

(*Rosalie fait un signe à Justine qui sort , & fait asseoir Jenneval à côté d'elle. Jenneval continue.*)

Me croirez-vous , chere Rosalie. Je vous répète que je vous aime , je vous le dis du fond de l'ame , & je venois dans le dessein de rompre avec vous pour jamais.

R O S A L I E.

Avec moi , ciel ! Comment ?

## J E N N E V A L.

Mon cœur est sur mes lèvres. Chere Rosalie, retenez vos larmes . . . . Ecoutez-moi . . . Je ne puis parler.

## R O S A L I E.

Vous m'étonnez, vous m'inquiétez . . . . :  
Jenneval que voulez-vous dire?

## J E N N E V A L.

Que je suis un malheureux indigne de vous & de l'estime des hommes . . . . Vous allez rougir de m'entendre . . . . Mais avant que l'aveu échappe de ma bouche, dites, m'aimez-vous, Rosalie? Si vous ne m'aimez pas avec passion, je suis perdu.

## R O S A L I E.

Pouvez-vous insulter à ma tendresse par un semblable doute? Ah! Jenneval, si j'ai évité quelque fois vos regards, vos transports, c'est qu'un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fière. Le ciel en me donnant la sensibilité, m'a fait là un présent bien dangereux . . . Oui, vous êtes un ingrat, si vous pensez ce que vous dites.

## J E N N E V A L.

Je ne doute plus de votre amour, mais puisque ce cœur est à moi, il me pardonnera . . . . Je ne dois plus hésiter . . . . Lors-

que je vous vis pour la première fois , Rosalie , ce fut de ce moment que je sentis la douleur de n'être pas né riche. Cependant n'écoutant que cet amour dont vous daignez m'assurer encore , vous vites en moi seul l'heureux mortel à qui vous accordates votre confiance. Mon bonheur eut été parfait , si ma fortune présente eut répondu à mes desirs. Je n'eus jamais la force de vous avouer que mes moyens étoient au-dessous de ce que vous pouviez attendre ; mais ne pouvant en même tems vous voir former d'inutiles souhaits , j'ai tout tenté pour vous prouver mon amour ; je suis loin de vanter mon zèle ; que dis-je ? C'est à vos pieds que je viens rougir de m'être deshonoré ; je vais perdre votre estime , mais souvenez-vous que sans l'amour le plus extrême , je serois encore innocent.

## R O S A L I E .

Et de quel crime êtes-vous donc coupable ?

## J E N N E V A L

J'ai trahi la confiance d'un homme respectable que je n'ose plus nommer mon ami... Ces deux mille écus que je remis entre vos mains , il y a huit jours , tant pour fournir à cet ameublement , qu'à notre dépense ; cet argent n'étoit point à moi , . . . J'ai tâché de

dérober jusqu'ici à vos yeux les remords qui me tourmentoient . . . , J'ai des espérances ; mais pour le moment je me trouve sous la loi d'un tuteur . . . . Est-ce assez m'humilier à vos yeux ? . . . A présent, osez me répondre , m'aimez-vous encore ?

## R O S A L I E.

Vous croyez donc que c'étoient ces richesses qui m'attachoient à vous . . . . Vous me faisiez cette injure , vous Jenneval ! Ah ! reprenez vos dons. Si je les ai acceptés , c'est parce que c'étoit votre main qui me les offroit. Je n'ai point eu cette fausse délicatesse qui tient à l'orgueil ou à l'indifférence. Je n'ai point rougi de tout partager avec celui à qui j'avois donné mon cœur . . . . Oui , je suis piquée , mais c'est de votre défiance. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé avant de commettre une telle imprudence , je vous l'aurois épargnée ? . . . Je vous aime toujours, Jenneval , ouvrez-moi votre cœur : quels sont aujourd'hui vos desseins ?

## J E N N E V A L.

Sans cet aveu qui me charme & qui me rend pour toujours à vous , j'allois fuir pour ne reparoître jamais à votre vue. Pardonnez , je vois que vous ne m'aimez que pour moi . . . Je sors de chez ce digne homme

que j'ai trompé. Guidé par le repentir, je me suis offert à toute l'indignation que je méritois. Il m'a parlé avec bonté, & j'ai mieux apperçu toute la honte qui m'environnoit. Je ne puis la supporter plus longtems. (*Avec feu*). Je suis sûr de toute ta tendresse, chere Rosalie... Eh bien, ayons ce courage que l'amour inspire. Que l'amour nous tienne lieu de richesses coupables.... Est-il de plus doux plaisir que la paix de l'ame? Allons habiter un simple réduit où nous goûterons le bonheur sans remords. Qu'importe un séjour moins brillant à deux cœurs qui s'aiment!.. Je vendrai ces meubles qui me reprochent ma honte... Je restituerai la somme que j'ai détournée. Un jour viendra, Rosalie, que le ciel couronnera notre constance. Pour vivre obscurs, nous n'en vivrons pas moins heureux. Que dis-je? Rentré en grace avec cet ami qui m'aime & que j'estime, je n'aurai plus de remords, & tous nos jours couleront paisibles & fortunés.

R O S A L I E.

Mon ami, vous parlez de remords, comme si vous étiez un grand criminel. Je vous ai écouté patiemment. J'estime la noblesse de votre ame, mais son excessive sensibilité vous abuse. Pour avoir commis une faute, au fond très réparable, faut-il con-

noître



noître le désespoir ? Vous poussez toujours les choses à l'extrême. Cela est dans votre caractère , & c'est un défaut. Songeons paisiblement aux moyens d'accorder ce que vous devez à l'honneur : mais en même-tems ce que vous devez à vous-même pour votre propre félicité. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un oncle assez riche de qui vous attendiez un jour ? ..

J E N N E V A L.

Ah ! De qui me parlez-vous ? Son nom seul m'inspire l'effroi. Si jamais il découvroit notre liaison , je ne saurois comment me dérober à son ressentiment. Homme sévère , inflexible. . . Non , Rosalie , jamais je n'aurai recours à lui ; & ce qui doit hâter encore plus une juste restitution , c'est la crainte trop bien fondée que ma faute ne parvienne bientôt à son oreille.

R O S A L I E.

Vous ne m'avez point entendue , Jenneval. De grace , n'outrerez rien. Point de déclamation. Répondez-moi : a-t-on paru bien furieux contre vous chez M. Dabelle ?

J E N N E V A L.

Je vous l'ai dit : on m'a reçu avec trop d'indulgence , & c'est ce qui me déchire le cœur.

Eh bien , on ne vous voit donc pas si coupable que vous vous imaginés l'être. En homme habile , profités de cette bienveillance. Ne sçauriez-vous prendre des arrangemens avec ces personnes qui vous connoissent & vous estiment ? Elles n'ignorent pas que l'héritage de votre oncle ne sauroit vous manquer. Il n'est pas immortel. Un emprunt légitime n'est défendu , ni par les loix , ni par l'honneur. Ce conseil que je vous donne , au moins , Jenneval , vous le verrez par la suite , est parfaitement désintéressé. Jeune , & dans l'âge où vous devez paroître , laisserez-vous échaper ce tems heureux qui fuit & ne revient plus. Vous ne me ferez pas l'injure de penser que j'aye ici quelque vue d'intérêt... ( *Du ton le plus tendre.* ) Va mon cher Jenneval , un réduit obscur , une vie solitaire , une chaumière dans un village , tout me sera égal , pourvu que je la partage avec toi... Je veux ton bonheur , & je t'aime trop pour y renoncer ; mais toi , Jenneval , tu n'es pas assez décidé.

J E N N E V A L .

Parlez , & je vous jure de l'être.

R O S A L I E .

Garde-toi donc de former le projet de

vivre dans cette médiocrité honteuse , qui attire à coup sûr le sourire du mépris. Crois-moi , je connois le monde. Il pardonne tout hors les ridicules , & la pauvreté est le plus grand à ses yeux. Si tu ne t'y présente pas avec un certain éclat , mieux vaudroit n'y jamais paroître. Le monde juge l'habit , la demeure , la dépense : tout cela tient à l'homme. Le monde peut juger fausement , mais il juge ainsi. Use de toutes les ressources que tu peux avoir. Quelque argent anticipé sur tes revenus futurs , au lieu de renverser ta fortune ne peut que l'établir plus sûrement. Les gens riches ou ceux qui paroissent l'être , s'attirent les uns les autres & forment un corps séparé. Un étranger n'y est point admis , quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. Il faut semer l'argent pour le recueillir ensuite. Sans un coup décisif , Genève , vous ne ferez que languir , & vous perdrez avec vos plus belles années jusqu'à l'espoir de vous faire un état. C'est donc une sagesse , une prudence ; je dirai plus , une économie de forcer le crédit en cas de besoin. Mon bon ami , il n'y a donc qu'une terreur enfantine , ou une inexpérience absolue qui ait pu vous empêcher jusqu'ici d'avoir recours à ces moyens utiles. Je ne vous prescris point la prodigalité. Je désire seulement que vous vous mettiez en état de

52 J E N N E V A L ,  
vous faire honneur de ce qui vous appartient.  
Si vous avez des amis , leur bourse doit  
vous être ouverte. On s'intrigue , on s'ar-  
range. On trouve un peu d'un côté , un peu de  
l'autre. Un jour vient qui paye le tout. Que  
dis-je ? Le jour où vous sortirez de tutelle  
n'est pas si éloigné. La nation est partagée  
en deux portions. En gens qui prêtent & en  
gens qui empruntent. Pourquoi rougiriez-  
vous de faire ce que fait la moitié du monde ?

J E N N E V A L .

Je sens la force de vos raisons. Mais , soit  
ignorance , soit timidité , soit répugnance  
secrète , mon cœur a toujours hésité.

R O S A L I E .

Si vous m'eussiez parlé plutôt , au lieu  
de commettre une telle étourderie , j'aurois  
pu vous indiquer , ..

J E N N E V A L .

Se peut-il ? J'oserois espérer ...

R O S A L I E .

Je veux vous laisser un peu de regret d'a-  
voir manqué de confiance envers moi , de  
ne m'avoir pas ouvert votre ame , d'avoir  
pu faire un seul pas , sans en faire part à  
celle qui vous aime , à celle qui ne réflé-  
chit que pour vous rendre libre & heureux.

J E N N E V A L .

Ah ! divine Rosalie ! .. Pardonnez ...

## S C È N E V.

ROSA LIE, JENNEVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

**M**ADEMOISELLE, une personne demande M. Jenneval, & s'obstine à vouioir lui parler.

ROSA LIE.

Mais avez-vous dit qu'il n'étoit point ici?.. Ne laissez point entrer.

JENNEVAL, *surpris.*

Qui viendroit? Et d'où pourroit-on savoir?... Mais j'entends sa voix... O ciel! c'est Bonnemer, c'est mon ami... Non, je ne puis... Il faut que je l'entende...

ROSA LIE, *d'un ton artificieux.*

Il est trop juste... Nous nous reverrons, mon cher Jenneval.

(*Rosalie se retire dans un cabinet voisin.*)



## S C È N E VI.

B O N N E M E R , J E N N E V A L .

B O N N E M E R , *derrière le Théâtre.*

**I**L est ici , vous dis-je . . . Je le sçais . . . Je veux lui parler . . . J'entrerai . . . (*avec exclamation.*) Ah ! cruel ami , que vous me donnez de peine ! . . . Etes vous bien résolu à désoler tous ceux qui vous connoissent ? . . . Jenneval , cher Jenneval ; pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans mes bras ?

J E N N E V A L .

C'est que je me rends justice . . . Mes peines sont pour moi . . . Laissez-moi , de grace . . . Votre présence me fait trop souffrir . . . Un jour nous pourrons nous revoir . . . Mais pour aujourd'hui , je vous le dis sans détour , je ne veux entendre ni reproche ni conseil.

B O N N E M E R .

'Ami aveugle , mon amitié t'importune ! tremble à la vue du précipice , lorsque ma main vient t'arrêter sur le bord. Voilà donc pour qui tu t'égares , pour qui tu abandonnes ceux qui te furent si chers ! c'est pour une femme méprisable . . .

## J E N N E V A L.

Arrêtez , Bonnemer ; n'insultez pas à l'objet que j'aime. Si vous venez ici pour l'outrager , je consens plutôt à ne plus vous voir.

## B O N N E M E R.

Je sortirai , jeune insensé. J'abandonnerai mon ami , puisqu'il le veut. Je retournerai sans lui chez le généreux Dabelle , chez ce pere respectable qui t'aime , qui te plaint , qui t'attend ; qui , à l'exemple de sa fille , versera plus d'une larme , en apprenant que tu rejettes jusqu'aux soins de l'amitié. Adieu , embrasse-moi du moins pour la dernière fois.

J E N N E V A L *ému , & lui prenant la main.*

Non . . . Demeurez un instant.

B O N N E M E R , *avec le cri de l'amour.*

Eh ! j'ai perdu ton cœur , ta confiance. Tu t'es caché de moi , & ce fut-là l'origine de tes désordres. Ta folle passion t'expose à de plus grandes fautes encore que celles que tu as commises. Je suis toujours le même ; & toi , Jenneval , qu'es-tu devenu ? Pourquoi ton cœur est-il changé ? Dis-moi donc qu'est devenu mon ami ?

## J E N N E V A L.

Ah ! si tu l'es , dépose donc cette âpre

austérité, qui condamne toujours, & qui ne veut rien sentir. Tu ne connois pas celle que j'adore ; si tu l'avois vue . . . Tu fais que dans cette honorable maison, où l'on ne m'a que trop bien reçu à ta recommandation, e pouvois être le plus heureux des hommes. Les graces, les vertus, les charmes de Lucile, m'attachèrent à tous ses pas. Je croyois l'aimer . . . Mais que depuis un mois j'ai senti la différence de ce tendre intérêt qu'inspire la douceur, & de ce feu tumultueux qu'allume la beauté ! as tu connu cet ascendant impérieux ? Dès l'instant que j'apperçus Rosalie, je reçus un nouvel être . . . Il falloit mourir ou tomber à ses genoux, j'y tombai, & je ne vis plus qu'elle dans l'univers, & la vie ne me parut un bienfait des cieus, que parce que désormais je pouvois en consacrer tous les instans sous ses yeux . . . Je t'ai fui dans ces momens, craignant d'être guéri, redoutant tes conseils . . . Je les redoute encore . . . Ne me force pas à devenir plus coupable . . . Furieux que je suis, je sacrifierois l'amitié même à l'amour. Pardonne, je t'ouvre mon cœur. Il est en proie aux transports les plus violents . . . Cher Bonnemer, je crois cependant que je serois fortuné si je jouissois des biens que la providence m'a accordés. Je les partagerois avec l'objet qui me fait ché-



rir l'existence, mais un oncle en me refusant ce que j'avois droit d'attendre a été le premier auteur de ma faute... Tu connois son humeur intraitable... Je ne lui exposerai point des besoins qu'il ne comprendroit pas. Les plus chers sentimens de mon cœur sont oppressés sous sa tyrannie... O mon ami, j'ai voulu être libre en aimant, & je sens que la main de la nécessité m'a chargé de chaînes encore plus pesantes.

## B O N N E M E R.

Cette passion, fondée sur les sens, ne te causera que du trouble & du désespoir. Crois-mois, Jenneval, il ne tient qu'à toi de briser tes liens; le veux-tu?

## J E N N E V A L.

Que tu connois peu l'amour, si tu penses qu'on puisse ainsi l'assujettir! Moi! que je renonce au plaisir d'être aimé... Ah!... Il est trop fait pour ce cœur tendre & qui le goute pour la première fois... Un orage violent s'est élevé dans mon ame, & malgré mes combats, ma honte & ta douleur, jamais je n'ai senti si vivement l'avantage d'être né sensible. Crois-moi, il est affreux de vivre sans aimer, & lorsque notre cœur rencontre l'objet heureux qui le captive, ami, c'est le Ciel qui l'amène sous nos re-

gards pour achever notre bonheur. Nous y refuser , n'est plus alors en notre pouvoir.

B O N N E M E R .

Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel , c'est l'objet que tu as choisi . . . Ah ! Si Lucile avoit fixé ton choix , tous les cœurs y auroient applaudis. Ta félicité seroit pure , aucun nuage ne la troubleroit. Au plaisir que donne l'amour , se joindroit celui de l'approbation publique.

J E N N E V A L .

Je n'écouterai que la voix qui commande au fond de mon cœur ; elle me parle , elle me rassure ; elle me dicte de nouveaux devoirs . . . . J'aime . . . . Si je pouvois disposer de ma main , j'irois de ce pas la lui assurer solennellement aux pieds des Autels . . . Il faut que des nœuds éternels nous enchaînent l'un à l'autre . . . Je ne ferai heureux que lorsque je pourrai l'avouer & la montrer à tous les yeux , portant mon nom & possédant mon cœur. Mais tu fais que la mort d'un pere m'a donné un maître despotique. Il me reste un ami , l'aurai-je encore longtems ?

B O N N E M E R .

Il te restera malgré toi , infortuné Jenneval. Pourrois-je t'abandonner dans l'éga-

rement où ton inexpérience t'entraîne ? Ton cœur est encore honnête , quoique livré au désordre ; mais prends garde , la contagion du vice t'approche de près , elle flétrira bientôt tes mœurs aimables. Alors tu deviendras vil , alors tu ne feras plus mon ami . . . Ah , crédule jeune-homme ! ce n'est point ici où demeure celle avec qui tu dois passer ta vie . . . Élevé dans les bras d'une facile confiance , tu ignores les artifices d'une femme perdue , tu n'apperçois point les pièges qu'elle multiplie sous tes pas.

J E N N E V A L.

Tu n'imagines pas , Bonnemér , à quel point tu m'affliges. Je ne t'avois jamais vu injuste . . . Va , crois-moi , sans sa vertu . . .

B O N N E M E R.

Sa vertu !

J E N N E V A L.

Oùi , son ame est remplie de délicatesse . . . C'est sa vertu qui me rend malheureux . . . Ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve . . . (*avec chaleur.*) Mais il n'y a personne au monde qui puisse savoir cela mieux que moi . . .

B O N N E M E R.

Ne nous emportons point sur les termes . . .

C vj

Ami Jenneval, c'est donc une fille honnête, sincère, vertueuse, qui s'est jettée dans tes bras, qui t'a fait violer tous tes devoirs, à qui tu as donné un bel ameublement, qui l'a accepté... Où est ta raison ?

J E N N E V A L.

Que tu me fais souffrir !.. Change de langage... Qui de nous deux doit juger de l'état où ce cœur doit être heureux ?..

B O N N E M E R.

Tes yeux sont fascinés, & de nouveaux remords t'attendent. C'est une femme méprisable, te dis-je. Périront ces infâmes courtisanes, la honte de leur sexe !

J E N N E V A L, *avec le cri de la douleur.*

Elle?.. Rosalie!.. Tu l'outrages ! Adieu, je me retire.

B O N N E M E R, *d'un ton ferme & tendre.*

Si tu ne m'étois pas aussi cher, je me serois déjà retiré, ou plutôt je ne serois pas venu te chercher ici. Ose me répondre. Est-ce ma cause ou la tienne que je soutiens en ce moment ? T'ai-je jamais trompé ? Reviens, lis en mon ame le motif qui me fait agir ; vois toute ma tendresse, & sois ensuite assez insensible pour refuser la main que je te présente.

JENNEVAL *la saisissant avec transport.*

Je l'accepte comme celle d'un bienfaiteur; d'un ami. C'en est fait, je n'aurai plus rien de caché pour toi, mais respecte l'innocent objet d'un amour malheureux. Je lui avois juré un secret inviolable, tout m'échappe en ta présence... Tu vas devenir mon juge... Sans doute un de ses regards la justifiera plus que toutes mes paroles. (*en courant vers le cabinet voisin, & prenant Rosalie par la main.*) Venez, Rosalie, joignez-vous à moi; c'est un ami inflexible qu'il nous faut gagner.

---

## S C È N E VII.

BONNEMER, JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE.

**J**E tremble... A quoi m'exposez-vous?

BONNEMER *à part.*

Dans quel étonnement!...

JENNEVAL *à Rosalie.*

A tout ce qui peut vous rendre chère aux yeux d'un autre, comme aux miens.

ROSALIE *à Bonnemer.*

Monfieur, dans la folitude où mes mal-

heurs m'ont forcée à me cacher, je ne puis m'empêcher de rougir à l'aspect d'un nouveau témoin de l'état où je suis ; mais malgré les apparences, mon cœur vous est sans doute connu. Jenneval m'est cher, vous êtes ami de Jenneval, & ce titre seul calme un peu le trouble dont je ne pouvois me défendre. Croyez que la plus pure tendresse m'unit à Jenneval. Si vous trouvez que je fasse son malheur, entraînez-le loin de moi. Punissez-moi de l'avoir aimé ; mais j'en atteste le Ciel qui nous entend, dans la douleur où mon ame sera plongée, & en quelque lieu où mon sort me conduise, mon cœur ne fera jamais qu'à lui.

J E N N E V A L à *Bonnemer.*

Mon ami ! mon ami ! La voyez-vous ; l'entendez-vous ?

B O N N E M E R.

Très bien, ma foi ; elle fait à merveille..;

J E N N E V A L.

Quoi ?

B O N N E M E R.

Son Rôle.

J E N N E V A L.

Que dites-vous ?

B O N N E M E R à *Rosalie.*

Mademoiselle, Jenneval est mon ami ; jus-

qu'ici il s'est montré vertueux. S'il vous est cher, comme vous le prétendez, ne l'écartez point du sentier de ses devoirs. C'est ce qu'il doit avoir de plus sacré dans le monde. Il est jeune, & vos charmes le subjuguent. N'abusez point de ce dangereux pouvoir. J'ignore vos malheurs; mais si les apparences sont contre vous, avouez que jamais elles ne furent mieux fondées . . .

ROSALIE *en l'interrompant.*

Vous prenez avec moi, Monsieur; un ton qui m'étonne, m'humilie . . . Votre ami a du vous dire . . . Mon cœur est oppressé . . . (*elle s'appuie sur Jenneval, & dit en pleurant,*) Jenneval, Jenneval, vous sçavez qui je suis, & vous m'exposez à cet affront! . . . Est-il possible; non, je n'en reviendrai jamais . . .

JENNEVAL,

Bonnemer!

BONNEMER.

Mademoiselle, allez, on ne m'abuse point; Croyez-moi, donnez-vous pour ce que vous êtes . . .

ROSALIE, *en sangloissant.*

O Ciel! infortunée que je suis!

JENNEVAL *d'une voix altérée;*

Bonnemer!

B O N N E M E R à *Jenneval*.

Jeune imprudent ! ces larmes que tu vois couler sont fausses & perfides comme elles.

J E N N E V A L *d'un ton emporté.*

Vous auriez dû respecter . . . Cruel . . .  
Allez , vous n'êtes plus mon ami . . . Retirez-vous . . .

B O N N E M E R , *avec force.*

Ingrat ! je le suis encore , & quoi que tu fasses , je le serai toujours : que dis-je ? tu me deviens plus cher dans ton délire , & je t'en donnerai la preuve en t'arrachant , malgré toi , au piège où cette Sirene artificieuse voudroit te conduire. Mon active tendresse emploiera jusqu'à l'autorité publique , si tu n'écoutes pas la voix de ton ami . . . Adieu.

(*Il sort*).

## S C È N E V I I I .

J E N N E V A L , R O S A L I E :

R O S A L I E , *feignant de s'évanouir.*

**D** I E U ! je me sens mourir.

J E N N E V A L *soutenant Rosalie.*

O Ciel ! . . . Reprenez vos esprits . . . Je



ne pourrai donc faire que votre malheur . . . Je suis désespéré. (*Il conduit Rosalie sur un fauteuil, & courant vers la porte*). Homme terrible, qu'es-tu venu faire ici? Va, va te ranger au nombre de ceux qui me persécutent. . . . Je les braverai tous. (*aux genoux de Rosalie*) Pardonne, Rosalie, seroit-il possible que tu m'aimasses encore?

R O S A L I E.

Ah! ce seul mot me rend à la vie . . . Si je t'aime encore! jamais tu ne me fus plus cher. Je ne sçais pas te rendre responsable de l'injustice d'autrui. L'idée de te perdre, de te voir arracher loin de moi, voilà ce qui a bouleversé tous mes sens. Apprends de moi comme il faut aimer. Ah! que l'empire que je devrois avoir sur ton cœur n'est-il égal à celui que tu as sur le mien!

J E N N E V A L.

En pourrois-tu douter?

R O S A L I E.

Non . . . mais faisons ici le serment de ne point nous séparer. Livre-moi désormais toutes tes volontés, je te réponds des miennes. Unissons-nous contre nos persécuteurs; créons nos ressources, & que notre courage nous rende à la fois indépendans des événemens & des hommes.

J E N N E V A L *pressant la main de Rosalie.*

Je m'abandonne à toi, ô ma chere Rosalie.

R O S A L I E *du ton du reproche.*

Jenneval . . . Pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne ?

J E N N E V A L *avec vérité.*

Tu es loin de connoître tous les combats qui se passent en mon ame . . . Tu l'emportes . . . Je t'adore . . . Ne m'en demandes pas davantage.

R O S A L I E.

Mon cœur ne te déguise rien . . . Je me livre à toi.

J E N N E V A L *avec feu.*

Tu ne seras point trompée !

R O S A L I E.

Je le souhaite, mais il est de ces momens orageux, où, séduit par une voix imposante, tu redeviendras foible . . . Où tu ne m'écouteras plus.

J E N N E V A L.

Ne crains rien.

R O S A L I E.

Me promets-tu de t'en rapporter toujours à moi seule ? . . . à moi ? . . .

J E N N E V A L.

Je te le promets.

R O S A L I E.

Quel est donc cet homme que tu nommes si facilement ton ami ?

J E N N E V A L.

C'est . . . Je te l'ai sacrifié. Il fut dans tous les tems mon protecteur. C'est de lui que je tenois cette lettre de change . . . Il m'aima toujours ; il en est bien récompensé !

R O S A L I E.

Quoi ! il demeurerait chez M. Dabelle ?

J E N N E V A L.

C'est son caissier, son ami.

R O S A L I E.

Écoutez, Jenneval . . . Vous avez commis une imprudence très grave en m'exposant à ses regards. Vous avez cru pouvoir le fléchir ; mais il est un de ces hommes froids qui sont loin de sentir ou d'excuser la plus auguste, la plus tendre des passions. L'amour n'est pour eux qu'un sentiment étranger . . . Il m'a outragée . . . Vous avez besoin de lui, c'est votre ami, dites vous ? . . . Je lui pardonne l'offense qu'il m'a faite.

J E N N E V A L , *en lui faisant les mains.*

Ah ! votre cœur est aussi noble que sensible.

R O S A L I E.

Vous sentez-vous, en même-tems, capable de suivre mes conseils ?

J E N N E V A L.

Des conseils ! . . . Ordonnez ; je ne veux qu'obéir.

R O S A L I E.

Il faut aller retrouver votre ami , lui parler d'un ton repentant , l'appaiser , employer jusqu'à la soumission s'il est nécessaire ; l'assurer , non pas que vous m'avez abandonnée ( ta bouche ni la mienne , cher Jenneval , ne prononceront jamais un mot si cruel ) mais lui faire entendre que tu n'es point esclave de mes charmes , que je ne gouverne point tes volontés , que rien ne te tyrannise. Surtout laisse-lui dire tout ce qu'il voudra de ma personne. Que m'importent les discours de l'Univers. De toi seul dépend ma renommée , mon bonheur. J'apprendrai à tout souffrir , dès que ton intérêt paroitra l'exiger.

J E N N E V A L.

Quoi ! tu veux que je m'avilisse à feindre !

R O S A L I E.

Voilà donc cette obéissance que tu m'avois promise ? Sais-tu à quoi tu m'as exposée ? A tout l'effet de son ressentiment , il peut devenir terrible. Mon deshonneur va voler de bouche en bouche. Tu as entendu quel nom Bonnemer étoit sur le point de donner ; attends encore & tu reverras ici ce même homme irrité . . .

J E N N E V A L.

Si tu favois ce qu'il m'en coute pour dissimuler!.. Qui, moi! dire une fois seulement que je ne t'aime pas avec idolatrie, préférer ce mensonge dont mon cœur est si loin; c'est un moment affreux & je préférerois...

R O S A L I E.

Sans doute, de me perdre pour toujours!

J E N N E V A L *avec douleur.*

Que dis-tu?.. J'obéirai...

R O S A L I E.

Cours le rejoindre, & tremble de le trouver rebelle à tes prieres. Souvent un seul mot qu'on a hésité de prononcer, lorsqu'il le falloit, a causé des malheurs irréparables. Allez, mon cher Jenneval, & ne tardez point à me rendre compte du succès... Appaisez Bonnemer, & revenez toujours plus digne d'être aimé.

J E N N E V A L, *dans un transport rapide.*

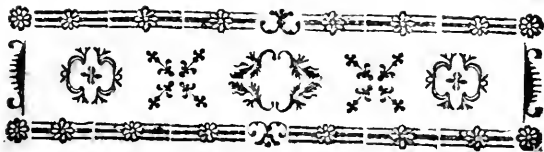
Adorable Rosalie, tu possèdes toutes les vertus; tu oublies une offense, tu me rends un ami, tu veux confirmer ma félicité. Ton ame héroïque & tendre, me dictera tout ce que je dois lui dire, & soudain je revôle à tes genoux pour m'ennivrer des pures délices que ta voix & tes regards me font goûter.

## S C È N E I X.

R O S A L I E *seule.*

**I**L falloit prévenir la tempête qui auroit pu s'élever... Que ce caractère ardent est difficile à manier ! Que de fois il m'échappe ! Comme la vertu naïve vient à tout moment rompre mes projets... Mais je les ai conçus , il faut qu'ils s'accomplissent... Je ne subjuguerois pas un cœur amoureux ! .. Sa fortune ne demeureroit pas captive entre mes mains ! . . . . Plutôt mourir que d'en perdre l'espoir.

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I.

S C È N E P R E M I È R E.

O R P H I S E , L U C I L E .

O R P H I S E .

AH ! cousine, vous ne m'échapperez pas !  
Je vous y prends... On se cache donc  
comme cela pour pleurer toute seule ?

L U C I L E .

Moi !

O R P H I S E , *la contrefaisant avec tendresse* :  
Moi ! .. Mais non , ce sont ces yeux là qui  
voudroient mentir , qui , mouillés encore de  
larmes , s'éforcent de dire : nous n'avons  
point pleurés.

L U C I L E .

Oh pour cela ... Mais , ma cousine , je  
n'aime pas non plus qu'on me poursuive de  
si près.

## ORPHISE.

Eh ! ma chere enfant , rend-toi de bonne grace . . . Je fais tout . . . Tu ne te souviens donc plus combien de fois tu m'as parlé de Jenneval ?

## LUCILE.

Je ne vous en parlerai plus , je vous en assure . . .

## ORPHISE.

Qu'en pleurant. Allons , pauvre amie ; mets-toi à ton aise. Un petit sourire pour moi ; cela ne se peut . . . Eh bien , soulage ton cœur. Passe tes bras autour de mon col. Cache ta tête dans mon sein. Soupire , mon enfant , soupire. Répète-moi cent fois que tu es malheureuse. Mes larmes se mêleront aux tiennes. Je fais tout ce que tu souffres. Jenneval fait des fautes que mon cœur ne peut excuser.

LUCILE , *en l'embrassant avec affection.*

Ai-je tort de pleurer ? Il va perdre ses mœurs , ses vertus . . . Vous savez comme il paroissoit honnête , & s'il méritoit la préférence sur tant d'autres que nous avons jugés ensemble . . . Vous-même , cousine , étiez prévenue en sa faveur . . . Nous trompoit-il alors ? . . . Ah ! croyons plutôt qu'il s'est laissé séduire ; mais l'est-il pour jamais . . .

Voilà



Voilà ce qui déchire mon cœur... La crainte, la douleur, l'espoir s'y succèdent... Je n'ai jamais éprouvé une si violente agitation... Que de combats je me suis déjà livrée... Combien de pleurs j'ai déjà versés... Ah, qu'il est cruel celui qui me les fait répandre... Et ce dernier événement... Cette indigne rivale... Je rougis de ma foiblesse.

*(Elle cache son visage dans le sein de son amie.)*

ORPHISE.

Je suis si pénétrée, que je ne fais plus que te dire; & cet oncle, ce cruel oncle, dis-moi, il arrive à point nommé pour faire feu. Qui l'a fait venir? Qui a pu l'informer?..

LUCILE.

Ce n'est assurément ni mon pere, ni M. Bonnemer.

ORPHISE.

Que je souffrois pour toi! comme nous n'attendions que le moment de nous échapper de table. Quel homme terrible que ce M. Ducrône! Il sort des forêts. Quel ton! J'ai manqué vingt fois de m'emporter contre lui; & ton pere, ton pere! Ah! ma cousine, je ne fais pas comment je ne me suis point jettée à son col. Il plaidoit pour le neveu, & sembloit deviner nos cœurs pour y nourrir l'espérance.

Chere cousine si vous saviez combien j'appréhende ses bontés ! à quel état je suis réduite ! je crains mon pere , moi qui n'avois fait jusq'ici que l'aimer ; mais je suis donc coupable , puisque je le crains . . . Tant que je crus Jenneval vertueux , le penchant que je me sentoís pour lui ne pouvoit m'être un sujet de reproche , mais aujourd'hui tout est contre moi . . . Et j'ose y penser encore , & je n'ai point fait le défaveu de ma flamme dans les bras de l'auteur de mes jours . . . Je suis toute troublée ; je crois que d'aujourd'hui je n'aime plus rien. Les deux personnes que je chéríssois le plus , s'offrent à mes yeux sous un jour nouveau . . . L'aspect de mon pere m'est redoutable , & Jenneval , l'ingrat Jenneval . . . Crois-tu bien qu'il m'aimat avant ce malheureux événement. Pour moi je pense que c'est une chose impossible.

## O R P H I S E .

Impossible de s'attacher à une autre personne après t'avoir connue , cela devoit être ma bonne & tendre amie. Jenneval avoit conçu pour toi les sentimens les plus tendres. J'ai vu plusieurs fois ses yeux le trahir malgré lui en ta présence ; tout exprimoit un amour retenu par cette crainte

respectueuse qui nous donnoit une idée avantageuse de ses mœurs ; mais il n'aura fallu qu'un malheureux moment pour égarer ce jeune homme dans une ville où le vice triomphe & va le front levé.

LUCILÉ *l'interrompant.*

Ne seroit-il plus possible qu'il revint à lui même. Quelques jours d'égaremens causeroient-ils la perte de sa vie entière ? Jeneval pourroit-il chérir l'infamie ! Ah ! cousine quand je l'ai vu rentrer ce matin avec cet air confus , humilié , tous mes sens ont tressailli. Pourquoi faut-il qu'il se soit encore échapé & plus coupable que jamais!.. Comme son ami est chagrin ! Quoi , l'amitié , ce dernier sentiment qui s'éteint dans une ame noble , l'amitié n'a pu toucher son cœur ! Je me flatte trop peut-être , mais si je lui eusse parlé , je serois plus tranquille. Je me rappelle un tems où il sembloit prévoir jusqu'à mes moindres pensées ; mais plus je le vis me donner des preuves d'un attachement qui croissoit de jour en jour , plus je me crus obligée d'en réprimer les marques trop visibles en affectant une froideur d'autant plus nécessaire que mon cœur en étoit loin. Peut-être se fera-t-il cru rebuté... Cette erreur aura été la cause de sa perte... Mais tu vois quel détour mon cœur prend pour se

flatter. Cousine je m'é gare. Aide moi à ban-  
nir pour jamais une pitié trop dangereuse ,  
& qui peut-être n'est que l'interprête d'un  
sentiment qui feroit le malheur de ma vie  
si je ne m'empressois à l'étouffer.

O R P H I S E .

J'entends son oncle avec ton pere.

L U C I L E

Ah ! Je me souviens de mille choses que  
j'avois à te dire ...

O R P H I S E .

Je me fauve , je ne puis souffrir la sévérité  
de cet homme , & sa vertu me fait trembler.

( *Lucile reste.* )

S C È N E II.

M. DABELLE , M. DUCRONE ;  
LUCILE.

M. DUCRONE

**M** O N S I E U R , vous voyez en moi un  
homme qui dans toutes les circonstances pos-  
sibles a agi avec fermeté & qui dans une  
telle conjoncture fait par conséquent ce qui

lui reste à faire. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai point perdu de tems dieu merci. Dans une heure & demie j'ai fait quatre grandes lieues. Vous me trompiés tous. Vous me cachiez ses déportemens , vous attendiés sans doute pour m'en instruire que sa honte fut publiée sur les toits. Bien m'a pris d'avoir eu un surveillant fidele & qui a su m'avertir à point nommé... Ah ! ah ! Monsieur mon neveu vous me faites quitter la campagne , mais patience , vous me payerés mes peines.

## M. D A B E L L E.

Le mal n'étoit point à son comble & d'ailleurs nous espérons le guérir. Chaque faute doit être appréciée d'après l'age , le caractere. De grace ne dérangés rien au plan que nous sommes convenus de tenir à son égard. Abandonnés-nous cette affaire ; cher oncle nous répondons du succès.

## M. D U C R O N E

Je ne prends jamais conseil que de ma tête , Monsieur , & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Je suis son oncle & vous sentirés bientôt que je dois penser tout autrement que vous. Ce n'est pas votre neveu qui vous a volé ; c'est le mien , c'est mon sang qui s'est avili , dégradé ; ce sang jusqu'alors pur & sans tache dans toute notre

famille. Et peut-être ici n'affecte-t-on tant d'indulgence que par une pitié assez deshonorable.

M. DABELLE.

Vous ne rendez point justice aux vrais sentimens qui me font agir. Si je m'intéresse au sort de ce jeune homme, croyez que je connois à fond son caractère & que j'ai mes raisons pour plaider en sa faveur. Il vaut mieux éclairer le coupable que de le punir. N'aggravons point ses fautes, lorsqu'il est encore facile de les réparer...

M. DUCRONE.

Vous vous trompez très-fort si vous le pensez. Tant de bontés, tant de zèle m'étonne, mais ne m'entraîne pas. Chacun a ses principes. Les vôtres peuvent être fort bons envers (*en regardant Lucile*) une fille dont le caractère est naturellement porté à la vertu. Je donnerois la moitié de mon bien pour avoir un enfant comme celle là. Mais je connois un peu comme il faut mener cette jeunesse extravagante, indisciplinable. Celui qui a osé une fois manquer au devoir que l'honneur lui imposoit, ne mérite plus aucun ménagement. Il faut presser sur lui tout le châtiment qu'il s'est attiré; c'est des suites de sa faute que doit naître son

repentir. Enfin , je suis très-éloigné de cette complaisance dont vous me parlez. Je ne connois qu'un chemin , Monsieur , celui de l'exacte probité. C'est un sentier dont un honnête homme ne peut s'écarter sans mériter un nom infâme. Tout ce qui va de biais n'est plus sur la ligne droite , & pour peu qu'on se fourvoye . . . Tenez ce sont de ces pas qui demeurent imprimés dans l'opprobre , & qui ne s'effacent jamais.

LUCILE, *à part.*

Je n'y saurois plus tenir , mon cœur souffre trop . . . (*Elle sort.*)

M. DABELLE.

Vous ne croyez donc pas que plusieurs après s'être égarés , sont rentrés dans le droit chemin , & ont marché plus avant dans cette nouvelle carrière. J'honore votre façon de penser , mais entre nous je la crois trop austère. Il faut mesurer la chute d'après les dangers qui environnent la jeunesse. Elle est bien exposée dans ce siècle malheureux. Un cœur neuf & sensible se trouve séduit avant que de s'en douter. L'expérience de ses ayeux est en pure perte pour lui. Ce n'est pas la sévérité qui réussit , c'est l'indulgence ; & sous sa main douce & généreuse , tel homme qu'on croit abandonné ,

Div

échauffe souvent en lui-même les germes renaissans qui tout-à-coup font refleurir les vertus.

## M. DUCRONE.

Oh ! Vous ne me persuaderez jamais que c'est un homme de vingt-deux ans qui se relève d'une pareille chute. Sa conduite a tous les caractères de la mauvaise foi & du libertinage. Si vous réfléchissez qu'il a commis cette sottise en faisant son Droit , en se disposant à embrasser l'honorable profession d'Avocat . . . Je rougis de honte & de fureur . . . Ah ! mon fils fut bien moins coupable, il commit une faute moins grave , & je le punis bien plus sévèrement. Il s'échappa de la maison paternelle. J'appris qu'il étoit en garnison à cent lieues de moi. Savez vous ce que je fis. Je le laissai servir le Roi. Il m'écrivoit des lettres plaintives. Mon pere je n'ai point mes aises , je manque de tout , eh mon fils tu l'as voulu , tu y resteras , bonne école ! Je lui achetai néanmoins une sous-Lieutenance ; l'année suivante son régiment fut taillé en pièces & lui tué ! Sa perte ne laissa pas que de m'affliger. Présentement qu'il est mort je puis dire que je l'aimois . . . Et tenez ce malheureux Jenneval ne fait pas que dans le fond de mon cœur . . . Mais je me garderai bien de le lui laisser jamais pa-



roitre. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'il s'en douta seulement. Rien n'est plus dangereux que cette molle indulgence dont vous me parlés , que cette foiblesse du sang...

[ *Ici paroît Bonnemer conduisant Jenneval par la main.* ]

### S C È N E III.

M. DABELLE , M. DUCRONE ,  
JENNEVAL , BONNEMER.

M. DUCRONE , *continue.*

**M**AIS assurément il est bien effronté ! Avoir l'audace de paroître en ma présence , de remettre encore ici le pied !.. Que vient-il chercher ?

B O N N E M E R , *allant à Ducrone  
& d'un ton suppliant.*

Cher Monsieur... Votre surveillant a été égaré par son zèle. Il a chargé Jenneval de trop noires couleurs. Il a annoncé la faute , mais il a tû le remord. Jenneval est repentant , Jenneval abjure le passé. Son front s'est couvert de cette rougeur salutaire , qui annonce un parfait retour à la vertu. Nous répondons tous de lui...

Cher Jenneval , approchez , que je lise dans vos yeux cet heureux retour dont notre ami se félicite.

J E N N E V A L , *d'une voix basse qui prouve son embarras & sa confusion.*

Monfieur , puiffé-je me rendre digne de toute vos bontés. (*à part.*) Quel fupplice !

B O N N E M E R , *à Jenneval.*

Je te l'ai dit. Mets bas cette fauffe honte ; tout eft réparé , tu ne dois plus rougir. Un feul mot de ta bouche nous a défarmés. Tout le monde te connoît fincère. (*Il l'embraffe.*) (*à M. Ducrone.*) Allons , cher oncle , le traité de paix eft conclu , & je le garantis.

(*Il fait figne à Jenneval de parler. Pendant tout ce tems l'oncle préfente un front courroucé , & frappe le plancher de fa canne.*)

J E N N E V A L , *s'avançant.*

Mon oncle , fi j'ofois efperer de vous autant d'indulgence , vous adouciriez les peines que je rencontre à chaque pas de ma vie. Confentez à me vouloir heureux. Dites une parole & je le ferai. Ces amis généreux m'ont enhardi à paroître en votre préfence ; mais un mot de votre bouche , un feul témoignage de bienveillance va me rendre à moi-même.

M. DUCRONE, *d'un ton ferme.*

Monfieur, voulez-vous bien entendre, quelles font mes volontés ?

JENNEVAL, *avec refpe&t.*

Mon oncle !

M. DUCRONE.

Elles feront irrévocables je vous en avertis. Je devine que ce prompt retour eft l'ouvrage de la néceffité, mais ce n'eft pas moi qui fe laiffe endormir. J'exige d'abord que l'on m'informe & dans le plus grand détail de l'emploi qu'on a fait de cet argent volé. Je veux favoir enfuite quelle eft cette fille, depuis quand, où, & comment vous l'avez connue ?

BONNEMER ; *l'interrompant.*

Eh cher Ducrône, tirons le rideau là-deflus. Il a avoué s'être laiffé féduire. La féduction a donc perdu tout fon effet. Que demandez-vous de plus ?

M. DABELLE.

Monfieur, foyons généreux. Son cœur fe rend à nous. Accordons-lui les honneurs de la guerre. Jenneval, jetez-vous au col de votre oncle, & que tout foit oublié.

(*Jenneval s'avance pour embraffer fon Oncle.*)

D vj

M. DUCRONE, *reculant.*

Non , Messieurs , non . . . Je vous suis fort obligé , ne me pressez plus comme cela , je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit , on ne me gagne point par de fausses caresses. Vous ne le connoissez pas comme moi. Voyez cette modestie contrefaite & cet air de douceur hypocrite ; elle n'est occasionnée en ce moment que par l'intérêt qui l'assujettit à moi...

J E N N E V A L , *d'un ton étouffé.*

Moi ! hypocrite , Monsieur ! . . . (*à part*).  
Puis-je encore dissimuler !

M. DUCRONE.

Je veux de meilleures preuves d'un vrai repentir. Le seul moyen de me faire connoître que c'est plutôt à mon cœur qu'à ma bourse qu'on en veut , c'est de fléchir à l'instant même sous mes ordres. Oh ! je ne suis point dupe d'une grimace passagère. Avant que de me convaincre , il faut par plusieurs années d'une conduite irréprochable , effacer les taches de celle-ci. D'abord cette somme dérobée que je vais restituer , sera prise sur ta pension , & par conséquent les quartiers , à commencer d'aujourd'hui , seront retranchés en parties égales jusqu'à entière satisfaction. Il est bon de te faire sentir ce que vaut la perte d'un argent aussi follement prodigué.

J'en ai assez fait pour vous , Monsieur. Il est tems que vous fassiez quelque chose pour vous même. Nous verrons ce que vous sçavez faire. L'oïfiveté a été le piège de ta jeunesse , & le travail deviendra un sûr préservatif.

Or donc , voici , les conditions auxquelles je puis encore pardonner. Choisis de les mettre à exécution ou à ne me revoir jamais. J'entends que tu partes dès demain pour la Province , en telle ville & telle maison que je t'indiquerai , afin d'y achever ce droit qui , dans ce maudit Paris , traîne tant en longueur. Je prétends que tu t'éloignes de cette funeste Capitale , où tu acheverois de perdre tes mœurs , & cela sans y entretenir aucune correspondance directe ni indirecte. Paris est plein de ces filles qui révoltent la jeunesse contre leurs parents ; mais je n'aurai point amassé mon bien pour servir de proie à la débauche. Ta brillante Déesse , ta Rosalie , ce soir même je la fais enfermer. Ma plainte est déjà portée , & le sage Magistrat qui veille autant à la conservation des bonnes mœurs qu'à la sûreté des Citoyens , sçaura la placer en lieu sûr. Elle fera ma foi claquemurée pour le reste de ses jours.

JENNEVAL, *élevant la voix.*

Et de quel droit , Monsieur , la persécutez-vous ? Comment osez-vous attenter à la li-

berté d'une personne que vous ne connoissez pas. Surprendre un tel ordre à l'aide d'une basse calomnie , c'est commettre une lâcheté d'autant plus cruelle , qu'on la colore d'un air de justice. Gardez-vous d'aller plus loin , car j'ose ici vous assurer . . .

M. DUCRONE.

Ah ! tu fais le Don Quichotte. Va , va , tu me remercieras un jour , quand le tems de tes folles amours sera passé. Tu donnerois alors la moitié de ta vie pour racheter la première. Crois-moi , abandonnes-la à sa bassesse ; laisses-la retomber dans la misere d'où ton imbécilité l'a fait sortir . . . Une vile créature . . .

J E N N E V A L

Si elle étoit aussi vile que vous e prétendez , votre injustice , votre dureté , la confirmeroient dans le désespoir du vice ; car vous lui donneriez l'affreux droit de haïr , vous , & tous les hommes . . . Mais moi , je ne serai point assez lâche.

M. DUCRONE.

Quoi , tu pusses l'extravagance . . . J'y mangerai la moitié de mon bien , vois tu , & de ce pas . . . Elle sera enfermée te dis-je , & si étroitement . . .

J E N N E V A L , *éclatant avec fureur.*

Je la défendrai contre tous . . . fut-ce con-

tre vous-même . . . Il y va de ma vie . . . Si vous troublez son repos, barbare vous m'en répondez.

M DUCRONE, *levant sa canne & arrêté par Bonnemer.*

Insolent !

M. DABELLE.

Jenneval, seroit-il possible ! . . . Je suis aussi surpris qu'affligé.

BONNEMER.

Est-ce là ce que tu m'avois promis ? . . . Pour l'amour de moi . . .

JENNEVAL *avec véhémence.*

Abandonnez-moi tous, mais du moins ne me tourmentez plus (*en s'attendrissant*). Pardonnez ! ah ! si mon ame vous étoit développée toute entière. Non, je ne puis plus dissimuler. Forcé de feindre un instant, mon rôle étoit trop dangereux, & j'ai manqué en effet d'y succomber. Voyez-moi donc tel que je suis. J'aime, & c'est à celle qu'on outrage, à celle dont on révoque en doute les vertus connues de moi seul, que je dois la modération dont j'ai usée jusqu'ici. Ma raison justifie tout l'excès de ma tendresse. Je remplirai les engagements chers & sacrés avoués de mon cœur. Que ne puis-je, dès ce moment même, pour effacer des soupçons injurieux,

la conduire aux pieds des Autels. Là , on verroit combien je la respecte. Elle est pauvre , dira-t-on , eh oui ; tel est le gage de ses vertus. Quoi , l'indigence sera regardée du même œil que le crime. Et parce qu'une fille ne vivra point dans l'opulence , elle cessera d'être honnête ! misérables préjugés , c'est moi qui le premier vous braverai.

M. DUCRONE.

Si elle étoit vertueuse , si l'honneur parloit à son ame , si elle t'aimoit enfin , elle te rameneroit à des sentimens délicats , elle ne t'auroit point exposé au repentir , au danger , à l'affront qu'entraîne une friponnerie flétrissante ; n'a-t elle pas partagé les fruits de ta bassesse . . . Va , je sçaurai te réduire. Je te ferai connoître comme on fait rentrer un jeune libertin dans le devoir. Tu n'es pas encore où tu crois en être. Suis ton beau chemin ; je te suivrai à mon tour , non par amour pour toi , mais par respect pour la mémoire de ton pere. J'empêcherai bien que , conduit par une femme débauchée , tu ne fasses un jour & publiquement le deshonneur de ta famille.

J E N N E V A L .

Ah ! si je me suis rendu coupable d'une bassesse que vous me reprochez tant de fois



& avec tant d'amertume , sçachez que je ne suis pas seul criminel. Je vous ai pardonné la situation extrême où vous m'avez réduit , Pardonnez - moi du moins une faute dont vous êtes la première cause.

M. DUCRONE.

Moi !

JENNEVAL.

Oui , vous . . . La loi vous a nommé dépositaire de mon bien ; mais avez-vous rempli son esprit & son intention ? Vous en avez agi avec moi avec une rigueur inflexible. Vous m'avez refusé non pas cet absolu nécessaire , qui auroit élevé contre vous d'éternelles clameurs , mais vous m'avez ôté les moyens de satisfaire à ces autres besoins , enfans de l'honneur , non moins pressans & plus chers à une ame noble. C'étoient-là des dépenses indispensables dans un monde où par état je devois me présenter honorablement. Mais vous n'avez jamais voulu concevoir cet esprit du siècle qui maîtrise nos volontés. Que de fois ce cœur fier a été humilié ! Si vous m'eussiez accordé ce que j'avois droit d'attendre & même d'exiger , je ne serois pas aujourd'hui diffamé. Le dernier artisan , concentré dans le cercle obscur où le sort l'avoit placé , étoit cent fois plus heureux que moi , obligé de paroître & forcé de mē cacher.

M. DUCRONE.

J'ai donné ce qu'il falloit donner. Si le fiécle extravague, je ne suis point fait pour obéir à ses caprices. L'esprit de la loi est-il qu'un tuteur favorise les débauches de son pupile. L'or seroit devenu dans tes mains un poison dangereux. D'ailleurs ton compte est en regle. Au jour de ta majorité on te le présentera , & en bonne forme. Si tu n'es point content , attaque moi en justice ; ma réponse est toute prête.

J E N N E V A L .

Non ... Je n'attendrai pas des tribunaux ce que votre cœur me refuse. Si vous ne savez pas vous juger vous-même , ce n'est point à moi à rougir

M. DUCRONE.

Oublies-tu à qui tu parles ?

J E N N E V A L .

Je m'en souviendrois si vous n'étiez pas inhumain. Un oncle qui aime son neveu , le plaint , s'il s'égaré , & ne l'insulte pas.

M. DUCRONE.

Puis-je t'insulter , toi qui ne mérites plus que le mépris ...

B O N N E M E R *s'avançant , l'œil humide  
de larmes.*

Cher Ducrône , c'est assez . . . Eh ! modé-  
rez-vous , au nom de l'amitié.

*( Pendant ce tems M. Dabelle se tait & soupire. )*

M. D U C R O N E.

Que je me modere ! Ah le Ciel m'est té-  
moin que ce n'est point le couroux qui m'a-  
gite. C'est son propre intérêt que je cherche  
plutôt que le mien . . . Messieurs , dans tout  
ce qui sera honnête , juste , raisonnable , il  
me verra toujours prêt à le seconder , &  
quoiqu'il en dise , à prévenir même ses désirs ;  
mais aussi qu'il voye en moi , s'il résiste au  
devoir , une fermeté que rien ne pourra  
vaincre . . . Nous verrons ; si demain , à  
l'heure où je vous parle , il n'est pas à vingt  
lieues d'ici ; je fais ferment . . .

J E N N E V A L , *avec fierté.*

Épargnez-vous d'inutiles menaces. Je ne  
recevrai plus de loix que de ce cœur qu'on  
voudroit anéantir & qui se sent assez grand  
pour prendre une juste confiance en lui-  
même. Je serai libre , indépendant , maî-  
tre de disposer de ma personne. Pourquoi  
vous inquiéter si fort à tourmenter ma vie ?  
Si vous renoncez à me faire du bien , du  
moins ne me rendez pas plus malheureux.

Seriez-vous plus jaloux de votre autorité que de mon bonheur ?

M. DUCRONE.

Je le voulois , ingrat , ce bonheur que tu rejettes ; mais tu braves une bonté qui tient trop à la foiblesse. Tu m'as trop manqué pour que je te pardonne jamais. Si tu m'avois obéi , j'aurois pu oublier encore le passé , mais tout est dit... Vois jusqu'où alloient mes bontés pour toi. J'avois mis en réserve une somme de cent mille livres pour t'acheter une charge , dès que ton droit seroit achevé ; mais Dieu m'en garde. Cet argent est à moi , & je saurai en jouir. Voici une nouvelle création de rentes viagères qui vient fort à propos pour te punir & doubler mon revenu. Eh ! quoi , je m'en priverois , pour qui , s'il vous plaît ? Pour un libertin , avide , intéressé , pour un neveu ingrat , dénaturé , dont les vœux secrets me poussent dans le cercueil , & qui n'attend que l'instant de ma mort pour venir avec son abominable créature rire & danser sur ma tombe !

J E N N E V A L .

Ces vils sentimens que vous me prêtez ; vous seul avez pu les concevoir. Gardez votre bien , & faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je ne demande point qu'on soit généreux à

mon égard , je désirerois seulement qu'on fut juste.

M. DUCRONE.

Je le ferai enfin en te deshéritant . . . Tu as trop mérité mon indignation.

M. DABELLE , à Ducrone , d'un ton noble & pathétique.

Ah , cher oncle , n'écoutez pas ce premier instant de chaleur. Il vous laissera reprendre les mêmes sentimens qui vous ont toujours animé. Je suis pere , ie connois le plaisir d'avoir un bien être pour l'assurer en paix à ses descendans. Cependant croyez que si je n'avois pas ma fille & que j'eusse plusieurs héritiers , jamais je ne trouverois de prétextes pour en priver aucun de son droit de succession. Ce droit est inaliénable & sacré ; car , ce n'est point en les privant de notre héritage , que nous les rendrons plus honnêtes gens. Toute action qui n'a pas un but utile est bien prête d'être blâmable. Si l'état autorise la rupture des liens les plus étroits , laissons les cœurs insensibles céder à cette amorce fatale. Le vrai citoyen n'est pas un être solitaire. Gardons-nous surtout de réserver pour ce moment où nous paroîtront devant l'Être suprême tout ce qui pourroit ressembler à la haine ou à la ven-

geance . . . De grace laissez-moi être médiateur en cette affaire. Concluons un nouveau traité. Relâchés un peu de cette sévérité extrême . . . Jenneval est sensible , & ce caractère précieux doit être ménagé.

M. DUCRONE , *en ôtant son chapeau.*

Encore un coup , Mr , ce n'est point votre neveu. Je ne consulte jamais que moi , & je fais très-bien ce que je fais. Permettez donc que je ne change rien à mes premières dispositions ; ce seroit avoir une tendresse ridicule que de la conserver à un neveu rébelle qui fait ma honte & ma douleur . . . Cependant pour me disculper de toute animosité ; je veux bien lui laisser encore le choix. Soyez donc ici témoin de mes dernières bontés. (*à Jenneval.*) Allons , ré-fous-toi à partir sur le champ , ou si tu balances , tiens . . . prends-garde . . . Tu t'affures de mon inimitié éternelle.

J E N N E V A L , *d'un ton tranquille.*

Faites tomber les traits de votre vengeance sur l'objet infortuné à qui j'ai attaché le bonheur de ma vie , vous le pouvez , Monsieur ; mais il m'est impossible de me séparer d'elle . . . Je vous en dirois davantage , mais vous me traitez trop despotiquement pour obtenir une confiance que je refuse.

rois peut-être à un ami. Laissez-moi à moi-même , à la malheureuse destinée qui m'attend ; assez de tourmens me sont réservés. (*en regardant M. Dabelle avec douleur & tendresse.*) Si j'avois pu me rendre , je me ferois déjà rendu.

M. DUCRONE , *avec colere.*

Tu me résistes , eh bien , il n'y a plus de retour ; j'en jure par l'honneur que tu as trahi. Je rougis d'avoir eu tant d'indulgence pour toi. Je t'avois mal connu , & je me repens même d'avoir veillé si tendrement sur tes premières années. Il vaudroit mieux pour toi que tu fusses mort au berceau. Si ton pere vivoit , tu le ferois expirer de chagrin. Va , je vois d'un œil sec tes déportemens ; j'étois trop bon de m'échauffer pour tes intérêts. Péris , puisque tu veux périr. Avance dans la carrière du libertinage & du vice. Tu en recueilleras les tristes fruits. Tous les maux qu'ils enfantent , réunis bientôt sur ta tête , vengeront mon autorité outragée , & mes leçons mises en oubli . . . Je te défends de me nommer jamais ton parent. Pour moi . . . je n'ai plus de neveu.

(*Il scri.*)

JENNEVAL , *avec vivacité.*

Et moi , je n'ai jamais eu d'oncle.

## S C È N E I V .

M. DABELLE , JENNEVAL ;  
BONNEMER.

M. DABELLE.

**A**BJUREZ ces dernières paroles , jeune-homme infortuné. Il vous restera , croyez-moi. Tout inexorable qu'il est , vous devez le respecter. Sa rigueur tient à son caractère. C'est l'emportement de la vertu , & peut-être même celui de la tendresse. S'il vous aimoit moins , il n'auroit pas poussé les choses à l'extrême.

J E N N E V A L .

Mon sieur , je connois votre ame... Je vous aime . . . Je vous respecte . . . Je donneroie mon sang pour vous ; si j'avois pu me moderer , je l'eusse fait ; ce que je dois à vos soins . . . Plaignez-moi ; ne condamnez point un penchant invincible . . . Ah ! Il fut un tems . . . N'en parlons plus. Si quelqu'un avoit pu m'aider à vaincre , c'étoit vous sans doute . . .

M. DABELLE , *en le serrant dans ses bras.*

Calmez - vous . . . (*montrant Bonnemér.*)

Remettez



Remettez-vous entre les bras de cet ami... Ouvrez-lui votre cœur. Est-il quelque blessure que l'amitié n'adoucisse ! je vous plains, mais du moins que l'orage des passions ne vous fasse point oublier les devoirs les plus sacrés. Ils doivent l'emporter dans une ame bien née, & l'emporter sur tout.

*(Il sort. Jenneval demeure immobile & pensif.)*

---

## S C È N E V.

JENNEVAL, BONNEMER.

BONNEMER.

AH ! si tu pouvois renoncer à cette funeste passion ! si tu voulois combattre pour l'amour de nous. Si par un sacrifice héroïque & généreux... C'est-là être homme que de remporter la victoire... Je t'afflige, pardonne...

JENNEVAL.

Cher Bonnemér, je mérite la pitié des ames sensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux.

BONNEMER.

Et les infensés !

JENNEVAL.

Eh ! j'en suis plus à plaindre. L'indulgence

alors devient justice. Laisse-moi , je crains plus de céder à tes larmes que je n'ai de douleur d'y résister. On menace la liberté de Rosalie ; je vole . . . Que de coups réunis sur ce cœur sensible ! & que je me sens oppressé !.. Ciel, voici le dernier , Lucile !..

---

## S C È N E V I.

LUCILE , JENNEVAL , BONNEMER.

LUCILE , *avec une vérité noble.*

**N**ON , Monsieur , vous ne fortirez point. Souffrez que je vous représente ce que l'amitié me dicte en ce moment. Quoi ! vous en coûteroit-il donc tant pour vous soumettre à un oncle que vous devez connoître dès votre enfance. Ne pouvez-vous céder à mon pere , à votre ami . . . Moi-même je me trouve forcée de me joindre à eux . . . Je viens de le rencontrer. Je lui ai dit tout ce que mon cœur a pu m'inspirer. Je l'ai vu ébranlé : peut-être seroit-il encore tems de le fléchir . . . Vous ne répondez rien . . . M'envieriez-vous la part que je prends à vos douleurs ?..

J E N N E V A L.

Mademoiselle , il ne manquoit aux tours

mens que j'endure que de vous y voir sensible. Quoi ! vous daignez vous intéresser aux destins d'un homme qui ne mérite plus vos regards. Je suis trop indigne de votre pitié. Je suis... Désespéré, emportant dans mon cœur le repentir de n'oser lever les yeux devant vous ; permettez que je cache ma honte , ma douleur . . . & mes regrets.

B O N N E M E R , *courant après Jenneval.*

Jenneval !

J E N N E V A L , *dans le fond du Théâtre.*

Eh ! que veux-tu encore de moi , lorsque j'ai pu forcer mon ame jusqu'à lui résister ?

---

## S C È N E V I I .

L U C I L E , B O N N E M E R :

L U C I L E , *avec feu.*

**N**E l'abandonnez point. Sa raison est troublée. Suivez ses pas. Ramenez-le malgré lui. Il faut pour le sauver , mettre tout en usage. Je ne puis voir qu'un jeune homme qui sembloit né pour le bien ; qui , le jour d'hier , jouissoit encore de l'estime générale , soit sur le point de perdre & ses mœurs &

cette même estime qui lui affuroit la mienne...  
Si... Je ne puis achever.

B O N N E M E R .

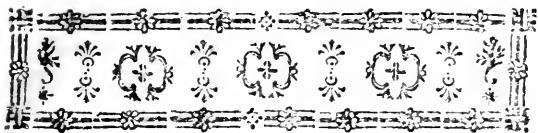
Ah ! si mon zele avoit besoin d'être excité, votre généreuse pitié m'enflammeroit d'un feu nouveau. Je ne le quitterai point, & dut ma présence le fatiguer, il entendra toujours la voix attendrissante & sévère de son ami.

## S C È N E V I I I .

L U C I L E , *seule.*

**I**L se perd d'amour pour une autre, & je peux encore y être sensible ! Trop cher Jenneval ! si du moins les peines qui me consomment pouvoient te rendre le repos ; mais non, ta vie est aussi agitée que la mienne.

*Fin du troisieme Acte.*



## A C T E I V.

*Le théâtre représente une chambre où il n'y a que les quatre murailles , & quelques chaises. Un homme apporte un coffre & le dépose. Rosalie arrive précipitamment & en désordre. La nuit commence & ce triste séjour n'est éclairé que d'une lumière sombre.*

## S C È N E P R E M I È R E.

R O S A L I E , J U S T I N E.

R O S A L I E.

**Q**UOI toujours poursuivie par la fureur des hommes ! ( *Regardant le coffre.* ) Voilà donc tout ce qu'on a pu sauver ! O vengeance ! Donnons quelque essor à ce feu terrible qui fermente dans mon sein... Un instant plus tard où serois-je ? Dans une horrible prison.... Je vous reconnois lâches

persecuteurs ; vous écrasez le foible sans pitié , vous êtes aussi cruels que vous pouvez l'être , mais vous n'y aurez rien gagné ; votre despotisme aura pour vous des suites funestes. Je surpasserai vos fureurs... Tremblés ! (*A Justine.*) Penses-tu que nous soyons en sûreté dans ce misérable lieu , car il semble depuis un tems que les murs soient devenus transparens. Un bras infatigable conduit de tout côté une armée d'argus , & il n'y a plus d'azile contre cet œil vigilant & terrible.

JUSTINE.

Soyez sans crainte... Dès que nous sommes cachées ici Brigard répond...

ROSALIE , *avec une fureur impatiente.*

Va-t-il venir ?

JUSTINE

Il ne doit pas tarder. Il nous a averties à tems & sans ses soins...

ROSALIE.

Ah ! sur qui doit retomber tout le poids des tourmens que j'endure !... Je me sens là un besoin de vengeance : hate-toi moment qui dois le satisfaire... Le ciel est de fer pour moi , les hommes sont acharnés à ma ruine... Eh bien , tyrans de mon existence , avez-

vous quelques fléaux en reserve , lancés tous vos traits, je brave votre double colere. Je pousserai jusqu'au bout ma destinée ; favorable ou terrible , il est tems qu'elle se décide.

JUSTINE.

Tout n'est pas désespéré...

ROSALIE.

Je ne veux rien entendre te dis-je... (*à voix basse tandis que Justine est dans le fond.*) L'abime m'environne ; j'y tombe ou j'y précipite mon ennemi. Je l'épargnois , ma cruauté devient justice. Balançons le pouvoir de l'homme injuste. O nuit epaissis tes voiles ! O vengeance active & ténébreuse , toi qui veilles & qui frappes dans l'ombre , cache ton poignard jusqu'au moment où je l'aye appuyé sur le cœur de ma victime ; qu'elle tombe , & que mon destin l'emporte... (*à Justine.*) Va voir si quelqu'un paroît.



## S C È N E I I.

• ROSALIE, *seule.*

**M**E faudroit-il abandonner cette Capitale le seul endroit sur la terre où je puisse marcher tête levée & rencontrer le bonheur que tant d'autres possèdent ? Ah ! si je ne trouve aucune ressource ici , il n'en est plus pour moi dans l'Univers... Détestable vieillard , c'est toi qui es venu rompre le plan heureux que j'avois formé ; je peux t'anéantir , mais je n'ai rien fait si ton neveu n'est le premier complice. Jenneval me reste & mon ame entiere n'a point passé dans la sienne , & je ne lui ai pas inspiré ma rage ! Qu'est devenu mon génie ? Mais sa vertu... Sa vertu doit céder à mon ascendant... Il est foible... Il a commencé par le vol , il finira par le meurtre... Son ame est dans mes mains... enyvrons-le d'amour , qu'il en soit furieux , qu'égaré par mes séductions il vole à ma voix, percer le sein que j'abhorre & que tout sanglant il se rejette dans les bras qui doivent appaiser le cri de ses remords.





## S C È N E III.

ROSALIE , BRIGARD.

ROSALIE.

O U est Jenneval ? L'as-tu trouvé ? viendra-t-il ?

BRIGARD.

Oui ; j'ai fait d'avantage ; j'ai observé tous ses pas. J'ai espionné ensuite l'oncle ( c'est mon ancien métier. ) Il va secrettement souper au marais chez un homme qui fait ses affaires , & qui s'est chargé de lui trouver à placer son argent à fond perdu , mais le plus avantageusement possible : d'ailleurs ce vieillard , qui ne ménage rien contre nous , a été imprudent. Il a blessé le cœur de son neveu. Je l'ai rencontré dans la première chaleur de son ressentiment ; il étoit furieux , il m'a tout confié. Je lui ai dit que je prévien-drois les coups que cette tête opiniâtre vouloit nous porter , que je te mettrois à couvert de ses poursuites. Il m'a embrassé , il m'a appelé son protecteur , son ami. Tu dieu ! Placer son bien à fond perdu ! Si cette succession ne tombe à son neveu , adieu nos espérances , mais j'ai cette affaire trop

E v

à cœur pour l'abandonner. Avec sa petite épée d'argent massif qu'il porte à la vieille mode , il a tout l'air d'un de ces tapageurs du tems passé. O si je lui fuscitois une querelle d'Allemand. Il est vif , colere ; il tireroit l'épée , & moi , ( *il pousse une boîte* ) & moi , jadis prévôt de salle , je ne tarderois pas à le coucher sur le carreau. Qu'il feroit bien là ! C'est un insecte qui veut mordre & qu'il faut écraser.

## R O S A L I E.

Cours & m'amene Jenneval ; il faut que je sois sure de lui , tu m'entends. S'il se livre à moi , comme je n'en doute point... Frappe... Ses coups suivront les tiens ? Il est furieux , dis-tu... Sois attentif à tous ses mouvemens , aux miens... Lorsque nous ferons ensemble , entre à propos , fors de même... Tu interpréteras mon geste & jusqu'à mon silence... mais après songe à tout ; & mets à profit les instants ; que la prudence s'unisse à l'audace...

## B R I G A R D.

A qui dis-tu cela ? Je dérouterai tous les limiers de la Police ; je connois toute leur allure. J'ai quatre recoins ténébreux dans cette grande ville où je défie... Puis un homme mort ne parle point... C'est un fait...

ROSALIE , *avec intrépidité.*

Tu perds le tems en paroles. Je devrois à cette heure même recevoir la nouvelle de son trépas... L'attente me consume & je ne vis plus...

---

## S C È N E I V.

ROSALIE , BRIGARD , JUSTINE.

JUSTINE , *accourant.*

**M**ADEMOISELLE , *Jenneval monte...*

ROSALIE , *à Brigard.*

Ne perds pas un seul de mes regards...

*(Brigard fait un signe d'approbation & sort. Rosalie se jette sur une chaise le mouchoir sur les yeux , uu bras en l'air & paroît plongée dans le plus grand désespoir.)*



## S C È N E V.

R O S A L I E , J E N N E V A L .

J E N N E V A L , *apercevant Rosalie en pleurs.*

O Ciel ! Voilà donc les tourmens que je te cause ! A toi !.. Ah ! je mourrai de ta douleur , si ce n'est de la mienne... Adorable Rosalie , pardonne. Ne me vois pas en coupable. J'ai souffert plus que toi... Rassure mon cœur déchiré... Dis que tu ne rejettes pas sur moi l'indigne traitement où mon malheureux sort t'a exposée ; dis que rien ne peut altérer ton amour , cet amour précieux qui fait aujourd'hui mon unique espoir... Non , ce n'est qu'à tes genoux que je rencontre encore quelque ombre de bonheur.

R O S A L I E .

Il n'en est plus pour moi , Jenneval ; l'indigence n'est rien , mais l'infamie dont on a voulu me couvrir , le mépris... L'éclat scandaleux des insultes qu'on m'a faites m'humilie & me déchire le cœur... Heureuse avant que de vous connoître , je regarde le premier jour où je vous ai vu comme la funeste époque du malheur de ma vie...

Que venez-vous chercher encore ici ? .. Il faut nous séparer . . . Laissez - moi à mon fort . . . Tout horrible qu'il est , je crains que vous ne l'agriez encore . . . Ne nous revoyons jamais ; je n'ai rien à vous dire de plus.

J E N N E V A L.

Jamais ! Quel mot ! L'as-tu pu prononcer ?

R O S A L I E.

Oui , je vais fuir loin de vous. Mes yeux noyés dans les pleurs , ne vous verront plus que quelques instans. Je voudrois dompter ces indignes larmes . . . Puisiez-vous m'oublier !

J E N N E V A L.

Non , chere & tendre amie. Non , je n'écoute point l'injuste accent de votre douleur. Vous n'acheverez point de me désespérer. C'est de vous seule que mon cœur se promet quelque soulagement. C'est à vous qu'il vient s'abandonner tout entier. Ne me présentez point l'image de vos maux , ils sont gravés dans mon ame en traits ineffaçables ; mais lorsqu'un même coup nous frappe tous deux , ne songerons-nous qu'à nous affliger au lieu de nous secourir mutuellement . . . Je suis la première cause du malheur qui t'opprime ; mais quand mon

cœur l'avoue , le tient , chere Rosalie , qui doit compâtir à mes maux , le tien , ne plaide-t il point en ma faveur contre toi-même ? Tout ce que tu endures est présent à mon ame , mais ce que je souffre tu l'ignores . . . Non , tu ne le sauras jamais.

R O S A L I E , *en sanglottant.*

Qu'ai-je fait à cet homme barbare pour me poursuivre ? De quel droit attend-t-il à ma liberté & à mon repos ? Que d'outrages il m'a faits ! Il m'a traitée comme la plus vile créature ; & Jenneval , vous savez si je méritois cet affreux traitement . . . C'en est fait , ne me revoyez plus ; n'exigez plus que je vous revoye. L'état horrible où il m'a réduite ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte.

J E N N E V A L.

Que me dis-tu ? Toi mourir , toi ! . . Au nom de ma tendresse ne te laisse point accabler . . . Calme-toi . . . Je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

R O S A L I E.

Je te l'avoue , j'aurai plutôt le courage de mourir que celui de languir dans l'opprobre. L'opprobre est un poison lent qui tue une ame sensible , & la mienne l'est mille fois plus que tu ne l'imagines. Quelle

amertume répandue sur tes jours & sur les miens ! Ah ! si je ne puis me relever , ré-sous-toi à me perdre. J'y suis décidée. Si tu ne m'aimois pas , je ne vivrois déjà plus.

JENNEVAL , *en se frappant les mains.*

Malheureux que je suis ! Ah Rosalie , au nom de l'amour , sauve-moi du désespoir. Quoi , j'entendrois mon cœur me crier , c'est toi qui es son assassin ! elle meurt pour t'avoir aimé. C'est ta main qui la pousse au tombeau. Ah , périsse plutôt tout ce qui n'est pas toi . . .

ROSALIE.

Il n'y a qu'un seul homme acharné à nous perdre ; & je n'ai point trouvé un défenseur qui soutint ma cause avec la même fermeté que celui-ci met dans sa persécution.

JENNEVAL.

Tu n'es pas la seule victime de sa fureur. Il m'a maudit , desherité ; va , j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à lui . . . J'aurois dû peut-être . . . Mais cet homme est mon oncle.

ROSALIE.

Dis plutôt ton bourreau. C'est lui qui a toujours empoisonné ta vie d'un fiel amer. Vois quelle est sa violence. Combien elle est

terrible , inexorable. Tu m'aimes , c'est assez , je deviens l'objet de sa haine. Il me calomnie , il souleve contre moi une force aveugle , & je serai sacrifiée ; car l'innocente foiblesse l'est toujours ; mais mon cœur saignera encore plus de tes blessures que des miennes. Sous un tel tyran , cher Jenneval , quel avenir t'est réservé !

J E N N E V A L.

Mon destin est horrible ; mais il ne doit pas toujours durer.

R O S A L I E.

Tant qu'il vivra , n'en attend point un autre.

J E N N E V A L.

J'implorerai le secours des loix pour disposer à mon gré de ma liberté & de ma fortune. Je ne parle point de te défendre , de t'arracher à tes vils persécuteurs. De pareils sermens offenseroient l'amour & toi. Je serai libre , te dis-je , & malgré tous ceux qui pourroient s'y opposer.

R O S A L I E.

Cher Jenneval , quand on a recours aux loix , ces simulacres insensibles , l'issue est bien douteuse , & par quel labyrinthe long , difficultueux , pénible , te faudra-t-il paï-



fer ? On t'a ravi ton bien : est-ce dans le dessein de te le restituer ? On t'aura ôté jusqu'aux moyens de produire tes premières demandes. Est-ce un vain tribunal qui donnera quelque force à tes foibles droits.

JENNEVAL , *après un moment de silence*

A quoi m'a-t-il réduit cet homme inflexible ? J'aurois pu l'aimer malgré ses rigueurs & je sens trop combien ma haine de moment en moment s'allume contre lui. Me préserve le ciel de hâter son trépas par mes vœux ; mais si la mort descendoit sur sa tête... il fut injuste , il fut dur & barbare , je porte un cœur vrai , je ne fais point feindre ; s'il mouroit , non , je ne répandrais point des larmes sur sa tombe. (*en s'attendrissant.*) Cependant autrefois j'ai vu des momens où j'aurois donné tout mon sang pour lui.

ROSALIE.

S'il n'étoit plus , dis Jenneval , quel changement de fortune !



## S C È N E V I.

R O S A L I E , J E N N E V A L ;  
B R I G A R D .

BRIGARD , *dans le fond du Théâtre à part.*

**A**LLONS , il est tems ; jouons notre rôle. (*Taut.*) Votre très-humble M. Jenneval. Toujours prêt à vous servir , entendez-vous. Disposez de moi ; vous le savez , je suis tout à vous.

J E N N E V A L , *avec exclamation.*

Ah ! voilà celui à qui je dois plus que je ne puis exprimer. Sans lui , sans ses avis , sans ses soins généreux , chere Rosalie , je ne jouirois pas en ce moment du bonheur de te revoir... A qui demander, où te trouver?..

R O S A L I E .

Il a fait plus , il m'a indiqué cet azile secret & caché. Il a opposé ce rempart à l'ardente fureur de nos ennemis. Sans lui je gémirois dans la profondeur des cachots , en proie au désespoir , mourante... Tu lui dois tout.

BRIGARD , *en regardant derriere lui.*

Ah , le péril n'est point encore passé.

JENNEVAL, *troublé.*

Comment ?

BRIGARD.

Ah, Monsieur ; on agit bien indignement envers vous, je suis accouru pour vous prévenir. Tout nous menace ; ce vieil oncle qui veut vous enlever Rosalie pour jamais, a obtenu de nouveaux ordres. Des espions sont répandus de tous côtés, & je tremble pour demain.

JENNEVAL, *saisissant Rosalie par le bras,  
& la main sur son épée.*

Ah, le premier qui osera contre elle... Quel que soit le nombre, ce fer... Ou du moins j'expirerai en embrassant tes genoux !

ROSALIE.

Je ne doute point de ton courage ; mais vois combien il seroit inutile. Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Est-ce là le seul parti que l'amour te dicte pour sauver une infortunée que tu as exposée au plus cruel affront ? Toi seul connois mon innocence ; mais les autres séduits ou trompés, me traiteront avec ignominie. Le deshonneur & la mort seront le prix de ma fidélité.

JENNEVAL.

Quelle affreuse idée ! comme elle boule-

verse mon ame ! je vois couler tes pleurs . . .  
 Ah , tu m'épargnes encore , tu ne me parles  
 pas de cette indigence qui te presse & t'en-  
 vironne. Ce barbare qui se dit mon oncle ,  
 m'a ôté l'espoir de te présenter la moitié de  
 ma fortune. Ciel ! inspire-moi ce que je dois  
 tenter . . .

ROSALIE , *en s'affeyant & se couvrant  
 les yeux d'un mouchoir.*

Ah , pense pour moi , car le trouble qui  
 m'agite m'ôte la faculté de penser.

*(Jenneval se promene à grands pas.)*

BRIGARD , *sur le devant de la Scène ;  
 & comme dans un monologue.*

Maudit vieillard ! si tu pouvois nous  
 faire la grace de décéder subitement , nous  
 te pardonnerions tout le reste . . . Le sang  
 me bout dans les veines. Il jouit de vos  
 biens tandis qu'il vous brave & qu'il vous  
 insulte. C'est une chose inouïe que cette in-  
 justice-là . . . La nuit est commencée . . . S'il  
 se rencontroit ce soir devant moi , je crois  
 que l'indignation m'emporteroit . . . *( Ici Jen-  
 neval le regarde. ) ( en adoucissant sa voix. )*  
 Vous ne savez pas tout , Monsieur ; ce vieil-  
 lard importun qui ne respire que pour votre  
 ruine , à cette heure même fait dresser un  
 contrat de rente viagere , où il comprend

tous les biens , afin de vous ravir un héritage qui vous est si légitimement dû...

JENNEVAL.

Oncle cruel ! Vous pousseriez jusques-là votre vengeance... Je ne l'aurois jamais cru.

BRIGARD.

Hélas ! il n'est que trop vrai. Mon zèle pour vous m'a fait découvrir l'impossible. Il soupe ce soir au marais , chez l'homme chargé de conduire secrètement cette affaire. Si vous en doutez encore , suivez-moi ce soir vers' es onze heures au détour de la fontaine..

JENNEVAL , *avec fierté.*

Eh , qu'il garde ses biens , ces biens vils que je méprise , & auxquels il me croit si fort attaché , pourvu que tu me restes , chere Rosalie. Je ne les déirois que pour toi. Mais tu dédaigneras comme moi ces richesses : prends mon courage. L'adversité m'a rendu fort , imite-moi. Nous irons , s'il le faut , vivre dans un désert , pour y jouir de nous mêmes. Je me sens secrètement flatté de n'espérer plus rien de lui. Ses biens me deviennent odieux comme sa personne. Mes amis ! qu'on ne prononce plus son nom devant moi. Il viendrait , soumis & suppliant ,

pour réparer ses torts , que je ne lui pardonnerois pas. Il m'a trop fait souffrir en faisant couler tes larmes. Pardonne , daigne encore m'aimer , me revoir. J'oublierai jusqu'au nom de cet oncle inhumain. Eh , que peut-il pour mon bonheur ?

ROSALIE , *soulevant son mouchoir ,  
& d'un ton froid.*

Il peut mourir... (*puis elle se couvre le visage comme abandonnée à une douleur muette.*)

BRIGARD.

Demain , Monsieur , demain (j'en frémis d'avance) mais je vois que vous ferez tous deux sacrifiés. Le pouvoir , le terrible pouvoir est entre ses mains. Comment prévenir... Il faudroit de ces coups désespérés. Ah , si par un acte de vigueur je pouvois...

ROSALIE.

Non , non , qu'il me laisse périr en consentant à tout , en m'abandonnant...

JENNEVAL.

Qu'oses-tu dire ?

ROSALIE.

Que tu n'as pas une ame assez forte , assez décidée , & que ton irrésolution enchaîne après toi le malheur.

J E N N E V A L.

Eh quoi donc décider ? Ose résoudre.  
 Dans ces extrémités quel parti dois-je  
 prendre?..

R O S A L I E , *en se levant.*

T'abandonner entièrement à moi , jurer  
 de ne pas rejeter le moyen que je vais t'of-  
 frir ; c'est le seul qui nous reste...

J E N N E V A L , *avec emportement.*

Je te le jure par tout ce qu'il y a de plus  
 sacré... Mon ame souffre dans la tienne , je  
 ne veux plus voir tes douleurs... Pro-  
 nonce... Le regard des hommes n'est plus  
 rien pour moi. Je ne vis plus que pour te  
 servir...

( *Rosalie , en se détournant pendant ce morceau ,  
 a fait à Brigard un geste homicide , signal  
 terrible du meurtre. Brigard a répondu à  
 ce signal affreux , & est sorti. Tout ceci  
 a du s'exécuter dans un instant.* )



## S C È N E V I I.

R O S A L I E , J E N N E V A L.

R O S A L I E *s'avance , & saisit la main de Jenneval.*

J E N N E V A L , m'aimes-tu ?

J E N N E V A L.

Quel langage ; ô ciel !

R O S A L I E , *en souriant , avec une joie cruelle.*

Eh bien , cette nuit même n'achevera point son cours sans amener le terme de notre adversité. La fortune , tu le fais , ne tient souvent qu'à un moment de courage...

J E N N E V A L.

Quoi ! seroit-il possible ! Que vois-je ? Tous tes traits sont changés. Quelle joie extraordinaire brille sur ton visage ! . . Tu pourrois entrevoir . . .

R O S A L I E.

Va ; tout est vû.

J E N N E V A L.

Tu esperes ? . .

R O S A L I E , *du ton le plus tendre.*Tous nos malheurs vont finir ; viens  
essuyer



effuyer mes larmes. Viens rendre la paix à mon cœur. Viens me dire que tu m'aimes , afin que je perde toute idée de me donner la mort. Jenneval , répète-moi que ma volonté fera l'arbitre de tes destins.

JENNEVAL , *avec impatience.*

Rosalie , méconnois-tu ton amant ?

ROSALIÉ , *en le serrant contre son sein.*

Tu l'es , mon cher Jenneval ; c'en est fait ... Tu deviens en ce moment la plus chere moitié de moi-même ... Va , ma tendresse fera désormais sans bornes. Ecoute ce cœur qui t'est si bien connu , qui se livre à toi sans réserve. Ton amante à cette heure brule de plus de feux que tu n'en eus jamais pour elle. Elle te préféreroit aux mortels les plus opulents. Elle te choisiroit dans le monde entier pour ne suivre , ne voir , n'adorer que toi ; enfin elle va te donner la plus grande preuve de son amour , en osant tout entreprendre pour que rien ne nous sépare.

JENNEVAL , *ému.*

Prends garde , chere Rosalie ; je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton amour ... Modere une joie trop précipitée ... Tu t'abuses peut-être ...

Je t'idolâtre , je suis le plus heureux des hommes . . . mais . . . explique-moi enfin . . . je dois favoir . . .

R O S A L I E.

Ingrat ! j'aurois voulu que tu l'eusses deviné. Écoute , la haine ne proscriit - elle personne dans ton ame ? Sens-tu cette fureur ardente qui consume la mienne ? Ta Rosalie ne vit-elle plus en toi ? Ne t'inspire-t-elle pas son projet ? . . Il est terrible , mais si tu la chéris , tu fais ou plutôt tu sens , ce que demande une femme outragée . . .

J E N N E V A L.

Arrête. Ne sens-tu pas toi-même combien tu me fais souffrir . . . Je tremble . . . Eh ! que veux-tu ?

R O S A L I E.

Ton bonheur & le mien. Voici l'instant de me prouver que tu m'aimes. La rage de cette ame de fer , de cet odieux tyran qui se dit ton oncle , vient d'allumer ma juste vengeance. Il nous poursuit . . . Si je ne l'arrête , nous périssons . . . C'est sa mort que je te demande.

J E N N E V A L.

Sa mort !

R O S A L I E.

Crains de balancer.

J E N N E V A L.

Le frere de mon pere ! Dieu !

R O S A L I E.

Lui ! ce despote farouche.

J E N N E V A L.

Tout mon être frémit ; cruelle ; qu'oses-tu prononcer ? Demande ma vie , c'est l'unique chose qui me reste à te sacrifier. (*changeant rapidement de ton.*) Ah ! l'infortune t'égare & te fait oublier . . . Non , ce n'est pas toi qui parle . . . Dis-moi , quel noir démon trouble ton ame ?

R O S A L I E.

Homme foible & lâche , qui ne fais rien ofer pour ton propre bonheur ! demain tu rendras grace au coup hardi qui nous aura délivrés. Demain , nous n'aurons plus rien à craindre ; tu seras libre , riche , & maître de ta Rosalie.

J E N N E V A L.

De quelle horreur es-tu possédée ? J'en atteste ici le ciel . . . Je n'acheterois pas même un trône au prix du sang de ce vieillard.

R O S A L I E.

Qu'as-tu tant à frémir ? Est-ce la vie que

tu lui raviras ? Ce sont à peine quelques jours fragiles & languissans ? Leur flambeau pâlit , acheve de l'éteindre. Seroit-ce un vain titre d'oncle qui retiendrait ton bras . Va , les chimériques liens du sang sont trop équivoques pour en imposer. Ceux qui nous aiment & qui nous font du bien , voilà nos parens ; mais celui qui se rend notre persécuteur , qui nous hait ; cet homme , quel qu'il soit , n'est plus qu'un mortel ennemi que la nature elle-même nous enseigne à détruire.

## J E N N E V A L .

Eh ! quel droit ai-je sur ses jours ? .. Le vil assassin frappe dans l'ombre , mais depuis quand prétend-il justifier au grand jour , sa lâche & obscure fureur ? .. Rosalie ! comment ton ame est-elle devenue sanguinaire ? .. Ah ! reprends , reprends cette douce sensibilité qui honore ton sexe , & qui faisoit tous tes charmes. Autrefois tu m'as montré des vertus , ne les démens pas. Reviens , reviens à toi-même , & tu désavoueras bientôt un langage si contraire à ton cœur & au mien.

## R O S A L I E .

Eh bien , fais-lui grace , pour qu'il me tue ; attends que ce monstre , que tu épargnes ,

m'ait arrachée d'ici pour me plonger vivante dans les cachots. Déteste ton amante, & chéris son tyran féroce . . . Si tu n'as pas le courage de prévenir les coups, soulage-moi avec ton épée . . . Tu feras moins cruel,

( Elle se jette sur l'épée de Jenneval.)

JENNEVAL, la repoussant.

Malheureuse ! ô ciel !

ROSALIE, dans l'attitude du désespoir.

La mort n'est qu'un instant. L'indigence & l'opprobre sont éternels. Accorde-moi la mort, ou tremble . . . Je me perce à ta vue.

JENNEVAL.

Tu veux mourir. Meurs du moins innocente . . . Dans quel égarement te jette un désespoir que ma douleur partage ! Rosalie ! Est-ce là ce que tu m'avois fait espérer ? Quoi, tu connois l'amour, & tu peux être barbare !

ROSALIE.

Qui de nous deux l'est davantage ? .. Tu pleureras ma mort, puisque tu chéris sa vie aux dépens de la mienne.

JENNEVAL.

Tu m'assassine à coups redoublés . . . Ta rage semble passer dans mon cœur. Laisse-

moi respirer . . . Je ne me connois plus . . .  
Le désordre de mon ame . . . Je ne fais ce  
que je hazarderois dans ces momens , pour  
te sauver de l'affreux état où je te vois.

R O S A L I E , *d'un ton suppliant.*

Rends-moi ce jour que la tyrannie veut  
m'ôter & ma vie entiere , je la consacre à ja-  
mais sous tes loix. Vole , cher Jenneval ,  
la nuit & la mort obscurciront tous les ob-  
jets. Les ténèbres sont d'insensibles témoins.  
Elles enseveliront cet événement dans une  
ombre éternelle. Rien ne transpire de la nuit  
des tombeaux , & leurs secrets périssent  
avec ce qu'ils enferment. Nuls vestiges ,  
point d'indices. Les soupçons ne s'élèveront  
pas même jusqu'à toi . . . Crois-en ton  
amante , elle a tout disposé & tout est  
prévu.

J E N N E V A L .

Eh quand j'échaperois à tous les regards ;  
à l'œil même du vengeur éternel des crimes ,  
je le saurois toujours moi ! la voix de cette  
conscience que rien n'étouffe , me reproche-  
roit mon forfait : que m'importe le jugement  
de l'Univers , si cette voix terrible qui m'ac-  
cuse tonne à jamais dans mon cœur . . . Bar-  
bare ! Est ce ainsi que tu reconnois ma ten-  
dresse , est-ce en me rendant coupable &  
malheureux que tu veux signaler le pouvoir

de tes charmes. Quoi ! le chef-d'œuvre de la nature voudroit en devenir l'horreur ?.. Mon ame est épuisée... Que j'ai besoin de me fortifier contre tes attraits dangereux !.. Mais , que dis-je ? En voulant frapper , le poignard me tomberoit des mains ; ce vieillard !.. Il porte sur son front les traits chéris d'un pere ... Il m'a caressé dès le berceau , il a élevé mon enfance , il fut mon bienfaiteur , & à travers toutes ses rigueurs , je sens , oui je sens trop qu'il m'aime... Ah , son ombre en montant au séjour éternel , son ombre sanglante iroit m'accuser devant un pere ; & lui diroit : *Vois cette blessure ouverte , ce flanc déchiré... C'est la main de ton fils !..* La foudre alors s'échaperoit sur ma tête , ou , si la terre portoit encore un parricide , seul avec mon crime je n'oserois plus regarder le soleil ; une image ensanglantée me poursuivroit jusqu'en tes bras... Écoute , ne sens-tu pas déjà des remords ; toujours plus dévorans , ils corromproient nos jours ? Plus d'amour pour nos cœurs. La discorde qui fuit les forfaits viendroit s'asseoir entre nous , & nous armeroit bientôt l'un contre l'autre. Echapés aux bourreaux , nous n'échaperions pas à nous mêmes... Ah...

R O S A L I E , *d'un ton terrible.*

Je rejette ton indigne pitié , tes prieres ;

tes vœux , tes remords , apprends qu'ils deviennent inutiles. J'avois prévu ta foiblesse , je me suis chargée de ta destinée. Tu l'avois remise entre mes mains. Il n'est plus en ton pouvoir que d'ordonner mon trépas... L'arrêt en est porté... Tu entreras malgré toi dans mon complot... Au moment où je te parle , c'en est fait , Ducrône , notre tyran expire.

J E N N E V A L  *courant désespéré.*

Ah perfide ! je t'avois mal connue. (*en pleurant.*) Bonnemer , cher Bonnemer , tu me l'avois prédit... Où es-tu ? Viens , vôle à mon secours.

R O S A L I E ,  *froidement.*

Cesse de vaines clameurs , & choisis maintenant d'être ou mon accusateur ou mon complice. Traîne sur l'échaffaut une femme qui t'aime , qui a tout osé pour toi , ou laisse tomber un sinistre vieillard dont tu recueilliras l'immense héritage , & qui entraînera avec lui dans sa tombe le secret impénétrable de sa mort. Il n'a aucun droit de me toucher lui !.. Je ne demande point que tu prennes un poignard , que tu ensanglantes tes foibles mains... Ferme les yeux ; laisse agir Brigard ; il nous sert avec zèle. D'ailleurs , n'espère pas pouvoir le fléchir.



Il fait qu'il faut te servir malgré toi & que demain tu baiseras la main qui nous aura délivrés.

JENNEVAL *rapidement.*

Le barbare se trompe... Je cours défendre & sauver ce vieillard malheureux. Je l'aime depuis que ses jours sont en danger, & toi, je crois que je commence à te haïr, je crois... [*Il va pour sortir.*] Laisse-moi, j'abjure l'amour, je déteste la vie...

ROSALIE, *l'arrêtant*

Arrête, cher Jenneval...

JENNEVAL *furieux.*

Eh que veux-tu de moi, furie implacable?... tremble!

ROSALIE.

Dieu quel nom! quel regard! (*tombant à ses genoux.*) Immole ta Rosalie, & ne l'outrages pas. Elle redoute plus ton mépris que la mort. Elle est prête à sacrifier sa vie à tes pieds. Accuse le sort, maudis notre destinée. J'ai, comme toi, le meurtre en horreur, mais une fatalité terrible nous écrase & je veux te sauver. Comment renoncer à la vie, à la liberté, à l'amour? Je t'ido-  
lâtre. Crime ou vertu, l'amour l'emporte sur tout & ne connoît point d'autre loi...

F 4.

Dans un pareil état , est-ce à nous de réfléchir?.. Cher & foible Jenneval , affermis ton ame ; il n'est plus tems de reculer... Écarte les fantômes qui obsédent ta crédule imagination. Vole où ton amante te conduit... Serois-tu insensible au prix unique qu'elle garde à ton obéissance... Pressé dans les bras qui s'ouvriront pour te recevoir & payer ton courage ; tout entiers à nous-mêmes... libres , heureux , vengés...

## J E N N E V A L.

Leve-toi , barbare , je ne veux plus t'entendre... Mes cheveux se dressent d'horreur. Que ton génie est terrible ! que ta tendresse est perfide ! par quel détour m'as-tu conduit dans l'abîme!.. Fatale beauté ! tu vois le délire de mes sens , tu fais que tu régnes impérieusement sur ce cœur déchiré , & tu le pousses au meurtre... Tes cris , tes gémissemens , tes pleurs m'accablent. Ils ont ébranlé mon ame , & en ont chassé la vertu... Triomphe ! l'échaffaut nous attend tous deux... Justice du Ciel , qu'avez-vous résolu de moi?.. Ah , quels combats ! quels tourmens !.. je chancelle... Je frissonne... Par où sortir?.. (*S'appuyant contre la muraille.*) Je me meurs... (*Ranimant ses forces.*) Laisse-moi aller... Cruelle ! Ne demandes-tu pas la mort.

ROSALIE.

Oui.

JENNEVAL , *éperdu.*

Eh bien je répandrai...

ROSALIE.

Tu répandras son sang !

( Ici la déclamation muette de Jenneval est dans son plus haut degré d'énergie ; Rosalie le tient , le presse , le fixe ; Il s'arrache de ses bras. )

JENNEVAL.

Oui , je le répandrai... Laisse-moi...  
Laisse-moi , te dis-je.

( Il fort. )

## S C È N E V I I I.

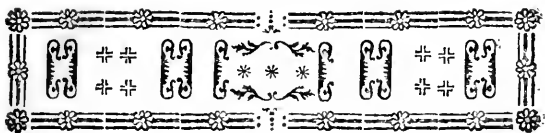
ROSALIE , seule , & marchant  
à grands pas.

**E**NFIN , j'ai reçu son aveu... Que de fois il m'a fait frémir ! mais c'en est fait... Ce secret terrible est un nœud qui l'enchaîne à mes destins... Il reviendra ; je m'attends à ses cris plaintifs , à ses remords... Ils s'abimeront bientôt dans les feux de la vo-

Fvj

lupté ; c'est la divinité puissante qui fait taire tout ce qui contredit sa voix : elle régnera profondément sur l'impétueux Jenneval , & souveraine absolue , je triompherai par elle.

*Fin du quatrieme Acte.*



## A C T E V.

*La Scène est dans la maison de M. Dabelle.  
Il est nuit.*

SCÈNE PREMIÈRE.  
LUCILE, BONNEMER.

LUCILE *suit Bonnemer, qui a l'air inquiet.*

**M**ONSIEUR Bonnemer, non, vous ne paroissez pas assez tranquille pour me rassurer. Je lis sur votre front que votre cœur est en secret violemment agité. Je suis dans un effroi mortel. Qui vous fait répéter sans cesse le nom de mon pere & celui de M. Ducrône.

BONNEMER.

Il sont sortis ensemble, Mademoiselle?

LUCILE.

Oui, & ils-devroient être rentrés.

B O N N E M E R.

Ils sont sortis sans domestique ?

L U C I L E.

Eh mon dieu oui.

B O N N E M E R.

Et vous ne pourriez me dire à peu près dans quel quartier ils sont allés ?

L U C I L E.

Non, Monsieur. (*Regardant à sa montre.*)  
Ciel ! onze heures & demie.*(Elle donne toutes les marques de la plus vive inquiétude.)*

B O N N E M E R , à voix basse.

Où irai-je ? Comment le rencontrer ? ..  
Je ne puis étouffer un fatal pressentiment ...

L U C I L E , prête à pleurer.

Monsieur ; au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi , dissipez le trouble affreux où je suis plongée ... Vous vous trahissez malgré vous. Je ne vous quitte pas. Je donnerois tout au monde pour voir paroître à l'instant mon pere &amp; M. Ducrône. Comme je volerois dans leurs bras ! Tout ce que j'ai dans l'esprit ne seroit plus alors qu'un mauvais rêve bientôt oublié.

B O N N E M E R.

Quoi , votre esprit s'allarmeroit-il ? ..  
Qu' imaginez-vous donc Mademoiselle ?

L U C I L E.

Mais vous-même , c'est en vain que vous  
dissimulez. On a tout employé pour recon-  
cilier l'oncle & le neveu. L'un est trop ri-  
goureux , l'autre trop emporté... Dites-  
moi , qu'a fait depuis Jenneval ?

B O N N E M E R.

Ne me le demandez point , ah... (*Il veut  
se retirer.*)

L U C I L E , *l'arrêtant & rapidement.*

Bonnemer , parlez-moi ; parlez-moi , ne  
me quittez pas je vous en conjure , vous ne  
sentez pas que vous me faites cent fois plus  
souffrir que si vous m'annonciez les plus trif-  
tes nouvelles. Achevez...

B O N N E M E R.

Mademoiselle ... Je frémis de vous le  
dire. Je l'ai rencontré , ce malheureux Jen-  
neval , mais dans un désordre extrême. J'ai  
voulu l'arrêter , le ramener ici ; furieux , il  
m'a méconnu , il s'est arraché de mes bras.  
Le nom de son oncle a échappé de sa bou-  
che. Il m'a demandé plusieurs fois d'un ton

sourd & terrible où l'on pouvoit le rencontrer sur l'heure même. Je n'ai pu réussir à appaiser le trouble extraordinaire de ses sens. J'ai cru que c'étoit un reste d'émotion de la Scène vive qu'il avoit eue avec son oncle ; lorsqu'en rentrant ici un exempt m'a fait appréhender un noir complot. Il m'a demandé si M. Ducrône étoit de retour ; il m'a bien recommandé qu'on l'avertit d'être sur ses gardes , de ne point se hasarder le soir. Il s'est informé des maisons qu'il fréquentoit , & il est parti précipitamment.

LUCILE , *jetant un cri.*

Ciel ! se pourroit-il ! .. Courez , vôlez ; laissez-moi.

BONNEMER.

Ah ! reprenez vos sens ; vous changez de couleur ; je ne puis vous laisser en cet état. Je vais appeller ... Mais j'entends quelqu'un.

( *M. Dabelle entre lorsque Bonnemer soutient  
Lucile dans ses bras.* )





## S C È N E I I.

M. DABELLE , LUCILE ;  
BONNEMER.

M. DABELLE.

**Q**U'EST-CE donc ? Ma fille prête à s'évanouir ?

LUCILE , *d'une voix étouffée.*

Ah ! mon pere ! .. Quoi , seul ? ..

BONNEMER.

Mon cher Monsieur Dabelle , vous revenez seul . . .

M. DABELLE , *soutenant sa fille.*

Mon ami , mon cher ami . . . Lucile ; qu'a t-elle donc ? Qu'est-il arrivé ?

BONNEMER.

Et M. Ducrône , où est-il ?

M. DABELLE , *conduisant sa fille sur un fauteuil.*

Il n'est pas rentré ! .. Qu'est-ce à dire ? .. Chere enfant . . . Bonnemer . . . D'où nait votre effroi mutuel ? Dites-moi donc . . .

B O N N E M E R.

- Ah ! Monsieur !

M. D A B E L L E.

Vous m'inquietés d'une manière étrange...

B O N N E M E R.

Où l'avez-vous laissé ? . . . Etes-vous toujours demeurés ensemble ?

M. D A B E L L E.

Non ; depuis quatre heures , nous nous sommes séparés. En me quittant il m'a dit : je ne tarderai point à vous rejoindre (*allant à sa fille.*) Eh bien , ma fille , tu pleures . . .

B O N N E M E R.

Hélas, Monsieur ; nous vous revoyons... Pourquoi avez-vous abandonné Ducrône... Ses jours sont en danger . . . Juste ciel ! Le malheureux l'auroit-il assassiné !

M. D A B E L L E.

Vous me glacez d'effroi . . . Comment , assassiné ! Que voulez-vous dire ?

B O N N E M E R.

On croit que Jenneval veut attenter aux jours de son oncle . . . Cette femme criminelle & perfide qui l'a corrompu . . . On

soupçonne le plus affreux dessein . . . Hélas ! son œil troublé évitoit mes regards.

LUCILE , *en reprenant ses sens.*

Jenneval n'est point un barbare. Mon cœur me soutient le contraire. Il me semble encore l'entendre converser sur le précieux sentiment de l'humanité ; mais il est foible , il est livré à des scélérats qui peuvent sans lui . . .

M. DABELLE.

Ma fille , calme-toi . . . Si tu ne peux jamais te représenter Jenneval assassin , je ne puis non plus me faire à cette idée révoltante . . . Cependant je suis hors de moi. (*appellant un domestique.*) Qu'on mette tout de suite les chevaux aux deux voitures . . . Je me doute de deux ou trois endroits . . . On m'a arrêté si tard aussi . . . Il me sembloit que quelque chose me rappelloit ici. (*à Bonnemer.*) Mon ami , vous irez d'un d'un côté , moi de l'autre. Nous le rencontrerons sûrement . . . Ma fille , vous trouvez-vous mieux . . . Un moment de patience. (*Il sort.*)



## S C E N E I I I.

LUCILE , BONNEMER.

( Pendant cette Scène Lucile erre dans le  
fond du Théâtre. )

BONNEMER , sur le devant seul.

**C**IEL ! veille sur lui ! fais que je le re-  
voye... ne permets pas qu'un crime s'ac-  
complisse ; sauve à la fois deux ames honnê-  
tes ; & faites pour s'aimer.

LUCILE.

J'entends plusieurs voix confusés... On  
vient... Permettez... ( elle sort & rentre  
en s'écriant. ) Ah mon cher Monsieur Bonne-  
mer , c'est le cher Monsieur Ducrône avec  
Monsieur Jenneval !

BONNEMER , avec le cri de l'ame.

Le ciel soit loué ! Soit beni mille fois !



## S C È N E IV , &amp; dernière.

M. DABELLE , M. DUCRONE ,  
LUCILE , JENNEVAL ,  
B O N N E M E R .

(*Ducrône & Jenneval se tiennent par la main ;  
Jenneval a l'épée nue sous le bras. Ils sont  
tous deux sans chapeau.*)

B O N N E M E R , à Lucile.

C'EST lui , c'est lui , embrassons - les  
tous deux. (*Il embrasse Ducrône & Jenneval.*)

JENNEVAL , *saluant Lucile , puis reprenant  
la main de son oncle.*

Ah mon cher oncle !

M. DABELLE.

A quel danger êtes-vous échapé ?

M. DUCRONE.

Au plus grand de tous. (*montrant Jenneval.*) Voici mon libérateur... Je suis encore tout ému... Eh qu'est devenue ma canne?.. Nous sommes tous deux sans chapeau... Jour cruel ! Ce soir j'ai soupé & demeuré fort tard chez un homme d'affaires & cela pour deshériter ce Jenneval qui vient

de me sauver la vie... écoutez bien : au détour d'une rue , vers le coin d'une fontaine , un déterminé est venu a ma rencontre l'épée nue à la main. J'ai apperçu son fer qui brilloit dans l'obscurité. Surpris , j'ai tiré mon épée , mais la lame & le fourreau sont venus tout ensemble... C'étoit fait de moi... Voici que soudain un inconnu vole à ma défense ; le combat se livre , il renverse l'assassin à mes pieds... Je vois , je reconnois mon neveu. Il avoit suivi secrettement mes pas. Il me prend , me guide par la main... C'est lui , Messieurs , qui a exposé sa vie pour conserver la mienne.

B O N N E M E R .

Généreux défenseur !

M. D A B E L L E .

Brave jeune-homme !

J E N N E V A L , *en se couvrant le front  
des deux mains.*

Arrêtez... Suspendez ces cris de joie... Frémissez tous de m'entendre... Je rejette vos louanges , je ne les mérite point. Frémissez vous dis-je d'horreur & de pitié , sachez qu'une larme de plus , j'étois un parricide... Ah mon oncle ! Cette main qui presse la vôtre avec tendresse , cette même main qui a sauvé vos jours étoit prête à se

plonger dans votre sang... Vous vous étonnés... Ah Dieu ! Vous n'avez pas vu cette femme en pleurs , prosternée à mes genoux , vous n'avez pas entendu ses accens. Vous ne concevez pas de quels traits elle a frappé mon cœur... Échauffé par ses cris , excité par ses larmes , plein du poison dont elle m'avoit enivré j'allois...

M. DUCRONE.

Mon neveu , ne t'exagere point à toi-même ta propre foiblesse.

JENNEVAL.

Non , Je dois tout révéler... Mon ame hors d'elle même alloit embrasser le crime. J'adorois Rosalie vous l'aviez persécutée. Homme imprudent & cruel vous ignoriez donc cet ascendant terrible , cette fièvre des passions , ce délire d'un cœur réduit au désespoir & ce qu'il peut entreprendre à la voix d'une femme... Ah ! Souvenez-vous de mon pere , il ne fut jamais inexorable , il eut cédé aux larmes de son fils , il l'eut plaint dans sa funeste passion , il eut connu la pitié , il eut adouci ses maux. Pardonnez-moi ces reproches, j'ai combattu , j'ai triomphé , j'ai été plus tendre , plus humain , plus sensible que vous : mais du moins sentez un remord salutaire , tremblés en écou-

tant un formidable aveu... Apprenez qu'il a été un moment où ne voyant plus en vous qu'un inflexible ennemi, j'allois vous assassiner !.. Le ciel...

M. DUCRONE.

Mon cher neveu, nous ne nous sommes point encore embrassés. (*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

J E N N E V A L .

O joie ! ô doux momens ! Est-ce bien vous que je serre sur mon sein... Ah ! Dieu, laissez-moi pleurer... Encore vertueux & étonné de l'être, je n'ose en cet instant même m'avouer ni me croire innocent... Femme artificieuse & cruelle !... Eh ! si tu n'avois point révolté mon ame, si le ciel en m'éclairant tout-à-coup ne m'eût point fait lire sur ton front l'empreinte du crime... (*avec énergie*). Mon cher oncle, couvert de votre sang, chargé d'opprobres, en exécration à moi-même, je mourois de la mort des scélérats, peut-être avec leur cœur endurci. Je n'ai point commis le forfait, & j'en éprouve tous les tourmens. Que seroit-ce donc, si j'étois coupable ! (*étendant les bras vers le ciel & dans une attitude suppliante*). Grand dieu qui m'a prêté ta force victorieuse, je te rends grâces, ma vertu est ton ouvrage ! Si ta  
miséricorde



miséricorde n'est pas épuisée ; frappe le cœur de Rosalie , accorde-moi ses remords . . . Ta bonté surpasse son crime . . . Dieu puissant , ce nouveau miracle appartient à ta clemence ! (à *Bonnemer*). Soutiens-moi , mes forces s'épuisent.

(*Bonnemer le conduit sur un fauteuil. Jenneval assis , continue après une courte pause.*)

Et vous , mon oncle , puisque le ciel a détourné les coups qui vous menaçoient , laissez tomber cet événement dans un éternel oubli , ne poursuivez point cette malheureuse & ses jours infortunés.

M. DUCRONE.

Jenneval , écoute ; tu m'as sauvé la vie ; je n'en disconviens pas ; mais vois-tu , j'aurois mieux être cent pieds dessous terre , que d'autoriser même indirectement le moindre désordre. Oui , je te pardonnerois plutôt ma mort que ton libertinage. Laisse les assassins attenter à ma vie , je les crains moins que la perte douloureuse de tes mœurs , & je te le dis ici en oncle reconnoissant & sévère , si tu osois renouer avec ta Rosalie . . .

JENNEVAL , *d'un ton froid.*

Homme extrême , épargnez ce nom à mon oreille. Vous ne m'entendez point. Ah ! . . . quand je l'adorois , je la croyois vertueuse.

Tome I.

G

J'idolâtrois le fantôme qu'avoit paré mon imagination. J'ai été détrompé . . . Je suis affermi pour jamais contre ses coupables appas ; si je suis généreux envers elle , c'est que je puis l'être sans danger . . . Imittez-moi.

M. DABELLE , *s'avancant.*

Cher oncle , j'ai tout vû , tout observé , & le cœur de ce digne jeune-homme a paru tout entier à mes regards. C'est moi qui veux lui présenter une fille vertueuse : j'en connois une qui a un cœur sensible , tendre même ; mais elle a un ami prudent , secourable , qui , depuis son enfance , veille sur sa sensibilité. Elle a remis ses plus chers intérêts entre ses mains. Elle lui sera toujours plus chère que tout ce qu'il pourra jamais aimer dans le monde ; il lit tous les secrets de son cœur , c'est à lui enfin à décider son choix. Notre Jenneval , cher oncle , me semble fait pour être aimé d'un cœur tel que le sien , car j'ose ici répondre de la noblesse d'ame de l'un & de la tendresse de l'autre.

LUCILE , *troublée , attendrie , se décele à tous les yeux par son embarras.*

Mon pere !

M. DABELLE , *ironiquement.*

Lucile pense donc que c'est d'elle que je parle ?

LUCILE, *avec le plus grand attendrissement*  
Ah ! Mon pere !

M. DABELLE.

La fausse honte que vous éprouvez en ce moment, ma fille, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche.

LUCILE.

Ah ! permettez à votre fille de se retirer.

JENNEVAL, *à part.*

Je me trouverois coupable si je balançois encore (*haut*). Le voile est tombé, adorable Lucile ; un pere respectable m'enhardit ; je ne vois plus que vous seule au monde, digne d'être adorée . . . . Ah ! comment exprimer des sentimens toujours si chers, mais que j'ai trahis ; toute ma vie pourra-t-elle effacer . . . . Aveugle, je prêtois vos vertus à un objet qui ne les connut jamais . . . . Ah ! c'étoit vous que j'adorois . . . . Vous voyez un homme nouveau.

LUCILE.

Si vos remords sont vrais, Monsieur, ils effacent à mes yeux toutes vos fautes. Mon pere ne vous a point retiré son estime, vous pouvez encore prétendre à la mienne. Un sentiment plus doux auroit été votre partage, si vous eussiez resté ce que vous paroissiez être . . .

Al ! Vous me verrez digne de vous. J'en fais le serment à vos genoux ; daignez m'encourager , & d'un seul regard vous ferez de moi tout ce que je dois être. Heureux , si vous voulez étendre vos bienfaits sur le reste de ma vie.

M. DUCRONE.

C'est fort bien dit que cela , mon neveu ; je suis très-content de toi , aime bien & de toute ton âme cette honnête & sage demoiselle. Tu peux compter dès ce moment sur mon héritage comme sur mon amitié. Messieurs , je lui ai toujours reconnu un caractère excellent au fond. Il m'a causé bien des chagrins ; mais , dieu merci , en voici la fin.

J E N N E N A L ; à M. Dabelle.

Voilà donc comme vous me punissez ? . . . Ah ! tout me fait sentir qu'auprès de vous le sentiment de l'amour surpasse même celui du respect !

M. DABELLE.

Nos âmes s'entendent , cher Jenneval ; elles sont faites pour être unies . . . C'est toi qui rendras la fin de ma carrière douce & fortunée (à sa fille.). Aide-moi à sauver un jeune-homme sensible & vertueux des piè-

ges du vice qu'il ignore, afin que tous les cœurs applaudissent au choix qu'il aura fait.

LUCILE.

Mon pere ! Ah ! je crains que vous n'écoutez que mon cœur . . . .

M. DABELLE.

Va, crois-moi, ne plaide point contre lui.

JENNEVAL, *baisant la main de Lucile.*

Comment exprimer tout ce que je sens ! Sortir du désespoir pour goûter la plus pure félicité ! . . . . Quel passage rapide & inattendu ! Belle Lucile, non je ne vous ai pas été infidèle, je vous aime trop pour penser que j'aye cessé un instant d'adorer tant de perfections réunies.

M. DUCRONE, *à M. Dabelle.*

Mais vous êtes un homme étonnant. Sçavez-vous que vous m'avez tout attendri, moi qui n'ai point de molesse ! Que vous me faites bien sentir le plaisir qu'on doit goûter à être bienfaisant ! Ce n'est que dans cet instant que je viens de m'appercevoir que votre caractère vaut beaucoup mieux que le mien. Je sens combien il me seroit doux de pouvoir vous ressembler. Je fais me rendre justice. Je ne me dissimule pas que j'ai peut-

être été trop sévère , mais la jeunesse aussi , la jeunesse ... Allons , allons , vos bontés ne feront plus de reproches à ma conscience. (*A Lucile.*) Chère belle & vertueuse Demoiselle , si vous ne redoutez pas d'avoir un oncle aussi grondeur que moi , si mon ton brusque ne vous fait pas peur , il faudra me permettre , s'il vous plaît , de remettre cette gentille main dans celle de mon neveu , & le tout en faveur de son repentir ... Le pauvre garçon qu'il a souffert ! Mais qu'il sera heureux ! [*à M. Dabelle.*] Son droit fini je le marie & je lui achete la plus belle charge possible.

## J E N N E V A L .

Mon cher oncle ! .. Ah ! Monsieur ! .. Ah charmante Lucile ! Un sentiment éternel d'amour & de reconnoissance ... Mon cœur vous confond tous trois ... Cher Bonnemer , qui l'eut dit ... Mais quels souvenirs amers se mêlent à ma joie ! .. Te rappelles-tu ce moment où sourd à la voix de l'amitié , je t'outrageai ? .. Oublieras-tu ...

## B O N N E M E R .

Je ne vois , je ne sens que ton bonheur ... Il t'étoit dû ... Tu verras quelle différence il y a d'un amour bien placé , à celui dont il faut rougir.

M. DABELLE.

Qu'il ne soit plus question que de la joie qui doit régner ; ce jour est marqué pour un des plus beaux de ma vie.

J E N N E V A L.

Tant que je vivrai , il servira d'exemple à la mienne , & votre main ( si je suis assez heureux pour l'obtenir ) chere Lucile , deviendra le gage de mes vertus.

F I N.



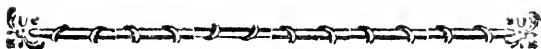


*LE*

**DÉSERTEUR,**

*DRAME.*

G v



P E R S O N N A G E S .

**M**ADAME LUZERE , *veuve d'un  
Manufacturier.*

CLARY , *fille de Madame Luzere.*

DURIMEL , *jeune François conduisant le  
commerce dans la maison  
de Madame Luzere.*

LECHEVALIER SAINT-FRANC ,  
*décoré de l'Ordre du Mérite,  
Major a'un Régiment.*

VALCOUR , *jeune Officier.*

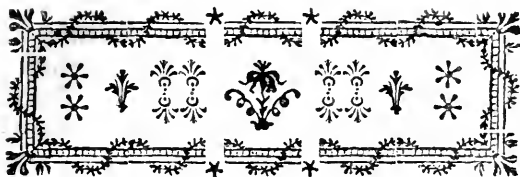
M. HOCTAU , *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

DES SOLDATS.

*L'action se passe dans une petite ville d'Allema-  
gne , frontiere de France.*

*La Scene est chez Madame Luzere.*



L E

## D E S E R T E U R ;

D R A M E.



A C T E P R E M I E R :



## S C È N E P R E M I È R E.

Madame LUZERE est assise devant un petit bureau couvert de Registres. Elle compte. M. HOCTAU entre brusquement.

M. HOCTAU , avec exclamation.

**N** O U S voilà bien ! O malheureux pays !  
Des Bataillons sans fin ! Infanterie , Cava-  
lerie , Dragons , Troupes légères , Hou-

G vj

zards , des bagages , un train d'enfer... Tout cela vient fondre sur nos palliers. Ce déluge annonce notre ruine... Je l'avois bien prévu ! Vous souvient-il , Madame , de ce que j'ai dit il y a deux ans , en vous lisant la Gazette du 6 Mars ? J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci , tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZERE.

Eh bien ! que pouvons-nous y faire , mon cher Monsieur Hoctau ? La marche de ces Armées ne se regle point d'après nos avis. Payons en silence , voila notre lot ; heureux si par ce moyen nous échappons aux horreurs qui nous environnent.

M- HOCTAU.

Ces Troupes Françoises , qui sont à nos portes , ne vont-elles pas encore nous forcer à des réjouissances publiques , pour célébrer leur bonne arrivée ?

Madame LUZERE.

Mais , parlons franchement. Qu'a fait pour nous cette milice avide , qui se disoit nos alliés , nos défenseurs ; ils semblent n'être venus ici que pour devancer les ennemis dans l'art du pillage. Ils ont pris tout ce que la modeste loi de la guerre leur a permis d'emporter. Les François arrivent : on leur cede

la place ; ils ne feront pas pis que les autres ; ils vivront seulement à nos dépens.

M. HOCTAU.

Il est vrai que je m'attendois que nos Troupes , au lieu de s'évader , alloient... J'enrage de grand cœur... On n'a pas tiré un seul coup de fusil , & voici que les François sont nos maîtres.

Madame LUZERE.

J'aime mieux que les choses se soient ainsi passées , que d'avoir vu le sang ruisseler dans les rues , & peut-être les quatre coins de notre petite ville livrés aux flammes. Tout considéré , Franovriens , Allemands , Hongrois , Prussiens , François ; tous ces Messieurs , tantôt nos ennemis , & tantôt nos alliés , nous ont tour-à-tour assez également traités pour ne favoir à qui donner la préférence ; & s'il falloit choisir , autant vaut des François...

M. HOCTAU.

Comment des François!.. Nos ennemis ! J'étouffe... Que je les hais !

Madame LUZERE

Qu'entendez vous par ce nom d'ennemis ? J'ai vu dès mon enfance la guerre changer vingt fois de face & d'objet. Les feux de joie

succédoient aux massacres , on redevenoit amis , après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats sanglans reste toujours inconnu , & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire , je n'aime pas les François , moi , & je suis bon patriote... m'entendez-vous , Madame ?

Madame LUZERE.

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ouvertement.

M. HOCTAU.

Oui , oui , nous le voyons bien , vous ne haïssez pas les François.

Madame LUZERE.

Je suis loin de hair aucune Nation , & je ne me cache pas d'estimer dans les François plusieurs bonnes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis sept ans. Il ne fait chaque jour que prendre un ton plus haut dans cette ville , où l'on diroit qu'il est déjà. . Je ne veux pas dire. . Qu'ils sont insolens , ces Welches !

Madame L U Z E R E.

Dites , dites ; celui dont vous parlez est un jeune homme d'un mérite rare , Monsieur Hoctau ; il est prudent , économe , intelligent , laborieux ; & veuve comme je suis , il m'étoit impossible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce . . . Pourriez-vous lui en vouloir !

M. H O C T A U .

Oh!.. Mais vous ne savez pas aussi les bruits que l'on fait courir... Tous vos amis en sont scandalisés.

Madame L U Z E R E , *souriant.*

Eh ! Quels bruits donc ?

M. H O C T A U .

On va jusqu'à oser parler mariage de cet homme-là avec votre fille , & vous sentez...

Madame L U Z E R E.

Oui , je sens qu'un bruit pareil peut inquiéter ; & pour le faire cesser , je veux que dans les vingt-quatre heures , Durimel soit son époux.

M. H O C T A U , *avec dépit.*

Comment!.. Mais comment , son époux!

Madame L U Z E R E.

C'est à cause du bruit Monsieur Hoctau.

Vous le savez , les bruits font dangereux ; d'ailleurs , ma fille a vingt-deux ans , Durimel en a près de trente ; quels nœuds mieux assortis ! D'un autre côté , voici des Officiers qui arrivent en foule : il est important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non , je n'en reviens pas... Mais , Madame , oubliez vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les François ? Ne craignez-vous point d'irriter son ombre ?

Madame LUZERE.

Non , Monsieur Hoctau ; il n'y a que les vivans qui s'irritent dans ce monde , & souvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude , Madame... Vous avez aussi oublié l'espoir qu'a fait naître le refus du second époux que je m'empressois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il est vrai , ma fille vous doit beaucoup de reconnoissance de vous être offert pour être son beau-pere ; mais je vous ai assez fait connoître combien j'aimois qu'une mere osât



se sacrifier pour son enfant. Je n'avois que quelques années à attendre ; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma nôce ; & je paroîtrai avec honneur à la sienne.

M. HOCTAU.

Quoi ! mes espérances seroient trompées ! moi , qui ai toujours cru que jamais un autre...

Madame LUZERE.

On ne peut pas tout savoir , Monsieur Hoctau ; & tel qui prédit si bien , sur une Gazette les révolutions futures de l'Europe , lit souvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais la voici... Si elle vous veut pour époux , je ne m'y opposerai point.

## S C È N E I I.

Madame LUZERE , M. HOCTAU ;  
CLARY.

Madame LUZERE.

**C**LARY , vous venez fort à propos : on vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Monsieur Hoctau pour votre époux?..

CLARY . *ingénuement.*

Je l'aimerai pour toute autre occasion ;  
mais pour mon époux... Oh ! non , ma  
chère bonne maman !

Madame LUZERE.

Pourquoi donc ?

CLARY.

Mais , vous le savez mieux que moi. Je  
vous confie mes pensées les plus secrètes , &  
je vous ai avoué...

Madame LUZERE.

Ach evez.

CLARY , *vivement.*

Le nommer... Ah ! vous le connoissez  
bien.

M. HOCTAU , *avec humeur.*

Quoi , Mademoiselle ! Un François ! qui  
vient de je ne fais où , qui n'a rien au monde ;  
arrivé ici par aventure... Vous le préférez  
à moi , dont les Ayeux depuis deux cens  
ans , sont honorés dans ce pays ! A moi qui  
possède de bonnes maisons dans cette ville  
même , où je puis aspirer bientôt au rang de  
Stadchouldus. \* (*à Madame Luzere.*) Ah !

---

\* Ce terme répond à celui d'Échevin , de Maire ,  
de Jurat , de Capitoul.

Madame ! une mere prudente ne devoit pas laisser faire à une fille sans expérience , une étourderie de cette force-là.

Madame L U Z E R E.

Clary , vous l'entendez ; voyez ce qu'il faut répondre. C'est l'amour qui le fait parler , & depuis sept années toujours constant , il espere...

CLARY , à M. Hoctau.

Mon ame a toujours été franche , ouverte , sans détour , & je me serois reprochée , comme un crime , de vous avoir abusé en vous offrant la plus légère lueur d'espoir. Je vous l'ai déjà dit : nos âges , nos goûts , nos sentimens , tout differe ; un bonheur mutuel ne seroit pas le fruit de nos nœuds... Je m'attends au bonheur. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux , mettez seulement l'amour de côté , & je vous proteste que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. H O C T A U , *en soupirant.*

Je vous ai vu naître , Mademoiselle , j'ai vu croître & se développer tous vos charmes !.. Me dédaigner comme cela ! Me le dire d'un air si aisé encore ! être si fiere parce que vous êtes belle !.. C'est ainsi que vous

me traitez , moi qui vous aurois donné tout mon bien ! vous me préférez un ... Si je vous aimois moins , je vous dirois ... Non , je me ferai cet effort ... Je ne dirai rien du tout ...

Nadame LUZERE.

Monsieur Hoctau , point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire ; est-ce la faute de ma fille , si ...

M. HOCTAU , *faché.*

Laissez-moi , laissez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude , dureté , & trahison sur la terre ... Comme le monde est changé ! Qu'il est haïssable ! Qu'il est perverti ! .. Ah ! qu'est devenu votre défunt ... C'étoit mon ami ; c'étoit là un homme d'un sens droit , éclairé ... Hélas ! l'on voit trop ici qu'il n'y est plus.



## S C È N E I I I.

Madame LUZERE , CLARY ;

Madame LUZERE.

**I**L m'attriste , avec ses exclamations , mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

*( M. Hoëtau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt à articuler quelques paroles ; mais voyant qu'on parle de lui sans l'appercevoir , il se glisse dans un cabinet voisin d'où il prête l'oreille. )*

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui ! O maman ! Vous l'adoptez ! C'est vous qui faites mon bonheur & le sien. Le Ciel même a conduit ici ce François. Il vous chérit comme moi. Vous êtes le témoin de notre tendresse. Qu'il est touchant quand il nous parle ! Il paroît bien sincere ! Tout ce qu'il dit peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que sa bouche exprime. J'aime son maintien , son geste , & son regard.

(*d'un ton plus timide.*) Vous êtes toujours décidée en sa faveur , cela me fait tant de plaisir , que j'appréhende quelquefois de vous voir changer... Ce pays-ci est tout plein d'envieux.

Madame L U Z E R E.

Ma chere enfant , puisque tu l'as choisi ; il est à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant , qu'il m'est doux de satisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoissance. Sois avec lui égale , affable , complaisante. Préviens le moindre nuage qui pourroit en s'élevant obscurcir un seul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage ; une douceur affectueuse , voilà nos seules armes. Fuis les inégalités , évite les caprices , ils font l'ecueil de l'amour. Sous le joug de l'himen , des torts d'abord insensibles & légers composent quelquefois la matiere dangereuse des discordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame , afin que mes conseils préviennent ou dissipent tout ce qui pourroit ressembler aux orages.

CLARY , *embrassant sa mere.*

Oh ! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame L U Z E R E.

J'en accepte l'augure ma chere enfant...  
Tu touches au moment où tu vas commen-

cer un lien bien doux , mais non moins sérieux. Les devoirs d'une épouse vont succéder à ceux de fille. Ils sont plus importants , plus étendus , plus augustes. Éleve , affermis ton courage , agrandis ton ame , dispose-la à tout événement. J'ai promis à M. Hoctau que dans vingt quatre heures Durimel seroit ton époux.

CLARY , *se retirant d'entre les bras de sa mere ;  
étonnée & confuse.*

Dans vingt-quatre heures ! Dieu ! vous m'avez toute saisie... Je pense... Oh ! c'est trop tôt aussi.

Madame LUZERE.

Pourquoi trop tôt ? J'ai toujours pensé qu'on ne marioit que trop tard deux personnes qui s'aiment. Cette ville est en proye à l'étranger... Vous avez besoin d'un protecteur , &...

CLARY.

Que vous me rendez confuse ! avec quel art , avec quelle tendresse vous veillez sur mon bonheur ! Ah ! vous savez que j'obéirai sans peine. Je connois ses vertus , elles me sont cheres autant que sa personne , & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame LUZERE.

Tu le dois... Le voici qui vient fort à propos , au moment même où j'allois le faire appeler. (*en riant.*) Nous allons le mettre au comble de la joie... Comme il va déraisonner !

CLARY , *émue.*

Je suis toute troublée... Je ne fais... non... Je ne puis que me sauver.

Madame LUZERE.

Clary , Clary , (*à Durimel qui entre.*) retenez-la , Durimel , retenez-la... Mais bon , la voilà déjà bien loin.

## S C È N E I V.

Madame LUZERE , DURIMEL.

DURIMEL.

**O**N diroit que c'est ma présence qui cause sa fuite... Pardonnez , j'ai peut-être interrompu un entretien...

Madame LUZERE.

Point du tout. (*en souriant avec grace.*) Allez , c'est une folle enfant qui ne vous fuira pas toujours ; (*prenant un ton plus noble.*)



noble.) Ecoutez, Durimel ; il est tems de donner à votre mérite , à votre attachement à nos intérêts , à un autre sentiment que j'ai vu naître avec plaisir , tout le prix que vous en attendez , & que je puis dire vous être dû.

( Pendant ce tems Durimel laisse échapper des marques d'une douleur concentrée. )

Mais qu'avez-vous ? Votre regard est sombre , inquiet... Vous souffrez intérieurement ; vous n'avez pas le visage que je voudrois vous voir , pour les choses que j'ai à vous annoncer... Que signifie ce silence?... Auriez-vous quelque nouvelle désagréable à m'apprendre , quelque retard , quelque faillite ? Nos fonds auroient-ils essuyé des revers entre les mains de quelqu'un de nos Correspondans ?

DURIMEL.

Non , Madame. Vos affaires me paroissent sûres. Hier je vous remis les registres dans un ordre exact , & qui les vérifie toutes.

Madame L U Z E R E.

Mais à propos , je ne vous les avois pas demandés. Qu'est-ce que ceci veut dire , mon cher Durimel ? Avoir un front aussi triste , & dans quel moment ! Tous vos compatriotes , vainqueurs & remplis d'allégresse , se répandent en foule dans ces cantons. On

ne célèbre plus que le nom françois. Tout vous rit ; car on a beau voyager , le cœur est toujours du côté de la patrie , & le votre d'ailleurs n'a-t-il pas un secret pressentiment de ce que je veux lui annoncer ?

DURIMEL , *soupirant.*

'A moi , quelque chose d'heureux !.. Ah ! Madame , je ne m'en flatte plus.

Madame LUZERE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non , ce n'est point-là vous... Je respecte vos secrets... Je vais vous exposer les miens ; nous verrons après si les vôtres tiendront contre. (*après une courte pause.*) Durimel , ce n'est pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos sentimens honnêtes vous ont acquis mon estime , mon entière confiance. Vous êtes François , & vous n'avez point cherché à séduire ma fille ; je vous la donne. Demain fera le jour heureux que poursuivoit votre attente.

DURIMEL , *vivement.*

'Ah Madame ! quel coup venez-vous de me porter & dans quel moment ! Que vous êtes loin de connoître la situation de mon ame !.. Oui , j'osois en secret embrasser le plus doux espoir... Clary ! Je l'adore... Mais au nom de tout ce que vous avez fait

pour moi... Vous êtes sa mere, vous me chérifiez ; dites , Clary m'aime-t-elle sincerement?... Autant que je l'aime... Parlez , femme bienfaisante , qui vous êtes rendue mon Dieu tutélaire... Achevez , un mot va décider mon sort.

Madame LUZERE.

Si je vous le dis ce mot , ferez-vous plus sage , car je vous l'avouerais , je ne vous reconnois plus... Oui , mon cher Durimel , je vous fais cet aveu en toute assurance , le cœur de Clary est à vous.

DURIMEL , *dans un transport.*

Ah ! je puis donc défier le destin... Elle m'aime... Demain je puis être son époux... & je la fuirais , & j'irais loin d'elle , mourir triste , désespéré... Non , dussé-je payer de ma tête l'instant du bonheur... Je resterais... Je mourrais content.

Madame LUZERE , *interdite.*

Que dites-vous ? Vous avez jettez l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un insensé , hélas seriez-vous malheureux ?

DURIMEL.

Si je le suis... Ah !.. Vous me donnez votre fille. Mais me connoissez-vous ? Vous

Hij

pourriez du moins soupçonner qu'un homme qui s'expatrie , n'abandonne point sans sujet le lieu chéri de sa naissance. Qui fait si un seul mot prononcé , ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur , si Clary , elle-même , ne rougiroit pas , ne me rejetteroit point...

Madame LUZERE , *avec tendresse.*

Vous , mon cher Durimel!.. Non , je ne puis me tromper Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le silence que vous avez toujours gardé , c'est que la première impression que vous avez faite sur nos ames a répondu pour vous. Elle s'est gravée chaque jour plus profondément dans nos esprits. J'ai respecté votre secret , sûre qu'avec vos vertus , on n'a point un cœur coupable. J'ai descendu dans le vôtre ; je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes , je juge ce que vous avez été... Epoux de Clary , vous devenez mon fils , oui vous l'êtes... Gardez maintenant votre secret ou épanchez-le dans mon sein , vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout savoir... J'allois vous quitter... Madame , si j'ai le courage de parler , prenez celui de m'entendre. (*Ils s'assèrent.*) Je suis fils d'un soldat. Elevé

loin des yeux de mon pere , j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser. L'infortune a promené sa vie dans presque tous les lieux où s'est établi le théâtre de la guerre. A seize ans , depourvu de ressources , emporté par l'exemple , je suivis la carrière des armes , mais je n'eus pas la consolation de me trouver dans le Régiment où servoit mon pere. Le sien passa les mers , & depuis ce jour je fus privé de ses nouvelles. Dans le métier penible des armes , mon courage ne fut point abattu ; mais que j'eus de fréquentes occasions de l'exercer ! J'étois tombé sous un Colonel , le plus dur , le plus inflexible des hommes. Son plaisir étoit d'accabler de son autorité tous ses subalternes ; exact au service , cinq années de patience avoient ployé mon ame sous son joug de fer... arrive un instant fatal... Injustement molesté , mon sang bouillonne... Je veux répondre , & me sens frapper... Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front!.. Non , je n'ai pu le dévorer. Un mouvement involontaire fit mouvoir mon bras pour me venger... Hélas ! je reconnus bientôt l'étendue de ma faute... Emprisonné , je fus assez heureux pour saisir le seul instant que m'offroit la suite. Je me trouvai dans le même jour poursuivi , dénoncé , déserteur , jugé à mort... Errant , fugitif , j'arrive sur cette frontiere.

Le bonheur semble me sourire en m'offrant chez vous un azile dont je jouis en paix pendant sept années ; mais au moment le plus désiré , le plus beau de ma vie , la guerre amene en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arrêt : mes juges sont à votre porte , Madame ; une fois reconnu , je n'ai plus qu'à mourir. Voyez ce que je dois faire. Si je fuis , je m'arrache le cœur , & pour qui irois-je vivre ? Non , il est un charme plus puissant qui m'attache ici , mais sans vous , sans Clary depuis trois jours je serois disparu.

Madame LUZERE.

Mon cher Durimel , un instant ; permettez que je recueille mes sens... Ma tête est troublée. (*après un silence.*) Je crois que la fuite seroit plus dangereuse que le séjour de ma maison. Des soldats remplissent au loin la campagne. Ces Régimens ne feront que passer , & cet azile-ci est sans doute préférable à tout autre... O Dieu ! Que m'avez-vous appris !

DURIMEL.

Je voudrois ne vous causer que de fausses allarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompense de votre tendresse. Il est vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avoit beaucoup souffert. Le tems a du moissonner plus de la moitié des chefs &

des soldats. A la faveur du renouvellement, j'espere n'être pas reconnu. Daigne le Ciel dont j'implore la clémence, sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary... (*avec attendrissement.*) Que depuis un instant sur-tout, la vie m'est devenue chere.

Madame L U Z E R E.

Ah ! mon fils ! N'envifageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner. Ne mettez point le pied hors de cette maison. Évitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches, demeurez-y caché...

D U R I M E L.

Mais Clary allarmée me demandera partout. Comment se dérober à ses yeux?... Elle soupçonnera peut-être...

Madame L U Z E R E.

O Dieu!.. Ménagez cette ame sensible... Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit, son effroi lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop paroître vous dérober à sa vue; épargnez-lui tout sujet d'allarmes. Paroissez à ses yeux, mais sans imprudence; prenez un air assuré, & que votre maintien...

H i v

## SCÈNE V.

Madame LUZERE, DURIMEL,  
UN DOMESTIQUE.

## LE DOMESTIQUE

**M**ADAME, le Régiment est entré, & les compagnies se répandent dans chaque quartier. Voici deux billets de logement d'officier qu'on vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Aillez, tout de suite, leur préparer les deux chambres au bout du corridor, & que rien n'y manque. (*Le Domestique sort.*)

## SCÈNE VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.  
DURIMEL.

**A**H ! que vous allez trembler pour moi !. Que n'avez-vous placé votre tendresse envers un autre moins infortuné ?

Madame LUZERE.

Pensez-vous que je ne vous chérissois



qu'heureux?... Me feriez-vous cette injustice?... Vos peines ne sont-elles pas les miennes?... Allons, du courage. (*d'un ton vrai & animé.*) En vérité, mon cœur ne recèle aucun noir pressentiment, & tout ceci ne fera dans quelques jours que donner un nouveau degré d'intérêt au charme de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours! il ajouteroit à l'expression de ma reconnoissance! Qu'est il devenu, ce bon pere, que j'ai par-tout redemandé en vain!... S'il vit encore!... S'il savoit que son fils!... Je n'y songe jamais que je ne me sente oppressé d'un poids...

(*Il porte sa main sur sa poitrine, puis a ses yeux, comme pour y esuyer une larme.*)

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer sur le champ dans le cabinet, derriere le Magasin. Demeurez-y invisible. Calmez vos frayeurs. Reposez-vous sur moi. Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera sur tout le reste.

(*Ils sortent.*)



## SCÈNE VII.

M. HOCTAU.

( Il sort du cabinet sur la pointe du pied. Il regarde s'ils sont partis. Il est dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propice pour s'esquiver. )

**C**E que je viens d'entendre est bien bon pour moi. L'espérance renaît dans mon cœur. Oh ! pour le coup je l'emporterai sur lui , & j'ai de quoi me venger.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

## S C È N E P R E M I È R E :

*Deux domestiques dans le fond du Théâtre ,  
transportent des porte-manteaux.*

SAINT - FRANC , VALCOUR :

*(Ils s'avancent dans l'attitude de deux Militaires  
qui conversent )*

VALCOUR.

**Q**UE nous sommes fortunés ! Quoi ! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille est un ange. Chevalier ! Comme nous allons être d'accord !.. La maman est bien ton affaire ... Il me semble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête , parler ensemble de vos jeunes années , & en rappeler les momens les plus curieux ... Mais

H v j

elle a encore l'air fort appétissant au moins... d'honneur ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

S A I N T - F R A N C.

Quelle légèreté ! quelle folie ! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maison , la mere & la fille font déjà convoitées. (*c'est un ton ferme.*) Valcour , vous ne cherchez que le plaisir de triompher des femmes , dans un pays morbleu , où nous avons des hommes à combattre.

V A L C O U R.

Eh ! nous ne les en battons que mieux. Je sens que l'amour me transforme en héros. Il m'amuse , il m'enflamme... En attendant le jour d'une bataille , dis-moi étoit-il possible de mieux rencontrer ? As-tu jamais vu un tour de visage plus joli , une taille plus fine , plus élégante , mieux prise , un air aussi animé ; & cette tresse adorable qui lui sert de diadème ?.. Foi de Militaire , j'en suis transporté. Notre devoir est de servir la patrie & les belles. Les mirthes de l'amour s'entrelâcent avec souplesse aux lauriers de Mars ; ami je veux subjuguier cette beauté divine , & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

S A I N T - F R A N C.

Jouer le rôle d'amoureux sans passion peut-être.

V A L C O U R.

Non , ses charmes ont embrâsé ce cœur inflammable.

S A I N T - F R A N C.

Quel cœur ! A chaque ville le voilà pris !  
Mais , Valcour , sachez que nous sommes  
ici dans une maison respectable.

V A L C O U R , *d'un ton ironique.*

Aussi mon amour est-il très-respectueux ;

S A I N T - F R A N C.

Cette fille est honnête , vertueuse.

V A L C O U R.

Affurément j'adore la vertu , mais beaucoup...

S A I N T - F R A N C.

Elle appartient à sa mere...

V A L C O U R.

Oh ! j'espere bien la lui rendre...

S A I N T - F R A N C.

Songez au désastre que cause presque toujours une fantaisie désordonnée...

V A L C O U R.

A moi quel désastre !

S A I N T - F R A N C.

A vous-même. Comptez-vous pour rien

de rendre une fille malheureuse , & le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verser ?

VALCOUR , *persifflant.*

Une fille malheureuse entre mes bras ! Je ne connois rien de plus plaisant que tes réflexions ; tu redoubles ma foi ma gaieté.

SAINT-FRANC.

Ah ! Valcour , que la probité embrasse d'objets !

VALCOUR.

Voilà le vieux prédicateur du Régiment qui commence son exorde . . . Va , le meilleur Sermon feroit de me planter sur la tête , vingt-cinq de ces dernières années , qui te chagrinent & te pesent . . . Comme je prêcherois alors !

SAINT-FRANC , *froidement.*

Brifons là-dessus.

VALCOUR.

Soit . . . Tu as aussi une fureur morale.

SAINT-FRANC.

Le Conseil m'a paru fort irrité de cette nouvelle désertion.

VALCOUR.

Vraiment , vingt-sept en trois jours , &

dans la même compagnie. Qu'on vienne à présent demander la grace du premier qui sera pris.

## SAINT-FRANC.

Ah ! s'il faut un exemple , qu'il est affreux de le donner ! Quelle loi terrible ! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes , qui souvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré il est vrai à la résolution que nous avons prise de ne plus nous intéresser pour aucun ; mais , cher Valcour , vous ne sauriez imaginer le frémissement que me cause ce sanglant appareil. Au seul nom de Déserteur , mes sens sont émus , bouleversés. Songez donc que c'est moi qui suis forcé de donner à chaque fois le signal de mort. Aucun de vous ne les approche de si près... Leurs derniers regards fixent les miens , & leur sang rejail lit jusques sur moi... Ils sont coupables puisqu'ils ont bravé les Ordonnances du Prince ; mais croyez qu'il en est , plus dignes de pitié que de mort : nous parlons à notre aise , nous les condamnons de même. Il faudroit que vous eussiez été tous simples soldats comme moi , pour mieux les juger.

## VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur casse la tête , qu'on leur fasse grace , qu'ils désertent ou qu'ils servent , que m'im-

porte ? Il s'en fauve aujourd'hui cinquante ; demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'est quelque chose de singulier que tous ces enrôlemens forcés. Être Officier ! Ah ! de grand cœur. C'est l'honneur , le courage , c'est l'amour du Monarque , c'est la liberté même qui nous conduit à la victoire ; & que nous sert d'être à côté d'une foule d'hommes soldats involontaires , qu'il faut traîner sous le fouet de la discipline. Pourquoi accorder à de pareils gens l'honneur d'être tués dans les Batailles ? Que ne les renvoye-t-on plutôt labourer le champ de leurs peres. A nous seuls devoit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déserteur seroit certainement un nom ignoré... Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien je crois un Bataillon ? Ne pourrions-nous , unis en bravoure , représenter une Armée entiere , former un seul corps audacieux , intrépide , impénétrable ? Aussi prompt que terrible , il voleroit avec la victoire ; elle seroit assurée. Pas un ne reculeroit d'un pouce sur le terrain , & le champ de bataille pourroit être couvert de morts , mais ne seroit jamais désert.

S A I N T - F R A N C , *souriant.*

J'aime cette fougue guerriere... Elle



vous sera heureuse. Ils moissonneront des lauriers , ceux qui marcheront sur vos traces. Mais , croyez-moi , cher Comte , tel soldat est aussi brave que son Officier , & n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorsque le soldat déserte , c'est le plus souvent la faute des Chefs. Ils ne se mettent pas assez à la place du malheureux qui se trouve engagé. Ils signent pourtant l'arrêt de sa mort ; ils se rejettent sur la loi subsistante. Cette loi , comme bien d'autres , agit dans toute sa rigueur , sans être jamais bien appréciée ; elle paroît respectable , lorsqu'elle est émanée d'un siècle dont on rougiroit de porter les habits.

## VALCOUR.

On diroit que c'est moi que tu veux gronder de tout cela. Ai-je fait la loi ? Puis-je l'anéantir. Si tout le monde avoit mon cœur , on pourroit... Mais voici notre charmante Hôteffe... Allons , vieux chevalier , je vais porter pour toi les premiers complimens.



## S C È N E I I.

Madame LUZERE , SAINT-FRANC ,  
VALCOUR.

VALCOUR.

**L**E hazard , Madame , arrange les événemens quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions par nous-mêmes. En vous voyant nous lui rendons mille actions de grâces. C'est lui qui nous a conduit chez la beauté même. Il fait que nous avons des yeux faits pour la reconnoître , & des cœurs disposés à lui rendre nos hommages.

Madame LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un François. Jamais rien que de flatteur n'échapa de leur bouche.

VALCOUR.

Puisque vous les connoissez , je me représente avec un plaisir, avant-coureur des plus exquis voluptés , que rien ne nous manquera , n'est-il pas vrai... Rien , absolument rien.

Madame LUZERE , *avec grace.*

Vous l'avez dit... Il est juste de vous

procurer du repos , car vous autres , Messieurs , n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir , & vous pouvez vous y faire conduire.

## V A L C O U R.

Vous êtes adorable !.. Pourvu que notre chambre soit voisine de la vôtre , telle qu'elle sera nous la trouverons délicieuse. Nous autres Militaires , savons nous arranger avec toute la complaisance possible ; mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a comme cela par fois attrappé... Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur qui ne finit point , & ils vous exilent encore tout au bout , comme un pestiféré... Je suis doux , doux comme un mouton pour peu qu'on me flatte , mais fier , implacable , si l'on me fâche... Nous vivrons ensemble bons amis , je l'espere ; & pour cimenter amicalement notre charmante union , permettez , chere mere , que je vous embrasse. .

Madame L U Z E R E , *du ton de la plaisanterie.*

Oh ! nous pouvons être fort bons amis sans cela...

## V A L C O U R.

J'entends... Vous êtes née discrete , prue

dente... J'aime fort aussi la discrétion ; cette vertu rare m'est échue en partage , d'honneur. (*à Saint-Franc , qui hausse les épaules.*) Mais , Major , on diroit que tu nous fais la mine... Eh ! Madame ; vous n'en voyez pas la cause ? Où est donc cette chère enfant , dont la taille divine , le regard enchanteur , la physionomie angélique?... Pourquoi n'est-elle pas à vos côtés?... D'où vient que l'amour fuit sa mère?... Serroit ce par vos ordres ? cela crieroit vengeance... Il vient de me dire mille choses passionnées pour elle... N'allez pas la lui cacher , il est véhément , & dans son courroux tout seroit perdu.

SAINT-FRANC , *levant les épaules.*

Il extravague. Allez , Madame , ce ne sont que des mots. Cette jeunesse est pétulente , inconfidérée... Il faut qu'elle évapore ses folies. Elles sont faites pour frapper l'air , rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne sauroit être suspecte ; & sur ma parole , vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monsieur le Chevalier , non , je ne vous cacherai point ma fille. Elle est éle-

vée de façon à la laisser paroître en toute sûreté. (*elle appelle.*) Frédéric, dites à Clary que je la demande (*à Saint-Franc.*) Vous ne savez pas qu'elle est pour ainsi dire mariée. Le jour de demain lui donne un époux...

V A L C O U R.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & si promptement ! Mais voilà un tour vraiment perfide... Ah ! chere mere de grace, point tant de précipitation... Croyez-moi il fera tems de conclure la noce lorsque nous serons partis.

S A I N T - F R A N C.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureuse. Sans doute vous lui trouvez un bon parti.

Madame L U Z E R E.

On ne sauroit meilleur.

S A I N T - F R A N C

Eh bien, concluez au plus vite.

V A L C O U R.

Mais c'est vous, maman, qui faites ce mariage-là... Elle n'aime pas le futur prodigieusement, je gage... n'est-il pas vrai, elle ne l'aime pas.

Madame L U Z E R E.

Pardonnez-moi, beaucoup.

Eh non , non , je vous dis . . . Elle s' imagine qu'elle l'aime . . . Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant , parce qu'un mari , dans tout pays , est chose commode ; mais c'est bien loin par exemple de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi . . . C'étoit un transport , un affollement ! . .

Madame LUZERE , *souriant.*

Dont elles ont été bien récompensées , je pense.

---

### SCÈNE III.

Madame LUZERE , SAINT-FRANC ;  
VALCOUR , CLARY.

(*Clary fait une révérence profonde , & va se ranger , les yeux baissés , à côté de sa mere.*

VALCOUR , *allant à Clary.*

**L**A voici , la voici . . . Celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs & vainqueurs. Quelle florissante jeunesse ! Quel éclat ! Eh bien Major . . . Elle me paroît encore embellie . . . C'est ma présence . . . Vois

quelle aimable rougeur monte sur son front...  
O cette belle main si douce ! il faut qu'elle  
reconnoisse tout le feu de mon cœur. (*il veut  
lui baiser la main.*)

CLARY , *retirant sa main avec dignité  
& froidement.*

Monsieur... Réservez pour d'autres...  
je vous prie.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier de l'honnêteté , un  
peu plus de retenue...

VALCOUR , *avec légèreté.*

Quoi ! ce seroit un crime d'oser ravir la  
plus innocente faveur... Mais cela ne se re-  
fuse point... Charmante , regardez-moi ;  
ce n'est point un Germain empesé & ridi-  
cule qui soupire à dix pas de son idole ; c'est  
un François...

CLARY.

On le voit bien.

SAINT-FRANC , *avec dignité.*

Mon ami songe que tu représentes la Na-  
tion , que c'est toi qui la calomnierois chez  
l'Étranger. L'Officier François n'est pas déjà  
en trop bonne réputation dans ce pays , &  
tu dois...

L'adorer ! Vénus & l'Amour même ne furent jamais aussi séduifans. Les doux rayons qui partent de ces yeux que je juge tendres à travers leur fierté , subjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée (*montrant Saint-Franc.*) lui ou moi... Je représente la Nation ; je m'en flatte. On peut dire sans vanité que les François sont les hommes les plus aimables de la terre. Eux seuls savent connoître le prix de la beauté , l'encenser , la servir , la chanter. Où sont les cœurs plus faits pour éprouver l'amour , pour favoriser la volupté , plus savans dans l'art de l'embellir , de la varier ?.. Un François est seul digne de vos charmes... On vous destine un mari ; quel homme est-ce ? Un Bourgeois sans doute , un Allemand , un Allemand ! (*il ricane.*) Épouser un Allemand !.. Je serois presque jaloux si je n'étois ce que je suis.

S A I N T - F R A N C .

Quel verbiage ! Eh , mon ami , viens & laisse en paix cette honnête famille... C'est assez déraisonner...

V A L C O U R .

Que tu es fâcheux !

S A I N T - F R A N C .

Viens , te dis-je , le tems nous est cher.

V A L C O U R .



V A L C O U R.

Vraiment oui , car je puis être tué demain... Je ne ferai plus alors... A mon âge , le tems est très-cher , tu l'as fort bien dit , un militaire ne doit pas soupirer comme un Bourgeois.

S A I N T - F R A N C.

Tu dois me suivre ; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour se laisse un peu entraîner.*)

V A L C O U R, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne fait pas d'honneur , tout ce qu'elle vaut : Je n'ai point vu de Françoise qui lui fût comparable... Avec un aussi beau teint , un tour de tête si noble , si gracieux , s'aller marier sans réflexion!.. Je le dis tout haut , & je m'en rends même garant , elle est toute formée pour épouser un Officier... Oui , un Officier François.

S A I N T - F R A N C, *l'entraînant.*

Veux-tu rendre ce nom odieux. (*le prenant par le bras.*) Valcour tu me suivras , ou parbleu je me facherai.

V A L C O U R.

On m'enleve !



## SCÈNE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

QUEL étourdi ! Et c'est un pareil écer-  
velé qui commande à des hommes !

Madame LUZERE.

C'est ainsi que l'on traite le foible dans ses  
propres foyers... que fera le Soldat, lors-  
que les Chefs...

CLARY.

Le vieil Officier me paroît un digne  
homme.

## SCÈNE V.

Madame LUZERE, CLARY ;  
DURIMEL.DURIMEL, *à part.*

ILs font rentrés. Voici le moment que  
j'attendois avec tant d'impatience. Je puis  
paroître enfin...

Madame LUZERE , *l'apercevant , à voix basse.*

Vous , Durimel ! Imprudent ! Allez...  
Retirez-vous.

CLARY.

Que voulez-vous dire , maman ?

Madame LUZERE , *avec contrainte.*

Rien , ma fille.

CLARY.

Mais vous aviez quelque chose à dire que vous avez tout de suite retenu , (*à Durimel.*) & vous aussi... Vous êtes troublé... Je ne suis plus tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers , vos compatriotes ? Pourquoi vous tenir enfermé ? Nous ne sommes que des femmes , vous êtes un homme , & vous les auriez contenus.

DURIMEL , *vivement.*

Contenus ! Est-ce qu'ils auroient... (*se remettant.*) J'aurois bien voulu vous obéir , chere Clary ; mais...

Madame LUZERE.

Ma fille , as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce sujet ? Laisse agir Durimel , laisse-le à lui-même ; ne te mêle de rien , je t'en supplie. Tu fais que je n'agis que pour ton bonheur , tu dois en être assurée.

CLARY, *se penchant vers sa mere.*

Voilà qui est fait... Je respecterai en tout vos volontés.

Madame LUZERE, *les prenant par la main.*

Embrassez-vous, mes chers enfans, embrassez-moi... Que toutes les heures de votre vie vous payent un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds, mérités les faveurs du ciel, en lui offrant deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ses bienfaits.

DURIMEL, *passionnément.*

Ah ! Clary !

Madame LUZERE, *prenant la main de sa fille, & la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

CLARY, *avec tendresse.*

Et moi aussi... Avec ce cœur...

DURIMEL, *un peu triste.*

Puissiez-vous, en faisant mon bonheur ; assurer le vôtre. Quel que soit mon destin, vous vivrez dans ce cœur jusqu'au dernier instant de ma vie.

CLARY, *douloureusement.*

Ah ! Durimel ! De quel ton me parlez-vous de vos derniers momens ? Auriez-vous de tristes présages ? Est-ce en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeste ?

(*Durimel colle ses lèvres sur sa main, dans un silence touchant.*)

## S C È N E VI.

Madame L U Z E R E , C L A R Y ;  
D U R I M E L , V A L C O U R .

(*Valcour est entré sur la pointe du pied  
pour les surprendre.*)

V A L C O U R , à part , dans le fond du Théâtre.

J E me suis échappé de cet impitoyable  
Major. (*haut , & s'avançant & subitement.*)  
Pas mal pour un Allemand . . . Pas mal . . .  
En vérité , je ne l'aurois jamais cru.

Madame L U Z E R E , effrayée , à part.

O Dieu ! Protége-le.

V A L C O U R , d'un ton avantageux.

Mais , Mesdames ; c'est donc pour me  
jouer de la sorte qu'on me relegue aux anti-  
podes ; là bas , au bout du monde . . . Ah !  
vous me rendez méchant, je vous en avertis.  
J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voi-  
sin , & vous me traitez aussi cruellement . . .  
Voilà donc Monsieur l'épouseur ? (*il tourne  
autour de Durimel.*) Mais il n'a pas l'air si ger-  
manique ; il n'est pas trop mal tourné . . .

Je commence même à le croire dangereux. (à Durimel.) Sérieusement , voudrois-tu te rendre mon rival ? .. Tu n'y gagneras rien ; va , mon ami , on ne tient pas contre mes pareils.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier , mais vous êtes incivil ; un homme d'honneur en agit autrement. De grace , laissez-nous. Vous avez votre appartement , c'est pour vous y retirer . . .

VALCOUR.

C'est dans le cœur de cette belle enfant ; dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus désormais d'autre aзіe ; & nous nous y logerons malgré vous , sévère maman. C'est-là notre droit de conquête , & celui dont nous sommes le plus jaloux. (il saisit la main de Clar .) incomparable ! vous voyez un homme idolâtre de vos attraits ; & si j'avois une couronne , ce seroit pour en orner ce front charmant. . .

CLARY , voulant retirer sa main.

Vous êtes . . . Vous êtes insoutenable. Savez-vous bien que nous allons tous vous détester avec ces tons-là . . . Je commence déjà à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

V A L C O U R.

Avec horreur ! . . Mais voici du délicieux . . . Oh ! ce mot-là vaut quelque chose.

CLARY , *le repoussant.*

Laissez-moi.

V A L C O U R.

Bon ! bon ! Je connois le petit manège :

Madame LUZERE , *allant à Valcour.*

Monsieur ! . . vous vous oubliez.

V A L C O U R , *à Durimel , qui se met entre deux.*

Que fais-tu là , avec tes deux gros yeux fixés sur moi.

D U R I M E L , *fierement.*

Ne me faites pas répondre.

V A L C O U R.

Mais , serois-tu impertinent , Monsieur le futur? ..

D U R I M E L.

C'est vous que je punirois de l'être , & sans cet uniforme qui vous rend si hardi...

V A L C O U R.

Il menace , ma foi . . Ceci est trop plaisant . . . C'est un des nôtres , je pense . . . Serois-tu François?

Madame LUZERE, *prenant Durimel  
par le bras.*

Durimel, retirez-vous. . . Sortez.

DURIMEL.

Être forcé de se taire !. Mon sang bouillonne !

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah ! il me cede la place. . . Ce début est singulier ! . . . J'espère qu'il ne se montrera pas au festin de la noce, cela me paroît très essentiel pour lui. . . Mais, non, Madame, qu'il reste, je suis curieux. . . Nous avons à nous parler.

(*Il va à Durimel.*)

Madame LUZERE, *faisant signe à Durimel  
de ne point répondre.*

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras,  
& prête à pleurer.*

(*A part.*) Comme un habit bleu les rend insolens ! . . . Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *se retournant, & courant  
après Clary.*

Ah ! fugitive ; vous croyez aussi m'échapper ! mais. . .

Madame LUZERE, *retenant Valcour fortement,  
& avec indignation.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes



chez moi. . . Quels sont ici vos dro'is ? . .  
 Vous deshonnez votre rang , & ce que vous  
 faites est d'une lâcheté insigne.

DURIMEL , *en sortant.*

Il pourra se trouver un moment qui ra-  
 battra tant d'impudence.

## S C È N E VII.

Madame LUZERE , VALCOUR.

VALCOUR , *toujours retenu.*

**M**A I S , Madame ; dites-moi , je vous  
 prie : est-ce que nous faisons la guerre en-  
 semble ? . . Vous êtes forte , au moins.

Madame LUZERE , *toujours du même ton.*

Monfieur , je ne reconnois plus en vous  
 un homme d'honneur , & de ce pas j'irai  
 par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR , *avec fatuité.*

C'est-à-dire , publier ma gloire , & le  
 triomphe de fa beauté. . . Mais on n'a jamais  
 fait tant de bruit pour fi peu de chose. . .  
 Adoptez un peu les mœurs françoises. . .  
 D'ailleurs , à peine fuis-je posté devant la

ville. . . Nous n'en sommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZÈRE.

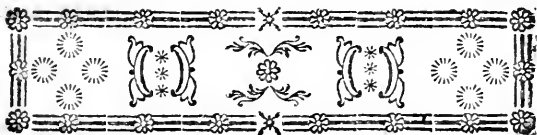
Il m'est impossible de répondre à un pareil langage. Allez, Monsieur, & sachez que nous mettons au rang des plus tristes malheurs, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos aziles.

## SCÈNE VIII.

VALCOUR, *seul.*

**T**OUTES ces femmes, au premier abord s'éfarouchent, crient, tempêtent; peu à peu elles s'humanisent, s'appriivoisent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las! . . . Cet original, avec son air mari. . . Il m'a paru François. . . C'est quelque réfugié. . . Ma foi, nous jouerons la Comédie. . . Le pauvre diable! il ne faut pas le tuer. . . Qu'il végete maritalement sous cette zone pesante; je suis seulement curieux de pousser un peu l'aventure. Il faut bien s'amuser à quelque chose en garnison, sans quoi l'on périroit d'ennui.

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I.

## S C È N E P R E M I E R E.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

SAINT-FRANC.

**J**E vous demande mille pardons, Madame ; c'est un étourdi dont le cœur n'est pas méchant ; mais tout nouvellement échappé de la Cour, il outre la folie françoise ; il se croit tout permis ici. Cependant comme je lui connois des sentimens d'honneur, de la raison même par intervalle, je vous proteste qu'à l'avenir...

Madame LUZERE.

N'en parlons plus, Monsieur le Chevalier : s'il nous a causé quelque désagrément, votre honnêteté fait réparer ses fautes. Si tous les Militaires vous ressembloient, on

endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

SAINT-FRANC.

Il n'y a qu'une jeunesse insensée qui puisse se faire un jeu d'un métier aussi sérieux , & qui doit faire couler nos larmes quels que soient nos succès. C'est bien assez d'obéir à la nécessité terrible qui nous ordonne , dans les Batailles , de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié , sans encore outre-passer les ordres dans les momens de relâche qui nous sont accordés. O devoir des combats ! devoir cruel ! lorsqu'il faut te remplir , j'impose à peine silence à ce cœur qui se souleve ; mais la Paix commande , je dois l'exemple au Soldat ; on n'est plus alors que le bras du Prince qui ordonne le carnage ; c'est lui qui en répondra devant le Juge des Rois. Mais aussi dans les intervalles de ces sanglantes calamités , je redeviens homme & me sens un besoin de paix. Mon ame soupire après quelque action généreuse. Je tâche en soulageant l'humanité souffrante , de réparer les maux dont j'ai été le fatal & l'aveugle instrument. Ah ! comment le triste spectacle de la guerre , en offrant des scènes si douloureuses ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus sensible ?

Madame LUZERE.

Avec des sentimens aussi nobles , que vous avez du fermer de plaies sanglantes , essuyer de larmes ameres , épargner de calamités !. Mais vous devez être heureux ; car on l'est, dès qu'on se plaît à faire le bien...

SAINT-FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune , en premier lieu , me fit prendre les armes , l'habitude m'en a fait dans la suite un pénible devoir. Le Ciel m'a favorisé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vécu heureux , à moins qu'on ne le soit en s'élevant au-dessus de son sort.

Madame LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me semble qu'un Officier , dans plus d'une occasion , joue un rôle distingué.

SAINT-FRANC.

Il est vrai , Madame , que cette place peut récompenser un vieux Militaire de ses longs services. De simple Soldat, je suis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentissage de la guerre ; resté presque

feul de tant d'autres moissonnés à mes côtés ; j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les serpens de l'envie. Il m'en a couté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables , plus dangereux que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me hait , & sa haine , que j'ai bravée , veille & saisit le moindre pretexte pour éclater. Valcour , dont l'esprit est si léger , est plus juste que son pere. Son cœur est droit , son ame est noble ; il s'est montré dans tous les tems mon défenseur , je lui dois beaucoup... Mais , croiriez-vous que la moitié des Officiers , placés , sans aucun service , à la faveur de leur naissance , croiriez-vous , dis-je , qu'ils murmurent de me voir dans le rang que j'occupe. Je les entends souvent dire derriere moi , ce n'est qu'un Officier de fortune. Ils se souviennent de mon obscure origine , ils oublient les cicatrices dont ce sein est couvert.

Madame LUZERE.

Quoi ! des Guerriers qui suivent ensemble une carrière glorieuse , qui servent une mere commune , la Patrie , connoître l'envie.

## S A I N T - F R A N C.

Mais, Madame, ce n'est point-là le chagrin qui dévore mon cœur. Ma raison me met aisément au-dessus de ses injustices, hélas ! trop familières aux hommes. Je me suis fait dès longtems une loi de voir en dédain leurs petites passions. Que de peines plus secrètes me consomment ! Elles sont réelles ; elles ne sont point nées de l'ambition, elles sont filles de la nature... Mais pardon, j'oubliois que je ne vous entretiens que de moi... Ce n'est pas en votre présence que je dois gémir ; est-ce à moi de troubler la sérénité de votre ame ? Vous me semblez heureuse... Vous êtes mere d'un enfant qui doit combler votre félicité... Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle & pour vous... Elle est belle, & paroît si douce!.. Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de son époux... Qu'il seroit cruel de lui voir contracter un lien funeste qui seroit l'infortune de sa vie.

Madame L U Z E R E.

Heureusement que le jeune homme à qui je la destine, réunit les plus excellentes qualités ; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens qui composent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il possède.

208 LE DÉSERTEUR,  
SAINT-FRANC.

Ses mœurs vous font donc bien connues ?

Madame LUZERE.

Depuis sept ans , elles ne se font point démenties.

SAINT-FRANC

Il vous aime . . . Il vous respecte.

Madame LUZERE.

Comme si j'étois sa mere.

SAINT-FRANC.

Il mérite d'être heureux . . . Jouissez de votre bonheur.

Madame LUZERE , *en soupirant.*

Ah Monsieur ! l'apparence du bonheur est souvent trompeuse. Ma félicité n'est pas si grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ses peines , & plus elles sont renfermées . . .

SAINT-FRANC.

Comment , Madame ?

Madame LUZERE , *d'un ton un peu contraint.*

On a souvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'est-il pas vrai qu'il faut bien se connoître avant de risquer une confiance qu'on voudroit quelquefois hazarder. Vous vous attendrissez.



## S A I N T - F R A N C.

Je sens ce que vous dites , Madame. On brûle quelquefois d'épancher son ame , parce qu'on soulage ainsi l'amertume dont elle est remplie. Ce cœur , comme le votre , a besoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'entourent de confident intime. La plupart des amis que j'avois , m'ont devancé dans la tombe , & prêt d'y descendre , irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rompre aussitôt. Je ne vois autour de moi que rivaux ambitieux , d'un caractère sombre , ou des jeunes gens pleins d'inconséquence , profondément occupés de frivolités : pas un ne m'intéresse assez pour lui confier mes peines ; mais vous êtes mere , Madame , votre cœur doit répondre au mien.

( *Après un silence.* )

Ils ignorent tous la cause d'une mélancolie profonde , qu'ils ne savent que me reprocher. Oui , je suis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs , ni des plaisirs attachés à mon rang. . . J'eus un fils que j'aimois. . . A son entrée dans le monde , je n'avois que des larmes à répandre sur lui. . . Aujourd'hui que la fortune m'a souvi , que je pourrois lui faire un fort heureux , j'ignore ce qu'il est devenu. . . Son souvenir me pour-

suit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune , il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du soldat que je commande aujourd'hui. Aussi dans chacun d'eux , je crois voir & reconnoître mon enfant. . . . Tous me sont chers. . . Peut-être vit-il encore , traînant une vie pénible ou languissante. . . Mais je l'ai perdu , Madame , & d'une façon à presque désirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE

Vous vous intéressez à la cause de tous les soldats infortunés. . .

SAINT-FRANC.

Si je m'y intéresse! . . . Mon fils est du nombre.

Madame LUZERE.

Ah , Monsieur ! écoutez-moi. Vous l'avez dit , je suis mere. C'est le ciel qui vous a conduit ici pour rassurer mon cœur. Il brûle à son tour de s'expliquer. La confiance a ses périls , je le fais ; mais ce n'est pas quand c'est vous qui l'inspirez. Je vais vous livrer le secret de ma vie. . .

SAINT-FRANC.

Tout nous réunit , Madame ; franchise ,

candeur , religion ; faut-il pour vous rassurer attester l'honneur. . .

Madame L U Z E R E , *d'un ton abandonné.*

Non. . . Votre physionomie annonce votre ame. . . Homme compatissant & généreux , recevez l'aveu de mes peines. La bienfaisance est en vous un sentiment aussi vrai que profond. . . Guidez-moi , instruisez-moi. . . Depuis votre arrivée , je n'existe plus. Sachez que ce même jeune homme , qui doit épouser ma fille , à l'heure où je vous parle , voit le trépas suspendu sur sa tête. . . Je vous confie sa destinée , sa malheureuse destinée. . .

SAINT-FRANC.

Achevez. . .

Madame L U Z E R E.

Hélas ! sauvez-le ; il est. . .



## SCÈNE II.

Madame LUZERE , SAINT-FRANC ;  
CLARY.

CLARY , *accourant toute éplorée.*

O Ciel ! .. Ciel. . . Monsieur le Chevalier , à son secours. O ma mere. . .  
(*Elle tombe.*)

Madame LUZERE , *la relevant.*

Qu'est-il arrivé ?

SAINT-FRANC.

Expliquez-vous... Parlez... Calmez-vous.

CLARY , *respirant à peine.*

Des gardes emmenent Durimel !

Madame LUZERE.

O Dieu !

CLARY , *au milieu des sanglots.*

Ils sont entrés... Ils se sont emparés de lui... Ils le conduisent à travers tout un peuple... J'ai vainement couru ; Durimel se laissoit entraîner sans élever aucun cri , aucun gémissement , & comme s'il étoit coupable.

Madame LUZERE , *tombant aux pieds  
de Saint - Franc , qui ne lui donne  
pas le tems de mettre un genou en terre.*

Ah Monsieur!.. Courez , faites qu'on  
le délivre. Votre autorité , dans le Régi-  
ment , doit avoir un crédit sûr... Embras-  
sez sa cause... Si vous saviez.

S A I N T - F R A N C .

J'embrasserai sa défense ; mais de grace ,  
achevez un aveu...

Madame L U Z E R E .

Ah!.. (*à Clary.*) Éloigne toi , ma chere  
fille... Laisse-nous un instant... Éloigne-  
toi... écoute une mere.

C L A R Y , *soupire & se retire inquiète  
& tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi... Ah!  
si cela continue , il faudra que je meure.



## SCÈNE III.

SAINT-FRANC , Madame LUZERE.

Madame LUZERE, *prend Saint-Franc ,  
l'amene sur le bord du Théâtre , & lui dit  
d'une voix basse & suppliante.*

**J**E m'abandonne à vous. Écoutez si j'ai lieu de frémir . . . Ce jeune homme pour qui je vous implore , est Déserteur de votre Régiment.

SAINT-FRANC, *recule en arriere ,  
en jettant un cri douloureux.*

Seroit-il possible ?

Madame LUZERE.

Hélas ! Il est perdu , si . . .

SAINT-FRANC, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame LUZERE.

Puis-je compter sur vous ? . .

SAINT-FRANC.

'Ah ! vous ne savez pas tout ce qui s'est passé dans mon ame . . . Comme elle s'est ébranlée . . . Madame , ce cœur est plus déchiré que le vôtre.

Madame L U Z E R E.

C'est l'humanité qui se souleve , & qui vous parle en sa faveur.

S A I N T - F R A N C.

Oui sans doute... Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif , plus touchant & plus fort. Que de fois , de malheureux Déserteurs m'ont fait mourir d'effroi ! il n'est plus tems de vous le cacher , apprenez que mon fils est Déserteur aussi. Hélas ! Aucun d'eux ne me fut amené , que tout mon sang ne se soit glacé , que je n'aye cru le reconnoître. Tant de fois trompé , le serai-je aujourd'hui?.. O Dieu ! Tu fais combien je soupire après sa vue , & comme je tremble de le retrouver.

Madame L U Z E R E.

Que m'apprenez vous?.. Quel pressentiment vient me saisir ! Mais , Durimel est le fils d'un soldat. Élevé dans la même religion que la nôtre , le Languedoc fut sa patrie.

S A I N T - F R A N C , *avec la plus grande émotion.*

Que dites-vous ? Arrêtez , Madame... Le Languedoc ! Je naquis sous le même ciel ! mais je n'ose vous croire encore... Une idée aussi chère... Aussi cruelle..

216 LE DÉSERTEUR,

'Ah ! je ne puis en soutenir l'incertitude. . .  
Je vais. . . Je vole à lui.

Madame LUZERE , *seule.*

Que de combats à soutenir ! de terreur à  
étouffer ! ô Dieu , prête - moi le courage  
nécessaire. . .

---

S C È N E I V.

Madame LUZERE , CLARY.

CLARY , *revenant à sa mere.*

'A H , ma mere ! tout mon corps fris-  
sonne. . . Je pleure malgré moi.

Madame LUZERE.

Rassurez-vous.

CLARY.

Que je me rassure ! & vous êtes aussi pâle ;  
aussi tremblante que moi.

Madame LUZERE.

Cruelle fille ! Laissez-moi respirer ; c'est  
vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais , dites-moi. D'où vient qu'on l'ar-  
rête ? Que signifioient ces mots interrom-  
pus ,



pus , ces soupirs , cette tristesse profonde qui perçoit à travers les expressions de son amour. Il n'étoit plus le même. Croyez-vous en avoir imposé à mon œil. Ce vieux Chevalier qui vous quitte , je l'ai vu sortir le visage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ses peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce silence cruel.

Madame LUZERE. *avec une tranquillité forcée.*

Je vous le répète , Clary ; votre imagination prompte à se forger des maux , fera le supplice de votre vie.

CLARY.

Hélas ! Vous voulez que je sois tranquille ; & les malheurs de la guerre viennent fondre jusques dans notre maison. Comme tout est changé ! Je ne vois que des visages farouches ou insensibles à nos douleurs. Vous même dissimulez avec moi. Ne suis-je plus votre Clary ? Ah ! ma mere , est-ce ainsi que mon hymen va se célébrer.

Madame LUZERE.

Ton hymen !.. (*appercevant M. Hoffau.*)  
Mais que nous veut-il encore , & que vient-il annoncer ?

## SCÈNE V.

Madame LUZERE, CLARY,  
M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

**V**OILA donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire sauter en l'air n'est pas à son aise à présent. Cela est très fâcheux pour vous, Mesdames ; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal ? Vous n'avez pas voulu écouter mes conseils. Il n'est plus tems ; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monsieur ; laissez-nous libres ; nous ne sommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous savez donc la fin de l'histoire. Je me suis trouvé là, moi. A peine conduit à la première garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE.

(à part.) Malheureuse ! (voulant emmener

*sa fille.*) Viens, ma fille, viens, ma chere Clary... Fuyons son aspect; il ne peut que nous affliger.

CLARY, *résistant.*

Non... Le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah! mon enfant... prie de ne rien savoir. Tu ne le sauras peut-être que trop tôt... Arme-toi de courage. Ton amant infortuné...

CLARY.

Eh bien?

*(Madame Luzere ne peut parler.)*

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'est un Déserteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déserteur! Est-il bien vrai, ma mere?

*(Elle tombe dans les bras de sa mere.)*

M. HOCTAU.

C'est ce jeune Officier qui l'a décélé. Le Conseil de guerre s'assemble. Son procès est tout fait, dit-on, pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma présence, & n'y reparaissez jamais, homme vindicatif & méchant, qui

venez jouir du malheur qui nous opprime !  
Retirez-vous , & laissez-nous à nos tourmens.

M. HOCTAU , *en s'en allant.*

Est-ce ma faute , à moi , si les compatriotes font deux cent lieues pour venir ici lui casser la tête? .. Mais nous nous reverrons après le premier feu.

## SCÈNE VI.

Madame LUZERE , CLARY.

CLARY , *après un silence.*

**L**E voilà donc révélé , ce terrible secret. Quoi ! Durimel est arrêté comme Déserteur... Il est au milieu des Soldats... Il est peut-être condamné... Il va périr... Juges cruels ! mes larmes pourront-elles vous apaiser. Ah ! courons le sauver , ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête , ma chere Clary. Recueillons notre ame , & nos forces ; commande-toi un instant. Ose espérer. J'attends le vieux Chevalier... Ma fille , au nom de l'amour que j'ai pour toi , élève ton ame , & apprends à supporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'est ainsi qu'il se joue des mortels, & tu n'es pas la seule infortunée qui gémissé sous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel ! Durimel ! quelles sont à présent tes pensées. Je sens que ton cœur m'appelle . . . Je crains de te revoir. Des sentimens inconnus à mon ame la remplissent & l'épouvantent : comme tout est désert & lugubre autour de moi, & quel désespoir affreux m'attend !

---

## S C È N E VII.

Madame LUZERE, CLARY,  
VALCOUR.

Madame LUZERE.

Q U E vois-je ! Ah ! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement surpris.

Vous êtes un monstre , & nous maudissons l'heure où vous avez touché le feuil de cette maison.

Madame LUZERE.

Quoi ! vous avez été assez lâche , assez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez du protéger ; & vous osez encore...

VALCOUR.

Qui moi , délateur ! (*arrétant Clary.*) Arrêtez , de grace écoutez moi. Je vois que mon cœur ne vous est pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pu y donner lieu ; mais si je me suis permis quelques légèretés indiscrettes, dans une pareille affaire , toute frivolité cesse. J'en jure par l'honneur ; non jamais mon cœur ne s'est senti si vivement touché , que lorsque je l'ai reconnu... J'en ai pleuré de pitié... Ah ! si vous m'eussiez confié son sort , j'aurois pu le sauver...

Madame LUZERE.

Ce n'est pas vous qui l'avez fait arrêter ?

VALCOUR , *avec chaleur & noblesse.*

Cessez une imputation aussi odieuse ; je rougirois de la combattre. Que la grace de

tous ces infortunés n'est-elle entre mes mains, aucun ne périroit ! Mais que dis-je , ne désespérez pas. Le Colonel , sous lequel il a servi , est mon pere. Je vole à ses pieds. Je les enbrasse, je presse, je sollicite sa grace; je l'obtiendrai. Plus de repos , plus de tranquillité pour mon cœur , que votre amant ne soit libre , & que vous ne soyez unis. C'est en vous le rendant que je me vengerai de vos soupçons. Vous verrez que la légèreté du François n'est pas incompatible avec la sensibilité , & que l'étourderie n'exclut pas toujours les vertus. Adieu , les momens sont chers , & je cours les employer.

Madame LUZERE.

Ah ! s'il est ainsi , Monsieur , pardonnez...

---

## S C È N E V I I I.

Madame LUZERE , CLARY.

CLARY.

**O**SERONS-nous espérer , dites-moi ; l'oserons-nous ?

Madame LUZERE.

Oui , ma chere fille. Nous ne sommes pas

encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des Officiers sauve tous ceux qu'ils peuvent sauver. Pense-tu qu'on ordonne de sang froid la mort d'un homme ?

CLARY.

Ah ! ils pleurent tous , & ils condamnent... La clémence leur est étrangère... Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui ? Il a besoin de nous. Mon cœur est tourmenté , & le sien éprouve tout ce que je sens... S'il mouroit... Affreuse image ! Ciel ! frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier ; c'est notre Dieu tutélaire , tu connoîtras son ame... Tes pas chancelent !

CLARY.

Je me trouve foible , j'éprouve un serrement de cœur inexprimable.

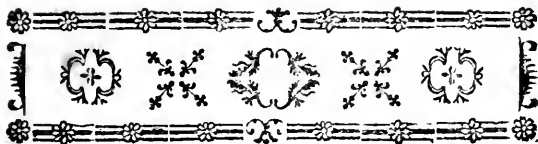
Madame LUZERE.

Viens , chere enfant , appuie-toi sur mon sein.

*(Elles sortent appuyées l'une sur l'autre.)*

*Fin du troisième Acte.*





## A C T E I V.

---

 SCÈNE PREMIÈRE  
 SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *suivant Saint-Franc.*

**Q**UE je te laisse!.. & c'est à moi que tu  
 peux le dire? Je ne te quitte pas. Comme  
 dans un instant tous tes traits sont changés!  
 Je t'ai vu sortir de la salle du Conseil,  
 pâle, & la mort dans les yeux: Quelle im-  
 pression profonde & terrible ce malheureux  
 a fait sur ton ame! Tu fais tout ce que j'ai  
 dit, tout ce que j'ai tenté... Tu voudrais  
 parler, tu te tais! ne suis-je plus ton ami?  
 Ah! la pitié qui te parle en sa faveur est  
 sans doute respectable; mais qu'elle n'aille  
 pas te précipiter dans le tombeau avec l'in-  
 fortuné que tu ne peux sauver.

K v

Valcour ! en tout tems ton amitié me fut utile & chere. Aye pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés ; mais celui-ci , hélas ! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton pere. Tu fais que ma voix l'endurceroit au lieu de le fléchir. Obtiens seulement un délai , & je serai le plus heureux des ... Va , & laisse-moi.

VALCOUR.

Je te laisse pour servir ta générosité , que j'admire , & que je dois imiter ; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi , digne & respectable ami.

SAINT-FRANC.

Oui , mon cher Valcour , je serai plus calme.

(*Valcour sort.*)



## S C È N E I I.

SAINT-FRANC, *seul.*

**I**M P É N É T R A B L E Providence ! tu veux rendre la fin de ma carrière triste & funeste!.. Hélas ! il devoit faire la consolation de ma vieillesse. Ah ! quand ma main guidoit en paix ses premiers ans , j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort ! Je l'ai vu languissant au berceau , il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point jusques à l'ame , où loin des horreurs du trépas , l'enfant meurt comme il s'endort ; mes vœux ardens ont fatigué le Ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât sa vie... Je ne savois pas alors ce que je demandois... Ah ! coulez mes larmes , coulez.



## SCÈNE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

SAINT-FRANC, *allant à Madame  
Luzere.*

**E**PARGNEZ-moi, Madame, épargnez-moi ! je l'ai vu, je l'ai reconnu... Oui, c'est mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel... votre fils !

SAINT-FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'est que trop vrai. Je redoutois ce coup, il n'a pas manqué. C'est contre moi que s'épuisent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le sort de me porter des coups plus sensibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un degré aussi haut que celui de ses infortunes. Dans un moment je vais connoître ce qu'est mon fils. Si son cœur est grand il saura mourir... Le reste fera bien aisé, je n'aurai plus qu'à le fuivre.

Madame LUZERE

Mais, s'il est votre fils, n'êtes-vous pas un de ses Juges. Ne peut-on pas, en faveur de

ces titres, & des services que vous avez rendus à la patrie...

SAINT-FRANC.

La loi est inflexible, & ne connoît personne. Elle n'est même sacrée qu'autant qu'elle est aveugle.

Madame LUZERE.

Quoi ! votre sang prodigué dans les combats...

SAINT-FRANC.

Viens à moi, constance héroïque, viens affermir ce cœur chancelant. C'est pour la dernière fois que j'aurai courbé ma tête, que je me ferai humilié jusqu'à la prière. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel est mon ennemi. Il est altier, il est inexorable. Si je disois un mot, je ne ferois que hâter la mort de mon fils. Hier, saisissant l'époque de cette désertion, il osa m'accuser, en plein Conseil, de trop d'indulgence envers les Déserteurs. Il est vrai que j'ai causé le salut de plusieurs ; mais toi, malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils ! J'ai porté la parole terrible de n'embrasser la défense d'aucun. Je ne savois pas qu'elle dût retomber sur la tête qui m'est la plus chère... Au reste, Madame, ne trahissez pas ce secret important. Je fais quand il faudra le révéler.

Madame LUZERE.

Que tardez-vous , allez trouver les anciens compagnons de vos exploits ; criez-vous devant eux : C'est mon fils que vous allez mettre à mort. Alors leurs cœurs attendris...

SAINT-FRANC.

Je ne le saurois même pas. Sa mort est signée depuis sept ans , & l'Arrêt est irrévocable. J'ai vu presque toutes les voix passer à sa condamnation. Ah ! si la grace étoit possible , pensez-vous que je balancerois un seul instant ? que la cause des Rois combattroit celle de la nature ? Un intérêt aussi cher que celui de ses jours , m'oblige à dévorer mes larmes en silence. La Religion de nos peres... Vous m'entendez , Madame. Si je laissois échapper mes clameurs paternelles , un zèle fanatique l'arracheroit bientôt de mes bras. Ils me priveroient de sa vue & de ses derniers momens. Dans ces momens affreux , accompagner ses pas , m'attacher à lui , est la seule consolation qui me reste.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à sa vue ! & ses regards ne se sont point fixés sur un pere !

## SAINT-FRANC.

Ce n'étoit point là où je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit aussi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnoient étoient loin de soupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur, j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été satisfait de son courage. J'ai reconnu mon sang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue. Il ne s'est point humilié devant les Juges pour mendier la vie. Il a répondu aux interrogations sans fierté comme sans foiblesse. Tranquille, & poussant quelques soupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours sur les siens. Je suis resté aussi ferme, & j'ai eu la constance de disputer pour lui un trépas qui ne fût point infamant. Au moment de signer j'ai cependant senti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature ?

SAINT FRANC.

Il faudroit être moi pour le savoir ; mais il le falloit. J'ai prié qu'on le laissât libre, jusqu'à l'heure où son Arrêt doit être exé-

cuté. J'ai répondu de sa personne. Il n'y a que vous , Madame , qui sachiez un secret que je voulois encore renfermer dans mon sein ; & sans le bien que vous m'avez dit de lui , j'aurois hésité à vous le confier. Oui , si j'eusse trouvé mon fils indigne de moi , il ne m'auroit jamais connu ; mais je sens que ce cœur paternel vole au devant de lui. Il me tarde de l'embrasser , de l'inonder de mes larmes , de le presser sur ce cœur gemissant. C'est assez combattre , qu'il vienne ! qu'il tombe dans mes bras !

Madame LUZERE.

Dieu , je le reverrai !

SAINT-FRANC.

Je meurs d'impatience , & je frémis du moment. Madame , j'aurai besoin d'être seul avec lui. Il me semble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point , ou cette fois...

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher , & ne me trouvant point...

SAINT-FRANC.

Laissez-moi , je suis jaloux de posséder ses derniers momens... Il me les doit !

(*Madame Luzere se retire.*)

Ciel , le voici !



## S C È N E IV.

SAINT-FRANC , DURIMEL.

DURIMEL , *environné de Soldats , entre ,  
les cheveux épars , & habillé  
conformément à sa situation.*

SAINT-FRANC , *à part.*

**O** M O N Dieu ! laisse-moi vivre encore  
une heure , & je t'abandonne le reste de ma  
vie.

*( Il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont  
censés demeurer à la porte. )*

DURIMEL , *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary , & je crains de la ren-  
contrer. Il faut que je la voye avant de  
mourir. C'est elle qui doit me plaindre &  
me consoler. Hélas ! on me fuit , on n'ose  
me revoir , on tremble de m'aborder.

*( Appercevant Saint-Franc , & courant  
vers lui. )*

Ah ! Monsieur , c'est à vous que je dois la  
liberté de revoir ces lieux qui me sont si  
chers... A ce bienfait , il faut que vous

234 LE DÉSERTEUR,  
en ajoutiez un autre... Vous seul pouvez  
le remplir. De tous mes Juges , vous m'a-  
vez paru le plus attendri sur mes malheurs.  
Mes malheurs sont grands... Vous me  
voyez pleurer ; mais ce n'est pas sur moi que  
je repands des larmes. (*arrivant sur le bord  
du Théâtre.* O mon pere ! mon pere ! Le  
Ciel a-t il prolongé tes jours ? Que vas-tu  
devenir , si jamais la fin de ma triste désti-  
née parvient jusqu'à toi ? (*tirant une lettre de  
son sein.*) Puisse cette lett e te consoler , en  
apprenant dans quels sentimens j'ai terminé  
ma vie. Je suivrai tes leçons jusqu'au der-  
nier soupir. Je chérirai la vertu , la Reli-  
gion , l'honneur. (*il baise la lettre avec trans-  
port.*) Parois à une vue si chere , gage pré-  
cieux de mon amour ; tu rendras , après  
moi , ma parole vivante. Si ses yeux peu-  
vent te lire , je revivrai pour lui dans ce mo-  
ment. (*allant à Saint-Franc.*) Monsieur , il  
n'y a que le nom & la Compagnie , qui  
pourront vous aider à la faire parvenir à son  
adresse. Mon pere est un Soldat dont le  
Régiment a passé les mers. Ce Régiment  
ayant beaucoup souffert , a été incorporé  
dans un autre , dont j'ignore le nom. Je  
vous en conjure , ne négligez pas vos re-  
cherches ; je mourrai content si vous me le  
promettez.

SAINT-FRANC , après un silence .

Donnez.

( *Saint-Franc prend la lettre , rompt le cachet , & la parcourt ; cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ses bras tout tremblans , & s'écrie avec l'ame d'un pere.* )

Mon pauvre Charles !

DURIMEL.

Dieu !

SAINT-FRANC.

Embrasse ton pere.

( *Le pere s'appuie sur l'épaule de son fils , ils demeurent embrassés. Durimel met un genou en terre , & se saisit des mains de son pere , qu'il baise avec une tendresse respectueuse.* )

DURIMEL.

Mon pere ! dans quel état ! Graces au Ciel , c'est vous ! Quel heureux moment !

SAINT-FRANC.

Oublie-tu le moment qui doit le suivre ?

DURIMEL.

Je l'oublie ! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du Ciel , qui me permet à ce prix d'embrasser vos genoux... Grand Dieu ! pour un tel moment , oui je t'offre volontiers ma vie.

Mon cher fils ! tu te fens donc la force de te soumettre à cette main invisible? .... Dis , conserveras-tu ce courage jusqu'au dernier instant.

DURIMEL.

J'y suis résolu , quoique mon cœur ait à regretter . . . & si quelque trouble vient l'affaiblir , ô mon pere ! c'est de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

SAINT-FRANC.

Ton pere malheureux , n'a que ce triste bienfait en son pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir , t'encourager , est un droit trop précieux , sans doute , & que je ne cede à personne . . . Voilà pourquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils . . . Emploi terrible & cher , j'espère te remplir !

DURIMEL.

Vous y ferez , mon pere !

SAINT-FRANC.

Ignore-tu que c'est moi qui donne le signal ? Tout Déserteur a trouvé en moi un pere. Je croyois te voir , t'embrasser dans chacun d'eux , & je t'abandonnerois , & je perdrais le fruit du plus cruel apprentif-

sage!.. Non , qu'il m'en coute la vie. Ton ame ne s'envolera sous l'œil d'un pere , que pour se réfugier dans le sein d'un Dieu. C'est le pere commun des hommes , mon fils , & toute ma tendresse paternelle , n'est qu'une foible image de la sienne.

D U R I M E L.

Ah ! ce Dieu , dont j'adore la bonté ; fait que j'ai plus d'une victoire à remporter... J'allois mourir paisiblement ; mais voici que l'amour de la vie me parle avec force , & se reveille dans mon sein. Je vous retrouve , je presse ces mains cheres & respectables... A peine ai-je le tems de les baigner de larmes de joie , qu'une voix impitoyable m'appelle sur les lieux où ma fosse est déjà creusée.

S A I N T - F R A N C.

Cette grace n'étoit que conditionnelle. N'outre point tes regrets. Un moment plus tard tu mourois loin de moi , & je vivois désespéré. Va , bénissons le Ciel. Je sens toutes tes douleurs , mais c'est ensemble qu'il nous faut apprendre à les surmonter. Soumets ta destinée à la volonté du maître qui conduit tout.

D U R I M E L.

Je me soumettrai... Je mourrai... Mais quel est mon crime !

Eh ! quel étoit le crime d'un million d'hommes , moissonnés à mes côtés par le fer , par la flamme , par les maladies plus cruelles encore ? Ils vengeoient la Patrie , & périssoient dans les tourmens Ils étoient tous innocens , & toi... La loi est générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé sur le champ de bataille , tu serois mort sans regrets... Mon fils ; tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort sera plus utile que ta vie ; ta mort retiendra sous les drapeaux de la patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour se voir ensuite aussi malheureux que toi. En tombant , tu prévies leur perte , tu raffermis les colonnes de l'État... Embrasse cette idée digne d'un Citoyen. Dis à toi-même... Si j'ai trahi la loi de mon pays , il n'aura rien à me reprocher ; ma mémoire sera sans tâche ; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

## DURIMEL.

Je rappellerai mon courage qui chancelé ; mais qu'il est affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge , aux portes de la félicité ! lorsqu'un pere , une amante... Le sentiment l'emporte , & je ne suis qu'un foible mortel.

## SAINT-FRANC.

Ce cœur paternel souffre en prononçant ces mots ; mais quand les calamités de l'homme sont montées à leur comble , que tout échappe à ses mains , qu'il se trouve seul sur les bords d'un abîme inconnu , mon fils , connois-tu l'être qui console & qui se plaît alors à secourir le malheureux qui l'implore ?

DURIMEL.

Dieu , mon pere.

SAINT-FRANC.

Sa présence nous environne. Il entend ; il recueille nos moindres soupirs. Quand tu es sous son regard , connoîtras-tu le désespoir ? & où peux-tu tomber , si ce n'est dans son sein ? Que gagneroit ton ame à s'irriter ? En te montrant rebelle , tu te rendrois encore plus malheureux ! Si tu as toujours été homme de bien , leve ce front abbattu. Ta tristesse outrageroit l'Être puissant & magnifique. Aie la confiance d'un fils , & non la terreur d'un esclave. C'est au vil incrédule à trembler ; mais toi qui vois au-delà de cette vie tends les bras au Pere universel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

DURIMEL.

Ah ! mon pere ! que cette idée est au-

guste & sublime ! C'est quand l'Univers va nous échapper que cette vérité consolante descend dans toute la profondeur de l'ame, & l'éclaire de ses rayons célestes. Allons, demain, à cette heure, je saurai avant vous ce que c'est que mourir.

S A I N T - F R A N C.

Je resterai seul ! Qui de nous deux sera le plus infortuné ? Je voudrois n'être pas condamné à l'horreur de te survivre. J'ai passé soixante années presque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore ? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'est ce que cette vie ? Va, il est aisé de la perdre lorsqu'on s'y résout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre, & se laisser frapper.

D U R I M E L.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur servir de pere.



SCENE



## S C È N E V.

Madame LUZERE , CLARY ;  
SAINT-FRANC , DURIMEL.

CLARY , *dans le fond du Théâtre.*

**L**AISSEZ-MOI aller à lui ; je ne l'ai point encore vu depuis qu'il est malheureux.

DURIMEL.

C'est elle ! ô mon cœur , affermis toi !

SAINT-FRANC , *arrêtant Clary.*

Chere fille ! Ménagez , ménagez notre foiblesse... Il a besoin de tout son courage.

CLARY , *à Durimel , qui se détourne.*

Tourne donc les yeux vers moi , Durimel ! ...

DURIMEL , *se précipitant dans ses bras.*

Clary , ô chere Clary !

CLARY , *après un moment de silence.*

Quel regard au milieu de tes larmes ! ..  
Que veut-il me dire ? Je perds la voix. Le ciel qui te fait innocent te rend-il à moi ?

DURIMEL, *avec transport.*

Va, bénis sa bonté... Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie subite brille sur ton visage !  
Ta grace... Elle est accordée ?

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du ciel. J'ai retrouvé mon pere ! le voici, précipite-toi dans ses bras.

CLARY, *à Saint-Franc.*

Vous êtes son pere ! Ah ! vous ferez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauvez. Je meurs, s'il périt... Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui ? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de vous chérir sous le double titre de pere & de libérateur de mon époux !... Vous vous taisez !

SAINT-FRANC, *ému, & lui prenant les mains :*

Chere enfant !

CLARY.

Hélas ! si je vous suis chere, dites ; il ne périra pas ! Je ne veux que ces mots, sans quoi ma constance succombe. C'est sur lui que j'ai fondé tout mon espoir ; & pourquoi donc faut-il qu'il meure ?

DURIMEL , *interrompant Clary.*

Que mes juges s'appaient ou demeurent inflexibles , ma tête est dévouée au malheur , & je ne dois plus aspirer à votre main. C'est à moi de vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre sort du mien. Un autre plus heureux remplira la brillante destinée que je n'ai pu qu'entrevoir. Je sens qu'il est des pertes plus sensibles que celle de la vie.

CLARY , *avec véhémence.*

O paroles cruelles !.. Et c'est toi qui m'accables ainsi !.. Non , tu ne le crois point. . . Ai-je besoin de te le dire ? Non , ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de subir la mort ensemble. Mais garde-toi de penser que Clary puisse renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour. Ton infortune m'en fait un devoir sacré. . .

DURIMEL , *pressant la main d Clary.*

O mon pere , mon pere ! comme elle m'auroit aimé ! Je sens , je sens trop que je regrette la vie.

(*Ils s'embrassent.*)

Madame LUZERE , *allant à eux & les séparant avec tendresse.*

Arrêtez , mes enfans ; mon cœur se brise

entre vous deux. Dans ces momens pitoyables vos transports font de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux ! Attendez ce que le ciel doit décider de vous , & respectez deux cœurs que vous déchirez.

DURIMEL , *avec noblesse.*

Madame , je sens mon courage s'élever : je saurai vaincre la mort , la recevoir d'un œil tranquille ; mais ce cœur ne peut renoncer au charme qui m'étoit offert. Toutes les puissances du ciel & de la terre ne peuvent même l'affoiblir. Que cette chaîne de jou s fortunés vienne à se rompre , un d'eux du moins peut m'appartenir. Vous m'aimez? . . Ah ! j'ose ici en demander le prix. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre. Je puis mourir en portant le nom de son époux. Ce nom heureux m'étoit destiné. Vous même ici tantôt... Ah ! je vous crois trop généreuse pour changer comme le ort.

Madame LUZERE , *se couvrant le visage.*

Ah ! cruel !

DURIMEL , *à Saint-Franc.*

Vous aurez une fille, si vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi. Sur les bords de la tombe , j'emb assésai le bonheur un ul instant , & j'aurai assez vécu.

CLARY, *dans un transport passionné.*

O ma mere ! Je l'aime de toutes les forces de mon ame ! J'unirois mes destinées aux siennes quand l'univers entier ordonneroit son opprobre. Donnez-lui cette main. C'est le ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce dessein. Cette main lui fut promise. Il a de nouveaux droits sur elle ; il est malheureux. Le ciel aura pitié de ces nœuds formés sous ses regards. Les barbares les respecteront malgré eux , & n'oseront les briser sans frémir. . . Oui , nous serons unis , cher Durimel ! & malheur à qui osera nous séparer.

D U R I M E L.

Et je ne suis pas heureux ? . . Et je me plaindrois encore ? O mort ! tu peux frapper ; j'ai connu l'amitié, l'amour & la tendresse.

S A I N T - F R A N C , *tranquillement.*

Madame , on peut accomplir cet himen. Le ciel ne défend pas l'espérance. C'est le trésor des infortunés. Qui seroit assez cruel pour le leur ravir ?

C L A R Y.

Ah ! Qu'il m'est doux de vous nommer mon pere !

S A I N T - F R A N C.

Mais , ô ma fille ! en devenant son épouse ,

le lien que vous allez former vous impose un devoir. C'est de respecter la paix de son ame ; c'est de défendre l'abbatement à votre cœur ; c'est d'imiter son courage & sa constance ; c'est de vous soumettre aux arrêts du Ciel. Me le promettez-vous ? A ce prix seul. . .

CLARY.

En lui donnant cette main , n'ai-je pas tout promis ? Tendresse , obéissance.

SAINT-FRANC.

C'est assez. Madame , que tout soit prêt , que le Ministre soit averti sur l'heure... O mes enfans ! . . Laissez-le , chere Clary ; mon fils recevra le titre sacré d'époux. . . J'ai besoin d'être seul avec lui ; laissez-nous ; les minutes sont des années.

CLARY.

Hélas ! Je ne le fais que trop , mon pere , & je vous les sacrifie. (*à Durimet.*) Ah !

(*Elle s'éloigne avec sa mere.*)



## S C È N E V I.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

SAINT-FRANC.

**N**OUS sommes seuls. . . C'est cette heure que tu dois regarder comme la dernière de ta vie. Hélas ! sans l'Arrêt qui s'arme contre elle , mille accidens imprévus pouvoient encore devancer l'instant marqué.

DURIMEL.

Il est vrai.

SAINT-FRANC.

Nous devons tous ne nous regarder que comme possesseurs incertains du moment qui s'échappe . . . Le jour d'hier te laissoit espérer la jouissance de plusieurs années. Ce jour ne te laisse plus espérer que peu d'instans que tu faisis avidement. Comme ce point de vue étendu s'est tout-à-coup racourci ! Tu touches au dernier terme de l'espérance qui appartient à la terre , & tu sembles y voir encore le bonheur attaché ; mais toujours prêt à le saisir , que fais-tu s'il ne t'échappe-a pas encore pour ne se montrer à toi qu'au de-là de cette vie ?

L iv

DURIMEL.

Il m'échapperoit, mon pere ! & c'est la seule consolation que j'attends !

SAINT-FRANC.

Tu vois que le bonheur n'est jamais dans l'heure présente, mais toujours dans celle qui la suit. Mon fils ! élève tes regards vers cet autre Univers, où le tems n'a plus de prise sur l'homme, où l'Éternité met tous les Êtres de niveau, confond le nombre inégal des années, & rapproche l'enfant frappé au berceau & le septuagénaire. Que le cercle de la vie est étroit ! Comme nos plus beaux jours s'envolent les premiers ! & sitôt qu'ils déclinent, comme ils se précipitent ! Ils laissent à peine quelque légère trace, & mes cheveux blancs m'ont tout surpris. Je suis parvenu au bout de cette carrière, que la jeunesse regarde comme fort longue. Jè me suis vu à ton âge, je puis attester que ce surplus d'années n'est rien. A ton âge on a éprouvé ce qu'il y a de meilleur ; le reste n'est qu'amertume ; & vers le soir de la vie, le cœur se flétrit, se dessèche, & jusqu'à l'espérance, tout meurt, tout s'éteint. Mes desirs ont tous été trompés par la jouissance.

DURIMEL.

Vous n'avez pas été heureux ?



## S A I N T - F R A N C.

Non ; l'expérience tardive m'a appris que tout est illusion sur la terre , & que Dieu seul est réalité... Dans la foule immense des Êtres , il n'y a que lui , mon fils... Ne vois plus que sa grandeur , dont tu vas t'approcher. La mort pouvoit se présenter sous une forme plus hideuse & plus cruelle. Dieu a daigné l'adoucir pour toi. Il nous a rejoint , rends-lui graces , & benis l'arbitre de la vie , & celui de la mort.

## D U R I M E L.

Il vous soutient dans ce moment même , ce Dieu que j'implore entre vos bras ! à vos paroles , mon ame respire soulagée. Elle perd ses terreurs ; & cet esprit consolateur , qui vous anime , m'éleve & me semble une émanation de la Divinité même. Qu'il est grand ce Dieu qui m'attend ! Sa bonté égale sa puissance ! Que je me sens porté vers lui , en songeant que vous parlez en son nom !

## S A I N T - F R A N C.

Il nous écoute. Il fait si je te dis rien que je n'aye profondément gravé dans le cœur. Près de l'acte le plus sérieux , à la veille du dénouement de la vie , il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi : quel sacrifice as-tu fait , pour

l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paroître ? Ce n'est point assez de te résoudre au coup que tu ne peux éviter ; il faut , mon fils ! un autre sacrifice tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure suivante ? C'est l'avant dernière de ta vie , & tu oses la donner à tout autre qu'à lui !

DURIMEL.

Mon pere ! ce Dieu que j'adore, pourroit-il s'offenser d'un lien pur formé sous son nom ? Clary & moi le bénirons ensemble de nous avoir permis d'être unis comme freres avant une séparation éternelle. Nous nous soumettrons à ses décrets d'un cœur plus résigné. En devenant mon épouse , elle m'abandonnera à sa volonté , & moi je la confierai à sa clémence.

SAINT-FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais s'il falloit mourir à l'heure même , sans lui parler , sans la voir ; si la voix redoutable t'appelloi pour subir ton Arrêt. . . Dis , ton courage ne fléchiroit-il pas ? Marcherois-tu , en chérissant ton pere , en adorant le Ciel ?

DURIMEL.

Cette loi me seroit dure , je l'avouerais ; mais s'il falloit obéir , si votre bouche l'ordonnoit , si tel étoit mon sort. . .

SAINT-FRANC.

Eh bien ?

DURIMEL.

On me verroit gémir , & me soumettre ;  
mais avec douleur , au destin le plus cruel...

SAINT-FRANC.

Tu viens de le prononcer , & j'en crois  
ta promesse. Nous pensons toujours que le  
malheur qui vient de nous frapper sera le  
dernier de tous. Hélas ! tu le vois , il renaît  
toujours plus rigoureux , & l'infortune égale  
la durée de la vie. Il faut me suivre , mon  
fils ; échappons-nous sans bruit de cette  
maison ; évitons les cris , les larmes , l'inu-  
tile désespoir de ces femmes que j'ai écar-  
tées , & qui rendroient ta mort plus amère  
& plus douloureuse. Tu mourras sans avoir  
à souffrir de leurs derniers adieux ; mar-  
chons. . .

DURIMEL.

O Ciel ! mon cœur est brisé !

SAINT-FRANC.

Me suis-tu ?

DURIMEL.

Un instant , mon pere , un seul instant !

SAINT-FRANC.

Tu hésites ! ton courage foiblit ; ce que

Lvj

tu viens de promettre étoit trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui , sans doute ; mais je ne succomberai point. . . (*regardant le Ciel.*) C'est à toi que j'offre les tourmens dont mon ame est déchirée. . Clary ! que vas-tu devenir ? . . Nous devons être unis. O mort doublement cruelle ! Mais si tu ne peux entendre mes derniers adieux , je serai toujours près de toi. Ce cœur , sous l'empire de la mort , ne te fera point ravi. . . Mon pere ! puisqu'il le faut , allons , saisissez-vous de ces mains tremblantes , arrachez-moi de ces lieux. . . Oui , je la veux remporter cette terrible victoire.

SAIN T-F R A N Ç.

C'en est assez , mon fils , demeure. . . Le Maître qui veille sur toi , n'en demande pas davantage , & le sacrifice est accompli. . . Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main sera unie à la sienne. Sens le bonheur. Jouis de tes derniers momens. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir , & ne parlons de l'heure funeste qu'à l'instant où elle doit sonner.

DURIMEL, *avec attendrissement.*

Il semble à mon cœur que vous lui re-

donnez la vie... Je la reverrai!... Ah! je reçois ces instans comme une grace précieuse. Ils me font plus chers que la mort ne peut m'être affreuse... Je suis content, heureux... Je n'ai plus à me plaindre. (*avec fermeté.*) Dès que ces instans seront écoulés, vous pourrez reparoître sans crainte, vous me trouverez prêt à vous suivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, & votre fils sans pâlir...

S A I N T - F R A N C.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos ames s'entendent; je lis dans tes regards la fermeté de la tienne... Oui, tu es mon fils? viens, & repose dans mes bras.

(*Ils sortent en se tenant embrassés.*)

*Fin du quatrieme Acte.*



## A C T E V.

*Il est nuit , & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux posés sur une table , dont les bougies sont presque consumées. Clary est endormie sur un fauteuil , entre les bras de sa mere. Elle a veillé toute la nuit près de sa fille ; elle semble abîmée dans sa douleur. Durimel tient la main de Clary ; il a les yeux fixés sur elle.*

## S C È N E P R E M I È R E.

Madame LUZERE , CLARY ,  
DURIMEL.

DURIMEL.

*(Il exprime , par quelques regards & par quelques soupirs , l'état de son ame il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary , se lève , la quitte , s'éloigne & la contemple à divers intervalles.)*

*(Sur le bord du Théâtre.)*

**S**ES yeux appesantis & fatigués de pleurs cedent enfin au sommeil. . . Repose inno-

cente épouse ; endors tes maux ; rêve au bonheur , & perds l'idée de ce monde. . . Que je crains son réveil ! Qu'il fera douloureux ! . . Si je pouvois m'échapper. . . Je viens d'entendre passer les Compagnies. . . Quoi ! déjà. . . Comme les heures se sont rapidement écoulées ? . . Le tems semble se hâter. . . Mon pere va paroître. . . Chere Clary ! ( *il la contemple* ) Hélas ! nous n'avons plus qu'à nous séparer. . . Il faut nous sauver , à tous deux , un trop cruel adieu.

( *Il fait un mouvement pour s'éloigner , en mettant ses deux mains sur ses yeux.* )

CLARY , *en songe.*

Durimel ! Durimel !

DURIMEL.

( *Il est saisi d'un frémissement expressif , il revient sur ses pas, retourne à elle, & dit à voix basse :* )

Elle s'égare dans un songe trompeur. . . Ses lèvres me sourient. . . Passer de ses bras dans ceux de la mort. . . Ah ! ai-je assez souffert ? . . Dieu ! pardonne ce murmure. Les heures consacrées à la plus chaste tendresse , ne reviendront plus. Celles qui suivent ne doivent plus appartenir qu'à la résignation & au courage. C'est à toi que je les voue , Maître éternel de ma chétive existence. Il me reste un moment où l'ame la

plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi , Dieu puissant !

*Après un silence.*

Non , ce n'est point le brillant du soleil , ni l'éclat de l'Univers qui m'attachent à la vie ; mais vous , sentimens avec lesquels s'impatise mon être , amour ! amitié , mouvemens de la nature ! volupté céleste & délicieuse ! charme inconcevable ! oui , c'est vous que mon cœur regrette. . . Suprême bienfaiteur ! Je ne fais quels sont les biens que ta bonté me réserve ; mais je ne t'en aurois jamais demandé d'autres. (*ici Clary fait un geste , & prononce quelques accens sans suite.*) Comme elle paroît agitée ! . . . Ses joues s'enflamment !

CLARY , *toujours en songe.*

Vous êtes son Roi. . . Vous êtes un Dieu , maître de sa vie. . . Mon époux , sa grace ! sa grace ! que je l'obtienne , ou je meurs à vos pieds.

(*Elle jette un cri & s'éveille.*)

(*Durimel se jette à ses genoux , & la tient embrassé.*)

Madame LUZERE.

Ma fille !

DURIMEL.

Trop tendre épouse !



CLARY, *revenue à elle.*

Où suis-je ? Ah ! malheureuse ! . . . Ce n'est qu'un songe. Je croyois être aux genoux de ton Roi , de ce Roi que tu m'as dit si aimé , si bienfaisant . . . J'implo-rois ta grace , je l'avois obtenue . . . Durimel : non , je ne puis le croire , tu ne périras point , ce pré-lage heureux . . .

Madame LUZERE.

O Dieu , pourrai-je soutenir . . .

DURIMEL, *tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Clary ! . . . Je ne peux lui parler . . . Malheureux !

CLARY.

Non , tu ne périras point. Où sont les assassins qui en veulent à ta vie ? Qu'ils viennent ; oseront-ils t'arracher de mes bras ? Tu n'es pas de ces criminels dont le supplice est avoué de la terre. Où sont tes forfaits ? Dieu ne voudra pas que tu meures , non . . . Tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Ce trait fera-t-il le dernier ? . . . Arrête . . . Ménage ton espoir & tes pleurs. Je crains moins de mourir. J'ai connu ton ame. N'augmentons point nos peines. Ecoute , mon

pere va paroître. Je dois me présenter avec lui devant mes Juges ; mais avant , nos entretiens doivent être secrets. Laisse-moi l'attendre seul. Ah ! Clary ! retiens donc ces larmes , qui déchirent mon cœur.

CLARY.

Eh ! puis-je commander à mes larmes de ne point couler ? La vie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre ?

DURIMEL.

(*On aperçoit ici Saint-Franc , qui se retire soudain.*)

Madame... O ma mere ! séparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte , cruel !

DURIMEL , *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'amour , laissez-moi seul... Dérobez-vous toutes deux... Madame , emmenez-la , achevez vos bontés.

CLARY.

Je te laisse ; il le faut... Mais avant , dis-moi , espere-tu , réponds , & ne me trompe point ?

DURIMEL.

Eh ! quel est le malheureux qui n'a plus d'espérance ? Ce cœur le nourrit encore. Va , le ciel peut être désarmé.

(*Clary veut parler , se retient , & cede à sa mere.*)

Madame L U Z E R E , entraînant sa fille.

Mon enfant , viens l'implorer. Il n'est pas inexorable.

CLARY.

Ma mere!.. Ah ! comme je vais l'invoquer !

---

## S C È N E II.

DURIMEL , seul.

**J**E tremblois qu'elles ne restassent... Il me semble avoir entrevu mon pere , qui s'est arrêté sur le point d'entrer... Allons , mon ame , affermis toi. Voici le moment.. Ce qu'elles ont vu de moi n'est plus qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques momens je serai même à leurs yeux un objet d'horreur. (*Appercevant son pere.*) Je ne me suis point trompé.



## S C È N E III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

SAINT-FRANC, *en entrant.*

**J'**ATTENDOIS leur départ... Donne-moi ta main. (*Il prend la main de son fils.*) Bon, elle ne tremble point. C'est comme cela que je la veux. Tu fais que je viens te chercher.

DURIMEL.

Je vous attendois plutôt... Sont-ils prêts?... Ne manque-t-il plus que moi?

SAINT-FRANC.

Le Régiment est sur la place, & le Détachement est-là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon pere ! épargnez-vous ce spectac'e affreux : mon cœur tremble pour le vôtre.

SAINT-FRANC.

Ne songe point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

DURIMEL.

Cette fermeté dont se pare votre cœur est une vertu bien terrible.

SAINT-FRANC.

Et nécessaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne fera pour moi qu'un instant.  
 C'est vous qui souffrirez, & longtems ! (*Saint-Franc baisse les yeux, & ne répond rien.*)  
 (*Après un repos.*) Allons, je ne dois plus  
 écouter que vos augustes paroles. Elles doi-  
 vent être les dernières qui frapperont mon  
 oreille. Entretenez moi du Dieu dont la  
 clémence embrasse dans son sein toutes les  
 créatures. Vous qui m'êtes tout après lui,  
 bénissez-moi, & que le Ciel ratifie le par-  
 don qu'un pere ose me donner en son nom.

(*Il met un genou en terre.*)

SAINT-FRANC.

Je te bénis, mon fils, que Dieu t'ouvre  
 son sein comme ces bras te sont ouverts !

(*Il l'appuie contre son cœur.*)

DURIMEL.

Ce cœur se sent plus assuré, plus fort ;  
 partons.

(*Il marche vers la porte.*)

## SCÈNE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL;  
VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

**A**RRÊTEZ, brave Soldat... J'espérois en mon pere, je croyois pouvoir fléchir sa rigueur, obtenir au moins du tems; mais sa dureté est inflexible. Il a rebuté mes prieres. Écoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y consentir; nous pouvons le sauver.

SAINT-FRANC.

Le sauver? & comment donc?

VALCOUR.

Aye le courage de te prêter à mon projet: Le Régiment l'attend. Devant cette maison sont rangés les Soldats qui doivent le conduire; mais au bout du sentier qui mene à une porte de derriere, deux de mes gens affidés sont tout prêts avec une chaise de poste. Ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire. (*il presente un papier.*) Cette sauvegarde servira, en mon nom de passe-port; choisis la route qu'il doit tenir.

S A I N T - F R A N C.

O Ciel ! que m'as-tu dit... Tu n'as pas d'autre moyen... Cruel ! que m'offres-tu ! Est-ce là?... Tu peux risquer...

V A L C O U R.

Ne parle pas des risques que je cours : Je veux accomplir ce projet tout hardi qu'il te paroît.

S A I N T - F R A N C.

Tu me déchires l'ame. Eh qui peut t'inspirer une pitié aussi courageuse.

V A L C O U R.

Il me touche , il m'intéresse. Périr à la fleur de l'âge , à la veille du bonheur , lorsque sa jeune amante lui tend les bras ! non... D'ailleurs on m'a accusé d'être son Délateur , je me dois à moi-même de le sauver.

D U R I M E L , *à Valcour.*

Homme généreux tout ce que je pourrois répondre est trop au-dessous de ce que je sens.

S A I N T - F R A N C , *à Valcour.*

Mon ami ! mon cher ami ! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper ; j'admire ton courage étonnant. Va , jamais je n'oublierai ce moment...

Eh bien ! profites-en , agis si tu l'aimes. Mes armes , ce passe-port , ma livrée , tout lui assure une retraite prompte & facile... Que déliberes-tu?..

SAINT-FRANC.

Ah ! que de coups dans un jour. Tu connoîtras ce cœur , & quel sacrifice il fait faire . . . Il s agit ici plus que de ma vie . . . Ta chaise l'attend , dis tu... Laisse-nous en décider. Va te rendre sur la place. Je ne tarderai pas à t'y suivre avec lui ou seul.

VALCOUR.

Que dis-tu ? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire ? Crois-moi , les momens sont pressés. (*il lui remet une bourse & un passe-port.*) Tiens , prends , & point d'adieux. (*il a regardé Durmel en proferant ce dernier mot.*)



SCENE



## S C È N E V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

SAINT-FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant la passe-port & la bourse.*

**D**URIMEL, que prononces-tu ?

DURIMEL.

.. C'est de vous que j'attends mon Arrêt ;  
mon pere.

SAINT-FRANC.

Épargne-le, ce pere, prononce, te dis-je.

DURIMEL.

.. C'est toujours votre Arrêt. . . Je frémiss  
de parler.

SAINT-FRANC.

.. Ignores-tu combien ta vie m'est chere ?

DURIMEL.

Et moi votre honneur ?

SAINT-FRANC.

Et la nature qui me crie. . .

DURIMEL.

Imposez-lui silence. N'est-ce pas sur la foi

promise sous le sceau du serment que ma personne vous a été confiée ?

SAINT-FRANC.

Oui.

DURIMEL.

Le sacrifice de l'honneur n'est pas en notre pouvoir. Il falloit vous recuser, ou vous devez achever.

SAINT-FRANC.

C'est toi qui es le héros, & je suis l'homme foible. Oui, je le suis, je veux l'être, ce cœur me l'ordonne. Je n'écoute plus d'autres joix... Viens, & sauve-toi.

DURIMEL.

Mon pere ! votre parole est engagée, c'est moi qui me charge du soin de l'accomplir. Je souffrirai la mort, & non votre opprobre.

SAINT-FRANC.

Je ne vois que ton danger... Le reste disparoît. Profitons des instans, ils s'accumulent, & vont m'ôter l'espoir...

DURIMEL.

Mon espoir n'est plus sur la terre... Allez ; je suis tout préparé... J'ai bien retenu vos leçons... Laissez moi subir ma destinée... A quoi bon tarder...

## S C È N E VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL ;  
CLARY.

CLARY, *avec force.*

**O**U allez-vous ? . . . Où le conduisez-vous ? . . . Pensez-vous me tromper encore ? . . . Ne fais-je pas le sort qui l'attend ? . . . J'ai ranimé mes forces . . . Je revole ici pour le défendre . . . (*à Durimel qui voudroit s'échapper.*) Tu voudrais m'échapper pour courir à la mort , & c'est vous , vous , son pere , qui l'y conduisez !

DURIMEL.

Chere Clary , laisse , laisse. Ni lui , ni tes pleurs , ni mes regrets . . . Il faut nous séparer . . .

CLARY.

Nous séparer ! Ah ! cruel ! (*embrassant Durimel.*) Viendront ils t'arracher de mes bras , l'oseront-ils ! . . . Non , mon désespoir touchera leurs cœurs , j'attendrirai leurs ames féroces. Tremblez , vous qui osez disposer de sa vie , bourreaux de vos freres ; tremblez d'outrager l'amour & la nature ;

mes cris vous repousseront, mes cris accuseront votre insensibilité coupable, votre lâcheté servile. . . Vous frémirez de honte ou de pitié. . .

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu ! chere Clary ! mon pere !

SAINTFRANC.

Ma fille ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ? . .

CLARY, *avec abandonnement.*

Si mon époux périt, que m'importe le reste du monde. Vous voulez que mon cœur adopte une loi inhumaine. Vous ne me ferez jamais résoudre à ce sacrifice affreux. Tant de constance ne m'appartient pas. Ma foiblesse est ma seule vertu. Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante ? Ne l'aimez-vous pas aussi tendrement que moi ? . .

SAINT-FRANC.

Arrête. . . . Me prépares-tu un nouveau genre de tourmens ? . . Tu ne peux m'entendre. . . Ne suis-je plus son pere ? & qui peut veiller sur lui avec plus d'amour ? . . Épuisé par tant d'efforts & de combats, lorsque je demeure ferme, commande à tes douleurs. .

D U R I M E L.

Chere épouse ! tu portes le poignard dans les blessures d'un pere qui nous aime.

C L A R Y.

Pardonnez au désordre de mes paroles... Je ne me connois plus... Mes transports s'adressent au ciel comme à vous... Mais quel papier dans vos mains ? . . Si c'étoit sa grace. . .

S A I N T - F R A N C , *cachant son trouble.*

Peut-être , ma fille , peut-être. . . Mais quoique le ciel en décide , laissez-nous. (*la prenant par la main , & la conduisant sur le bord du Théâtre.*) Ma fille , ma chere fille , mes larmes , mes dernieres larmes couleront-elles en vain ? Ecoute un vieillard , laissez-lui remplir les devoirs les plus sacrés. Ils lui sont imposés par la nature , par l'honneur . . Ce moment doit être celui de leur triomphe. . . Demeure , je te rejoins ici.

C L A R Y.

Avec lui , mon pere !

D U R I M E L , *en s'échappant.*

Adieu , Clary !

C L A R Y *se retourne , & jettant un cri.*

Il m'échappe... Laissez-moi , laissez moi le

revoi un seul moment ; laissez-moi du moins mourir à ses côtés. . . Je ne le vois plus. . . Je ne le verrai plus. . . Malheureuse ! . . . Durimel ! Durimel !

( Elle veut le suivre. )

SAINT-FRANC , à Madame Luzere qui entre.

Madame ; par toute l'autorité que vous avez sur elle , arrêtez ses pas.

CLARY.

Je me meurs. ( Sa mere la soutient. )

SAINT-FRANC , dans le fond du Théâtre.

Hélas ! de quel côté sortir !

DURIMEL. On l'entend sans le voir.

Je vous montre le chemin , & rien ne peut m'en détourner.

## SCÈNE VII.

Madame LUZERE , CLARY.

CLARY.

**F**T vous , ma mere , vous êtes aussi leur complice ! Où va mon époux ? Quoi ! son pere . . . Non , il n'est pas possible . . . Où va-t-il ? Répondez.

Madame LUZERE , dans une douleur profonde.

O , ma Clary ! épargne-moi. Est-ce moi que tu forces à te consoler ? Ah ! mon cœur a trop de ses maux . . . . Je ressens tes douleurs & les miennes. Ménage une mere , & tremble de la frapper.

C L A R Y.

Hélas ! qui prendra donc pitié de mes tourmens. Ils sont inexprimables. Ma mere ne m'entend plus, ne me console plus. Où suis-je ? . . . Tout s'obscurcit autour de moi , & ne se montre qu'à travers un nuage sombre . . . Ah ! secourez-moi, je crois que je meurs aussi. ( elle semble s'évanouir , le bruit éloigné du tambour la fait tressaillir avec force ; elle se relève précipitamment. ) Dieu qu'entends-je ? Quel son frappe mon oreille ? Ma mere , entendez-vous ce bruit formidable . . . Serait-ce . . . Ah ! . . . ( rapidement. ) La Place s'aperçoit d'ici , j'y vole , je percerai les rangs , il me verra , il entendra mes derniers adieux & mes cris . . .

Madame LUZERE , la retenant de force.

Arrêtez , non . . . Arrêtez.

CLARY , dans un tremblement de corps universel.

Que je m'arrête ! Ah Ciel ! vous m'avez tout dit . . . Il n'est donc plus d'espoir !

M iv

Madame LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin , fille infortunée !  
Notre seule ressource est d'élever vers le Ciel  
nos mains impuissantes.

CLARY.

On l'abandonne , on le laisse périr , &  
l'on m'empêche encore d'aller à lui ! (*Le tam-  
bour bat une seconde fois.*) Il recommence à  
rappeller ; il roule comme un tonnerre. Tous  
mes sens sont glacés. Je crois le voir , le  
bandeau fatal sur le front... Moment hor-  
rible.... le bruit cesse.... Quel silence  
lugubre ! épouvantable ! (*on entend le bruit  
de six coups de fusils qui partent à la fois.*)  
Durimel ! (*elle tombe accablée d'horreur*)  
*Le tambour recommence à battre.*

Madame LUZERE , *se courbant sur le  
corps de sa fille.*

O , ma chere Clary ! ouvre la paupiere !  
Sors de cet accablement affreux. Ne suis-  
je plus rien pour toi ? Je n'ai qu'un enfant ,  
elle est toute ma consolation sur la terre ,  
& l'ame de ma vie m'abandonne.





## S C È N E V I I I.

Madame LUZERE , CLARY ,  
VALCOUR.

VALCOUR , *en désordre.*

**O**U'AI-JE appris!.. Que m'avoit-on caché!.. Quelle scène terrible!.. Des deux côtés , quel héroïsme ! Ah Dieu ! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie... Ah , Madame !

Madame LUZERE.

Parlez , parlez ... Chaque mot ne peut que nous percer le cœur ; mais je suis avide de ses derniers instans... Un besoin de savoir me consume. Dites , ne craignez rien , nous ne pouvons souffrir d'avantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de sa fuite précipitée. Mon cœur en tressailloit en secret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé , lorsque je l'ai vu traversant les rangs d'un pas égal & tranquille ! Le malheureux Saint-Franc paroissoit être la victime. Hélas ! nous le connoissons humain , sensible , généreux ; mais nous ne

M v

favions à quoi at.ribuer tant d'amour , tant de tendresse. Il l'embrasse vingt fois à nos yeux ; & selon la coutume , défendant aux Soldats de crier grace sous peine de la vie... Sa voix étoit altérée .. Il s'apprête à donner le signal... Mais son bras ne peut se lever. Tout-à-coup il s'arrête ; il nous appelle ; il s'écrie les sanglots à la bouche : *Non , vous n'exigerez point que cette main tremblante donne le signal de son trépas. La nature l'emporte & m'arrache mon secret. Blamez-moi encore d'eml rasser la cause de ces infortunés. Celui que vous voyez... Apprenez tous qu'il est mon fils ; oui , mon fils. Frappez deux victimes. . .* Il se reïette dans ses bras , il le presse sur son sein ; il ne peut s'en séparer. Ah Dieu ! j'ai vu tous les visages frémir & pleurer ; mais la loi inflexible seule a parlé , & seule a été entendue. . . On entraîne le pere malheureux. On lui dérobe cette scène ensanglantée. Je fuis , le désespoir dans le cœur , détestant cette loi homicide , admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un pere à sa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappées ! Nous serions au terme de nos douleurs.



## SCENE DERNIERE.

Madame LUZERE , CLARY ,  
VALCOUR , SAINT-FRANC.

SAINT-FRANC , *appuyé sur deux soldats ,  
& entouré d'Officiers.*

**M**ESSIEURS... Messieurs... Votre pitié  
m'importune & m'afflige. Laissez-moi ; je  
n'ai pas besoin de paroles pour me consoler.  
( *Les Officiers se retirent.* )

CLARY , *sortant de son accablement.*

Ah ! mon père ! qu'avez-vous fait de l'é-  
poux que le ciel m'avoit donné ?

SAINT-FRANC , *dans un désordre  
éloquent & pathétique.*

Je reviens ; je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi !.. Les barbares !.. Ils l'ont tué !..  
Sous vos yeux !

SAINTFRANC.

Voilà nos loix, ma fille... Mais que dis-je ;  
il s'est élevé au-dessus d'elles. Affermi contre

le trépas, il n'a senti que mes embrassemens. J'ai reçu les derniers gages de sa tendresse pour toi, pour cette mere respectable, non moins sensible, & plus courageuse. Je vous les apporte, ces dernières paroles... Va, elles nous serviront de consolation mutuelle... Il est mort sans foiblesse, sans regrets, & avec cette fermeté magnanime, le plus beau caractère de l'humanité.

CLARY, *joignant les mains, & regardant le Ciel.*

O Dieu ! c'est mon époux qui paroît devant ton Tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui. Toi seul peux réparer les maux que lui ont fait les humains.

SAINT-FRANC.

Veuve de mon fils, songe que ce nom t'engage à la même constance qu'il a montrée. Pardonne, ô Dieu, si je me suis plaint ! la vie est si passagère, la mort si prompte, que ce n'est pas la peine de murmurer.

CLARY.

Eh ! quelle main pourra secher mes larmes ?

SAINT-FRANC.

Ma chère fille ! pleure avec moi, mais avec moi apprends à dompter le malheur ;

tiens-moi lieu de ce que j'ai perdu. Supporte la vie pour rendre la mienne moins affreuse. C'en est fait. Il est maintenant au-dessus des Rois , au-dessus des cruelles loix des hommes. Il les voit tous en pitié. . . Porte tes vues élevées jusqu'à la félicité céleste. L'ame de ton époux est rentrée dans le sein de son Créateur. Elle sourit de ses maux passés ; elle s'offenseroit de ton vain désespoir. Ton époux est heureux , te dis-je , & nous seuls sommes encore à plaindre. Enfin , il te reste mon cœur , celui d'une mere , & l'idée consolante de te rejoindre à lui dans un meilleur univers. C'est son immortalité qui me donne ce courage , & qui doit te consoler.

## CLARY.

Ah ! que la mort m'unisse bientôt à lui !

SAINT-FRANC , à *Valcour* qui pleure.

Valcour , demain nous allons à l'ennemi. Arrivé au terme de ma carrière , & si près de mourir , les combats ne peuvent que me ravir un jour. J'appelle la mort. Si je tombe dans les rangs , ne me regrette pas , mais offre-leur pour toujours un appui , un consolateur , un frere dont elles n'ayent jamais à se plaindre , ni toi à rougir . . . m'entens-tu ?

VALCOUR, *noblement.*

Va , j'en avois fait le serment dans mon cœur avant que ta bouche m'en eût parlé.

SAINT-FRANC, *les bras étendus vers le Ciel.*

Mon fils ! que ces vœux montent jusqu'à toi ! Et vous , Maître suprême des humains , acceptez le sacrifice de nos larmes.

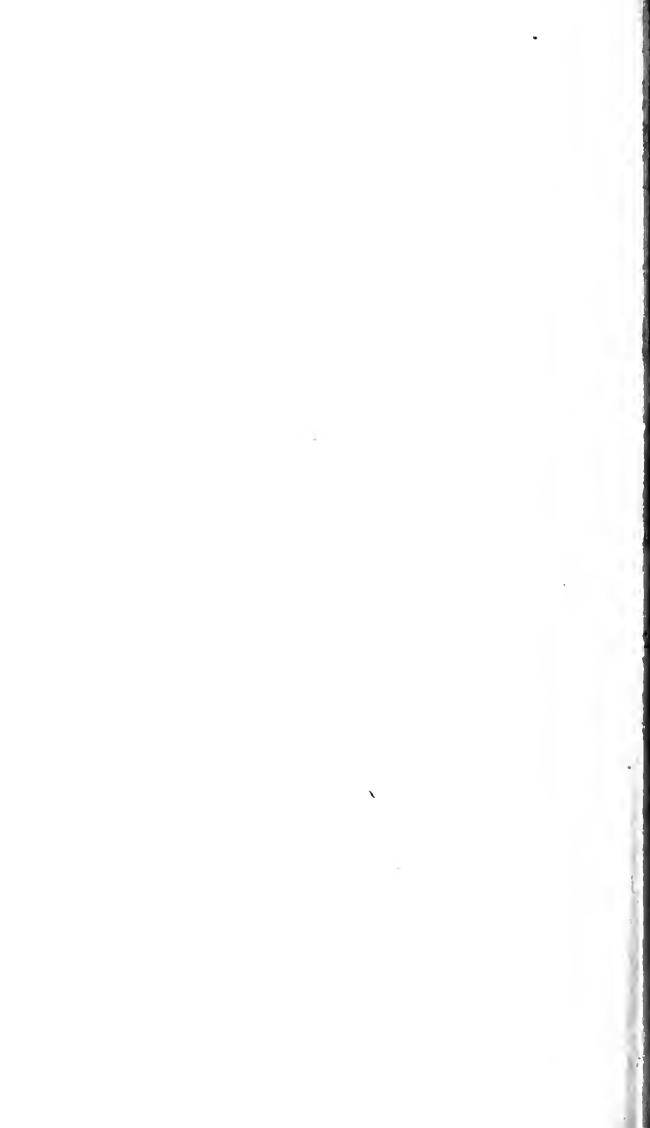
F I N.

O L I N D E

*E T*

S O P H R O N I E ,

*D R A M E H É R O I Q U E :*







## P R É F A C E.

CE sujet est tiré de l'admirable épisode qui se trouve au second Chant de la Jérusalem délivrée. Ce Poëme enchanteur où le Tasse a développé toute la magie de son art , où l'intérêt toujours plus vif croît par degrés , où les personnages habilement peints n'en font pas moins variés , sembloit devoir fournir plusieurs sujets à la Tragédie moderne. On n'y a puisé jusqu'ici que des Opera. Cependant la noblesse , la fierté & la nouveauté des caractères prêtoit beaucoup , si je ne me trompe , au pinceau des Poëtes dramatiques. Étonné qu'aucun d'eux n'ait saisi l'héroïque dévouement d'Olinde & de Sophronie , je me suis emparé de ce sujet attendrissant ; & si j'ai eu plusieurs difficultés à vaincre , j'en ai été bien dédommagé par le plaisir secret d'a-

bandonner mon cœur à la situation touchante de ces deux amans.

Comme le Poëme du Tasse est entre les mains de tout le monde , je suis dispensé de transcrire ici l'épifode qui a donné lieu à ce Drame ; mais j'ai à rendre compte des changemens que j'ai jugés indispensables pour donner à ce sujet une vraisemblance plus théâtrale.

C'est l'enlèvement de l'image de la Vierge Marie , déposée dans la Mosquée comme un Talisman victorieux par les conseils du Magicien Isimen qui allume la colere d'Aladin & le porte à publier un Édít terrible. On recherche l'Auteur de cet enlèvement , & comme on ne peut le découvrir , tout le peuple Chrétien renfermé dans les murs de Jérusalem doit tomber indistinctement sous le fer des bourreaux. La généreuse Sophronie pour sauver un peuple malheureux , s'accuse elle-même & se livre au supplice. J'ai pensé que l'image de la Vierge Marie étoit un objet trop sacré , trop au-

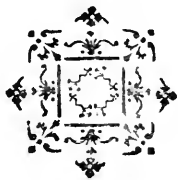
guſte , trop vénérable pour entrer dans le plan d'une Piece de Théâtre , qui ( quelque effort que l'on faſſe ) ne ſera jamais qu'un ouvrage profane. J'ai imaginé un autre moyen que je crois heureux & qui m'a ſervi en même tems à donner à Iſmen un rôle plus adroit , plus fort , plus audacieux , & de toute autre importance que celui qu'il joue dans la Jérusalem délivrée.

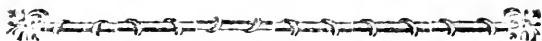
Mr. le Baron de Cronegk , Poète Allemand , mort à vingt-fix ans , & juſtement regretté dans ſon pays , a fait une Tragédie d'Olinde & Sophronie. Je m'en ſuis procuré la traduction. La piece eſt en quatre Actes & n'a point été achevée. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Le Poète a introduit l'enlèvement de l'image de la Vierge. Il a encore plus hazardé. Il a rendu Olinde coupable de cette action ténéraire , ce qui , ſelon moi , détruit toute la nobleſſe du caractère de ſon Héros. En effet , en préſentant ce jeune homme d'ailleurs ſi intéreſſant , ſi aimable , ſi courageux , comme un

fanatique emporté qui risque imprudemment sa vie & celle de tout un peuple ; on affoiblit visiblement un des plus beaux caractères qu'on puisse mettre sur la Scène. Ce n'est plus un amant , c'est un insensé tristement furieux. Il est à remarquer que chez le Tasse Olinde ni Sophronie ne sont coupables. L'un ne vient s'offrir au supplice que pour sauver son amante ; & ce motif admirable est bien différent. Malgré ce défaut il est plusieurs beautés repandues dans la Tragédie du Baron de Cronég . J'ai su en enrichir ma Piece. En cela j'ai imité tous les Poètes mes prédécesseurs qui ont glané tantôt chez les anciens , tantôt chez leurs voisins ; j'ai cru pouvoir user du même privilège. Les étrangers se l'attribuent sur nos Auteurs avec usure. D'ailleurs le plan de mon Drame , les moyens qui y sont employés , les caractères qui y sont développés , les détails s'éloignent presque en tout de la Piece Allemande. Le même Poète avoit fait depuis un

Codrus , Tragédie bien supérieure à Olinde & Sophronie , mais dont le sujet est encore plus romanesque. C'est un Roi qui se sacrifie pour son peuple.

Les Comédiens qui chez l'Étranger & dans plusieurs de nos Provinces , ont représenté *Jenneval* & le *Déserteur* , pourront essayer ce nouveau Drame. Il pourra faire aussi quelque effet ; mais je les invite en même tems à ne point mutiler ces Pièces sous prétexte d'y faire ce qu'ils appellent des *coupures*. Ils peuvent me consulter sur les changemens qui leur paroîtront nécessaires ou plus commodes ; je ne refuserai point alors de m'y prêter.





P E R S O N N A G E S.

**A**LADIN, *Roi de Jérusalem.*

CLORINDE, *Princesse de Perse.*

OLINDE, *jeune Guerrier.*

SOPHRONIE, *jeune Chrétienne.*

ISMEN, *Grand-Prêtre.*

NICEPHORE, *Pere d'Olinde.*

SERENA, *jeune Chrétienne, amie de Sophronie.*

ARSETTE, *vieil Eunuque, ancien Gouverneur de Clorinde.*

Suite d'ALADIN.

Suite de CLORINDE.

Suite d'ISMEN.

*La Scène est à Jérusalem.*



# OLINDE

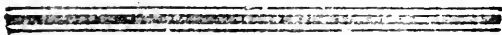
ET

## SOPHRONIE, DRAME HÉROÏQUE.



### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Place ; d'un côté la  
Mosquée , de l'autre le Palais d'Aladin.*



### SCÈNE PREMIÈRE.

NICEPHORE.

**T**RISTE Jérusalem , ô ma patrie !  
qu'est devenue ta gloire ? Mès yeux ont  
peine à te reconnoître : est-ce-là cette Ville,

la Reine des Cités ! Tes murs solitaires portent l'empreinte du courroux d'un Dieu. . . Dieu t'a rejetée , il n'entend plus tes prières , il ne reçoit plus tes sacrifices. . . L'infidèle triomphe ; il arbore l'étendart du Croissant sur ces mêmes remparts où j'ai vu briller le signe auguste de la Croix. . . Ici regne Aladin ; ici s'élève la Mosquée sur les débris du Saint Temple. Sa coupable hauteur appelle envain la foudre , la foudre reste oisive & le perfide Ismen fait fumer en paix un sacrilege encens. . . Grand Dieu ! guide un malheureux vieillard qui fut toujours soumis à ta loi. . . Olinde va bien-tôt se rendre ici. . . Il ne fait pas que c'est moi qui l'appelle. . . Après quatre années d'absence & d'esclavage, le pere & le fils vont enfin s'embrasser. . . Mais quel soupçon vient empoisonner ma joie ! Ce grade où je le retrouve. . . Auroit-il abjuré la foi de nos ancêtres ! Cette Cour qui corromp tout , cette Cour odieuse auroit-elle séduit son cœur, surpris sa jeunesse. . . ô mort ! frappe-moi plutôt. . . Mais s'il est demeuré fidele , s'il reconnoît toujours ce Dieu qui nous éprouve , arrête quelques instans , ô mort ! laisse-moi le revoir , l'embrasser , le bénir. . . J'apperçois un guerrier. Mon cœur, tu le nommes. Oui, c'est lui !

SCÈNE



SCÈNE II.

NICEPHORE, OLINDE:

OLINDE.

**R**ESPECTABLE vieillard , est-ce vous qui m'avez fait appeller en ces lieux ?

NICEPHORE.

Olinde ! . . Mon fils ! . .

OLINDE.

Mon pere vivant ! mon pere dans mes bras !

NICEPHORE.

Soutiens-moi , seul appui de ma vieillesse.

OLINDE.

J'ai pleuré votre mort , & je vous retrouve ! & je vous presse sur mon sein !

NICEPHORE. *se dégageant de ses bras ,  
& d'un ton noble & imposant.*

Olinde , avant tout , réponds à ton pere .. Hélas ! il tremble en t'interrogeant. Dis . . . As-tu conservé pure & sainte la foi que j'ai transmise dans tes veines ? Parle , le Dieu de nos Peres est-il encore le tien ?

OLINDE, *avec fermeté.*

Je suis toujours votre fils.

NICEPHORE, *l'em brassant.*

Tu me rappelles à la vie. D'un seul mot tu dissipes quatre années de tourmens. Dieu, contemple ma joie. Olinde est Chrétien ! Mon fils , pardonne à mes soupçons ! Dans ces tems malheureux tout cede à la puissance du vainqueur. Je te voyois à la Cour d'Aladin , honoré , comblé de ses faveurs. Ton zèle pouvoit se ralentir. Sa magnificence pouvoit ébranler ta vertu...

OLINDE.

Jamais... Elle étoit soutenue par votre exemple , affermie par votre image. A peine vous aviez formé mon corps aux robustes travaux de la guerre , & mon ame à l'amour d'une Loi sainte , que je fus forcé de suivre les drapeaux du puissant Aladin. Je marchai contre les Arabes. Remarqué dans la foule des combattans , Aladin me combla de bienfaits. Mon élévation me devint chere , elle me donnoit les moyens de soulager le joug de mes freres gémissans. Ma voix les a toujours défendus. J'ai plus d'une fois essuyé leurs larmes. Je me disois : mon pere est descendu dans la tombe , mais il m'a laissé pour héritage l'exemple

de sa vie. J'honorerai sa mémoire en servant la cause de nos ancêtres.

NICEPHORE.

Elle est juste , mon fils , & crois-moi ; tôt ou tard elle obtiendra la victoire.

OLINDE.

Mais , mon pere , vous que je croyois enlevé pour jamais à ma tendresse , par quel miracle êtes-vous rendu aux Chrétiens ?

NICEPHORE.

Tu m'as vu leur chef , leur consolateur , & peut-être leur appui ; mais que sert la bravoure sans le bras du Tout-puissant ? Lui seul fait pencher la balance des combats... Nous fûmes vaincus. Emporté dans la déroute , une foule barbare appesantit sur moi ses mains forcenées ; à leur tête je reconnus l'implacable Ismen. Il se vengeoit encore des maux qu'il nous avoit faits. Il ordonne , & l'on me charge de chaînes. On m'entraîne loin de Jérusalem ; on m'enferme dans une sombre forteresse. Là , ma triste paupière loin du Soleil , poursuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé.

OLINDE.

Cruels!.. Que je touche ces mains cheres

& sacrées ; que je baise l'empreinte glorieuse de vos fers !

## NICEPHORE.

Je serois passé de cette nuit affreuse dans celle des tombeaux , si cette armée chrétienne , qui s'avance pour chercher la victoire ou la mort , n'eut brisé mes chaînes. A peine me suis-je vu libre que ce cœur a revolé vers toi. Mon fils ! tu m'accompagnois dans ces prisons souterraines ; j'y vivois avec ton image , elle ranimoit mon cœur , elle charmoit mes profonds ennuis... Mon zèle n'est arrêté par aucun obstacle. Proscrit , je hafarde ma tête , j'arrive à Jérusalem. J'entends partout vanter ton courage ; j'apperçois tes trophées... Je n'osois demander est-il Chrétien ? mais tu l'es , tu m'entends , viens... à tant de bras vengeurs il ne manque plus que le tien.

## OLINDE.

Epargnez à votre fils des reproches qu'il mérite , ou plutôt pere moins indulgent , que votre bouche le foudroie... Quoi ! Je suis encore ici , au milieu des Sarazins , près de cette Mosquée , & je n'ai pas quitté un Maître idolâtre , & je n'ai pas rejoint cette armée qui a brisé vos fers... Ah mon pere ! ce bias n'est plus à Aladin. J'ai su accorder

les devoirs des combats avec ceux de ma Religion , & lorsque ces honneurs , que je ne cherchois pas , font venus me surprendre , c'est alors que j'ai senti combien il est cruel de dissimuler.

NICEPHORE.

Tu l'as dû , mais voici le tems où tu manifesteras le sang qui t'a fait naître. Nous irons ensemble nous ranger sous ces drapeaux qui annoncent de loin à Jérusalem sa prochaine délivrance. Dès ce soir , à l'ombre de la nuit , à la faveur de ton rang...

OLINDE.

Je vous suivrai , je le dois , je le jure ; mais... mon cœur se déchire en promettant d'accompagner vos pas.

NICEPHORE , *étonné.*

.. Que dis-tu ? Qui t'arrêteroit ?

OLINDE.

Il n'est rien de plus cher à mon ame que la Religion. Il n'est rien de plus sacré pour votre fils , & cependant...

( *Il pleure.* )

NICEPHORE.

Quel langage !... Olinde !... Quelles sont ces larmes ?.. Ah ! si elles ne sont pas coupables , viens les épancher dans mon

sein. A quel autre qu'un pere peux-tu mieux les confier ?

OLINDE.

La source de ces larmes est dans ce cœur blessé. Un sentiment profond y est gravé en traits ineffaçables. Envain je me rappelle à moi même. Je ne vois , je n'entends plus rien. Tout mon être est concentré vers un seul objet. La gloire , la Patrie , la Religion m'appellent , & je demeure retenu par un charme invincible... J'aime.

NICEPHORE.

Mon fils ! le poison de l'amour a donc enivré ton cœur ? O passion funeste & destructive des vertus , allez-vous me ravir Olinde ; & parmi ces Héros dont il est l'é-mule & le frere , au milieu de ces cris belliqueux qui annoncent le triomphe des Chrétiens , l'entendra-t-on soupirer de foiblesse... Quel tems pour aimer !

OLINDE.

J'ai voulu me vaincre , cette ardeur qui me maitrise s'est accrue de mes combats... Mais pourquoi traiter de foiblesse le sentiment le plus précieux au cœur de l'homme. Doit-on rougir d'aimer la beauté , la vertu , ces nobles & rares présens du Ciel ? Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous

disent : *Je t'apporte le bonheur.* L'amour que la vertu fait naître & justifie ne peut qu'échauffer le courage & le montrer à l'Univers dans un jour plus éclatant. J'aime , mais mon amour cédera toujours à la voix du devoir. J'aime , mais sans moleſſe , ma flamme est épurée & ne peut m'avilir.

NICEPHORE.

Ainsi parle l'ardente jeunesse toujours prompte à s'abuser. Ainsi l'amour soumet les plus grands cœurs , éteint l'héroïsme , interrompt le cours des plus glorieux exploits...

OLINDE.

Je ne redoute point votre sévérité. Il vous faudra l'aimer aussi , mon pere. Et quand vous verrez ce front , mélange touchant de graces & de candeur , cette beauté rare qui la distingue de ses compagnes , cette modestie divine empreinte sur tous ses traits... Elle n'est échappée jusqu'ici à la foule des adorateurs que par une vie simple & retirée. Dans l'âge d'aimer elle néglige sa beauté ; ou ne l'estime que comme l'ornement de sa vertu ; trésor d'autant plus précieux qu'il reste caché dans l'ombre. Ah , mon pere , combien je l'aime & que je me trouve heureux de l'aimer Je n'hésiterai

N iv

point à vous la nommer ; elle s'appelle Sophronie. . .

NICEPHORE.

Sophronie ! cette jeune chrétienne confiée aux soins de Mélanne.

OLINDE.

Elle-même... Vous la connoissez... O joie ! Eh bien , mon pere. . .

NICEPHORE.

O Maître suprême des événemens , Protecteur du juste , acheve , ô mon Dieu... écoute , te ferois-tu fait connoître à Mélanne ?

OLINDE.

Moi ! je leur suis encore inconnu. Ce n'est qu'en secret que j'ai osé soupirer. Ce cœur desire beaucoup , espere peu , & dévore ses feux en silence... Je l'aime trop pour lui dire librement que je l'adore... À la faveur de quelques bienfaits versés sur les Chrétiens je me suis peut être fait remarquer d'elle , mais. . .

NICEPHORE.

Mon fils !.. Mélanne n'est point la mere de Sophronie. Moi seul peux nommer celui dont elle tient le jour ; elle l'ignore elle même ; & que le Ciel la préserve à jamais de le connoître !



OLINDE.

Vous me faites frémir.

NICEPHORE.

Je ne blâme point ton amour. Sophronie, fans doute, fera l'héritière des vertus de sa mere. Je n'ai point connu de femme plus digne d'être heureuse, plus constante dans les adverstés qui l'éprouverent jusqu'au dernier instant. Mais tu connois ce cruel Pontife déserteur de notre loi, cet Ismen dont les levres sont une source de fraudes, dont les mains ne trament que l'iniquité...

OLINDE.

Je le vois tous les jours. Couvert d'un masque hypocrite, cet Apostat s'est glissé jusqu'au Trône. Armé d'un langage adulateur, il s'est fait le Conseil & le Ministre d'un Roi trop foible pour savoir gouverner par lui-même, & qui toujours irrésolu abandonne lâchement son pouvoir au premier oppresseur.

NICEPHORE.

Olinde, arme-toi de courage. Je vais te révéler un secret qu'il te faudra ensevelir à jamais dans ton sein. Je t'impose un silence inviolable. Ma langue même se refuse à cet aveu... Ce digne & vertueux objet de ton amour... le dirai-je hélas!.. est la fille d'Ismen.

N v

OLINDE, *avec chaleur.*

Se peut il!.. non , mon pere , non , elle est Chrétienne , & le pur sang qui coule dans ses veines atteste...

NICEPHORE.

Modere toi. Avant de saisir l'Encensoir profane , avant d'être connu pour l'ennemi du vrai Dieu Ismen étoit pauvre ; il étoit humble alors. Il sut déguiser la perfidie de son cœur sous les dehors les plus doux. Les Chrétiens nourrirent charitablement dans leur sein ce serpent qui , infecté de noirs poisons ne chercha depuis qu'à les dévorer. Le fourbe employoit dans ses discours ce ton séduisant , cette trompeuse éloquence , lâche ressource des timides scélérats. Son esprit artificieux lui obtint la fille de mon ami à laquelle il ne devoit point prétendre. Cette victime innocente embrâsa le bourreau qui devoit l'égorger. Bientôt son époux ambitieux & sacrilège viola sa foi pour obtenir chez les infideles un rang que lui seul fut tenté de remplir. Il fit plus , il voulut forcer son épouse à le suivre , à abjurer le Dieu qu'il avoit renié. Tremblante , elle se réfugia dans mes bras. Je la dérobaï aux fureurs du traître. Elle déposa chez moi le fruit de l'hymen le plus infortuné ; mais bientôt la douleur

abrégea ses tristes jours. . . . Il me semble encore la voir dans ses derniers momens. *Nicephore*, me disoit elle, en me tendant une main foible, *je te laisse cette enfant, qu'elle soit fidelle à la loi de sa mere, & que par ses vertus elle obtienne grace devant Dieu en faveur d'un trop coupable époux.* Ses yeux levés vers le Ciel, en retombant sur les miens se fermerent paisiblement. Je confiai à Mélanne cette fille naissante, je lui donnai le nom de *Sophonie*. Dès sa plus tendre enfance ses traits & sur-tout son ame me retracerent une vivante image de sa mere. En secret élevée, elle atteignoit son troisiéme lustre, lorsque l'implacable *Ismen* me fit traîner dans les cachots où il se flattoit d'anéantir le témoin de ses crimes. J'en fors; & les yeux à peine familiarisés avec la lumiere, je cherchois à t'embrasser, avant de serrer contre mon sein cette chere *Sophonie*.

OLINDE.

O profonde destinée ! quoi ! c'est dans vos bras qu'elle fut confiée au moment de sa naissance ! quoi ! vous lui servîtes de pere ! *Ismen* !.. Monstre dénaturé !.. Ah votre premier récit avoit jetté dans mon sein la soif d'expier dans son sang vos souffrances & les forfaits.

Dompte toute vengeance personnelle trop indigne d'un Chrétien. Il ne t'est permis d'armer ton bras que dans la cause commune. La mere de Sophronie du haut du céleste séjour te contemple en ce moment. Veux-tu mériter sa fille à ses yeux comme aux miens ? Rejoins cette armée de héros ; anéantis cette Molquée ; fers le Dieu qu'adore ton amante ; qu'elle voie ton jeune front couronné des palmes de la victoire ! c'est alors que nous pourrons allumer , & publiquement , les flambeaux d'un brillant hymenée. C'est alors que tu pourras lui offrir aux pieds de nos autels , parés de nouveaux ornemens , une main chere à l'amour , & non moins chere à la patrie !

OLINDE

Tous deux m'enflamment... Sophronie ! oui je vaincrai pour toi... Pardonne Religion Sainte ! tu prêteras aussi la force à mon bras... Dieu éternel , si tu as remis à mon zele la fin des malheurs d'une nation infortunée , hâte ce moment ! Mon pere , entraînez-moi , je suis prêt à vous suivre.

NICEPHORE.

Dès que la nuit déployera ses ombres sur les tours de Jérusalem , rends-toi en ces

mêmes lieux. Prépare tout pour le plus prompt départ ; mais prends garde que ton feu ne te trahisse. Tu n'as plus à feindre que pendant quelques heures. Songe à un pere , à une amante , à tes freres... Déjà le jour a répandu par-tout sa clarté... Les portes du palais s'ouvrent , je crains d'être reconnu : laisse - moi m'échapper seul... Adieu , je cours chez Mélanne dérober ma tête à nos plus cruels ennemis.

OLINDE , *seul.*

Dieu , conduis le !.. cache son front à l'œil du méchant & de l'impie... Aladin s'avance... Allons , c'est pour la dernière fois que je recevrai ses ordres.



## S C E N E I I I.

A L A D I N , C L O R I N D E ,  
O L I N D E , *Gardes d'ALADIN* ,  
*suite de CLORINDE.*

A L A D I N .

**A** P P R O C H E Olinde !..... J'aime à me voir environné des soutiens de ma couronne ; avec de tels guerriers je bannis toute crainte & trouve que Godefroi tarde bien à paroître ! eh qu'ai-je à redouter de ces légions étrangères que la superstition précipite en foule sur une terre qui bientôt va les ensevelir après s'être abreuvée de leur sang. Ce triomphe pour n'être pas certain a de trop heureux présages. Qu'ils viennent ces Chrétiens ! qu'ils accourent pour périr devant les murs que leur fol orgueil prétendoit renverser. (*à Olinde*). Olinde , ton bras rougi du sang des Arabes , s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre à la veille de ces combats. Monte en ce jour au rang de mes premiers défenseurs. (*à Clorinde.*) Et vous fille illustre , étonnante guerrière ; quelle

est la contrée assez éloignée de l'Asie & des routes que le Soleil éclaire où n'ayent pas pénétré votre nom & le bruit de vos exploits? Quand vous venez unir votre épée à nos forces, qui d'entre nous ne brûle de combattre & de vaincre à vos côtés?

C L O R I N D E.

Seigneur, il suffit de marcher à l'ombre de vos étendards & de se trouver au milieu de tant de héros assemblés pour sentir tous les feux de la valeur. Je ne crains point les entreprises les plus hazardeuses, & ne dédaigne point les plus vulgaires. Dès l'âge le plus tendre j'ai méprisé les penchans & les goûts de mon sexe. Je n'ai point abaissé mes mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux. J'ai rejeté les habits efféminés & le séjour des villes. Je me suis ouvert une carrière illustre & qui plaisoit à ma fierté. Mais combien il me reste à faire pour égaler mes émules! j'ai vu combattre Olinde, s'il est notre guide, Prince, nous méprisons tous la mort.... Votre fidelle alliée, j'arrive des contrées de la Perse avec l'élite de ces guerriers qui ne rougissent point de me voir à leur tête. Je viens dans le dessein de m'opposer aux efforts des Chrétiens. Ils veulent porter, dit-on, jus-

qu'aux pieds de ces murs la bannière flottante de leur croix. C'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé. J'ai plus d'une fois semé les champs de leurs membres & teint les fleuves de leur sang ; Olinde, unissons notre courroux, & ce bras aidé du tien, fixera la victoire.

## O L I N D E.

Princesse, & vous Seigneur, c'est trop flatter un courage vulgaire. La patrie pourroit aisément se passer de mon bras.... Sur-tout lorsque l'illustre Clorinde protège sa cause....





S C È N E I V.

*Les Acteurs précédens* , ISMEN.

ALADIN.

**L**A Mosquée s'est ouverte, & le Grand Prêtre s'avance....

ISMEN, *accourant avec une suite de Prêtres.*

O crime!... O jour affreux!... Jour de vengeance & de terreur....

ALADIN.

Qu'entends-je?

ISMEN.

Le Ciel est outragé... Il faut préparer les supplices, il faut prévenir la foudre vengeresse...

ALADIN, *tremblant.*

Ismen... Expliquez-vous... Parlez.

ISMEN.

Frémissez!... J'ai vû l'abomination dans le Temple. L'Autel est profané. L'Auguste écrit de la loi du Saint Prophète déchiré par une main impie, foulé sous un pied sacrilège... Je ne puis achever...

O forfait inoui !... Il mourra... quel est le coupable ?

I S M E N.

Tout le peuple Chrétien. Il doit périr. Leur insolence s'accroît à l'approche de leurs défenseurs ; aucun d'eux n'est innocent ? Le blasphème est dans toutes les bouches. Le feu de la révolte couve dans tous les cœurs. Le Ciel s'explique par ma voix. Aladin , bannis les foibles mouvemens de la pitié. Efface le crime dans les flots de leur sang ; anéantis une race toujours rebelle. Le Ciel t'a remis son tonnerre , c'est pour imiter ses vengeances. Tonne , frappe & qu'aucun n'échappe à tes coups. Qu'enchaînés devant ta colere , la sortie des portes leur soit interdite.

A L A D I N , à *Olinde*.

Toi , qui tant de fois m'as supplié en faveur de ce peuple ingrat , tu vois par quels traits il se fait toujours connoître... Il mourra le criminel inconnu , dans le massacre général de sa secte odieuse !... Rends toi maître de la ville , & que le sacrilège soit amené à mes pieds.

O L I N D E , *troublé*.

J'obéis , (*à part.*) ô Dieu inspire moi.

SCÈNE V.

ALADIN, CLORINDE, ISMEN.

ISMEN.

**I**L se retire troublé; Prince ! c'est un vaillant Soldat, je l'avouerai ; mais le zèle qui m'inspire & peut-être m'éclaire, me défend de renfermer les soupçons que mes yeux pénétrants on jettés sur lui...

CLORINDE.

Quels soupçons ?

ISMEN.

...On l'a vû en secret parler à ces mêmes Chrétiens aujourd'hui rebelles, & son cœur pourroit être infecté de ces dogmes dangereux...

CLORINDE, *l'interrompant.*

Ainsi tu prétends deshonnorer un héros que la gloire adopte, & dont le cœur sensible n'aura voulu que prêter une oreille compatissante à la voix des malheureux. Pourquoi n'es-tu si clairvoyant que pour te rendre accusateur ? Pourquoi ne parles-tu d'un Dieu que pour persécuter ? Va, ce pere &

## 308 OLINDE ET SOPHRONIE,

ce Juge Suprême n'aime point celui de ses enfans dont les cris appellent incessamment la foudre sur la tête de ses freres. Il sonde les cœurs, il voit à nud le fanatique, qui, sous les vêtemens de candeur & de paix, cache le flambeau féditieux dont il voudroit embrâser le monde.

### I S M E N.

Clorinde ! la Majesté Divine est déjà trop offensée sans l'outrager encore dans la personne de ses Ministres. Elevée malheureusement loin de cette contrée, vous ne savez ni le respect qu'on leur doit, ni la force auguste de la loi dont ils sont les organes. Apprenez que je suis l'interprète des volontés du Ciel ; & vous Sultan à qui il a daigné confier le glaive de justice, c'est à vous de prononcer...

### A L A D I N

On n'aura point impunément profané la Mosquée. Vous qui m'entourez, écoutez le serment que je fais. Je jure par le Ciel, par la puissance qu'il m'a donnée, je jure que si le sacrilège, avant la fin du jour, n'est livré à ma vengeance, tout le peuple Chrétien tombera sous le fer des bourreaux. Demain Jérusalem n'en verra aucun respirant dans son enceinte, demain les premiers rayons

du Soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long des rues jonchées de leurs cadavres... Ismen, faites publier cet Edit par toute la ville; & vous noble Clorinde, pardonnez à son zèle; il est poussé peut-être trop loin quand il accuse Olinde, mais vous ne savez pas combien la sévérité est utile & n'est le plus souvent que la Justice même..... Venez illustre guerriere observer du haut de la tour qui domine la campagne, ce camp ennemi où la victoire vous attend.

---

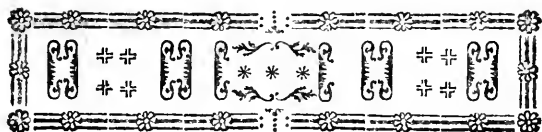
S C È N E VI.

ISMEN.

**E**NFIN ces Chrétiens que j'abhorre seront tous massacrés... Peuple superbe qui m'avez en horreur, je vous verrai bientôt implorer celui que vous osiez mépriser. Nous verrons si ce Dieu pourra vous dérober à mes coups, & s'il méritoit que je rampasse avec vous dans la bassesse & l'ignominie... Ismen étoit fait pour les grandeurs & pour servir d'autres Autels... Tout m'a réussi. Comme je mène à mon gré l'esprit de ce Sultan! le peuple & le maître tremblent à ma voix... Ces Chrétiens seuls gênent mes pro-

jets. Ils ont le secret honteux de mon premier état... Mais quel hardi stratagème a inventé mon heureux génie !... Il falloit un coup qui intéressât la Religion , & je l'ai trouvé... Les stupides Sarrazins sont loin de penser que c'est moi qui ai déchiré ce livre qu'ils adorent. Je me suis fait le Dieu de cette foule crédule. Je leur donne pour loi ma volonté. Ne bornons point là ma carrière ambitieuse , touchons le faite , & faisons du trône d'Aladin le marche-pied de mon Autel.

*Fin du premier Acte.*



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHRONIE, SERENA.

SERENA.

**O**U vas-tu Sophronie?.. Je te suis en tremblant... Pourquoi hasarder tes pas dans ces lieux qui nous sont étrangers, dans ces lieux couverts de farouches soldats dont le glaive semble déjà étinceller sur nos têtes. Quel dessein te conduit vers le palais du Tyran ?

SOPHRONIE.

Le dessein qu'un Dieu m'inspire... Tu viens d'entendre l'Édit qui menace les Chrétiens.

SERENA.

J'en ai le cœur glacé d'effroi. L'ordre cruel vole de bouche en bouche ; l'image

d'une mort présente les rend immobiles ;  
mais que peux-tu faire pour un peuple  
proscrit & consterné.

SOPHRONIE.

Le sauver & mourir.

SERENA.

Toi , Sophronie !

SOPHRONIE.

Chere amie , que la vie devient précieuse  
quand on peut la donner pour le salut des  
siens ! les chaînes & les tortures m'épouvan-  
tent bien moins que le sanglant tableau des  
Chrétiens étendus , égorgés dans les rues  
de Jérusalem. Si la foiblesse de mon sexe &  
de mon âge pouvoit me faire chanceler , em-  
brâsez mon cœur , divine & courageuse  
flamme dont brûloient les Martyrs ! Mon-  
trez-moi mes freres sauvés d'un massacre  
horrible , & la palme immortelle qu'un Dieu  
accorde au sacrifice de quelques jours pas-  
sagers.

SERENA.

De quel sacrifice parles-tu , chere amie ?

SOPHRONIE.

Je marche vers le Tyran ; je détourne sur  
moi les coups qu'il prépare. Je me déclare  
coupable , j'annulle l'Édit & satisfais à sa  
vengeance...



vengeance... Cet artifice est pardonnable, puisqu'il sauve tout un peuple des fureurs d'un barbare.

SERENA.

Que m'as tu dit?... Toi, te livrer!..

SOPHRONIE.

Eh ! qui pourroit m'enchaîner à la vie ; lorsque je trouve un si noble avantage à l'abandonner ? Qui m'attacheroit à ce monde dont j'ai méprisé dès l'enfance le tumulte & les vanités ? Quelle voix l'emporteroit sur cette voix puissante qui m'appelle au rang des libérateurs de la Patrie ?

SERENA.

Cruelle amie ! dans ces tristes momens tu oublies les liens qui nous unissent, ces liens formés dès que nos cœurs ont pû se connoître, & de jour en jour plus resserrés ; tu pourrois les briser d'un œil indifférent ! & délaisseras-tu de même une mere qui t'aime ? Ne lui dois-tu rien ? Elle t'adopta pour sa fille. Elle en eut toujours pour toi la tendresse inquiète, & tu veux l'abandonner au désespoir ! Ne fais-tu pas que l'unique joie de sa vieillesse est de nous voir toutes deux sourire à ses côtés ? Me laisseras-tu solitaire & désolée après que je l'aurai vue

expirer dans mes bras de la douleur de t'avoir perdue ?

SOPHRONIE.

Et c'est pour sauver sa vie , la tienne ; celle de tous , que Sophronie court se sacrifier. Songe donc que ce soir même une troupe d'assassins le fer en main , iront enfoncer nos portes. Ces féroces satellites nous égorgeront sur son corps expirant. En me livrant volontairement à la mort , je ne fais que la devancer de quelques instans , & je délivre de ces sanglantes horreurs , toi , notre mere , & tout un peuple vertueux.

SERENA.

Mais crois-tu qu'il soit permis d'exposer ainsi ses jours ? Le Chrétien doit attendre la mort avec fermeté , mais son devoir est-il de marcher au-devant d'elle ? Quand le glaive des bourreaux descendroit sur sa tête , il doit espérer encore en la miséricorde divine. Qui fait ce que Dieu nous réserve ? Qui fait si le Sultan lui-même ne révoquera point un Arrêt prononcé dans sa colere ?

SOPHRONIE.

Et que fais-tu si dans ce moment ce grand dessein ne m'est pas inspiré par Dieu même ? Si ce n'est pas lui qui me prête ce courage qui t'étonne ? C'est ainsi qu'il veut sauver

invifiblement fon peuple & attirer Sophronie au féjour de fa gloire. Mon ame s'élançe ve s fon Trône , une céleste ardeur m'embrâse , tout mon cœur en est pénétré. Sérena , j'entends l'auguste Religion qui me crie : *Heureuse Soparonie marche au trépas , tu arrêteras des fleuves de sang en te frayant un chemin au bonheur dont jouissent le immortels.*

SERENA.

Tes paroles m'emflamment & m'éclairent. Je voulois te combattre , tu triomphes de moi , tu m'entraînes, que dis-je ? Je brûle de la même ardeur. Sophronie , écoute , j'envie cette couronne fortunée : fois assez généreuse pour me laisser exécuter ce que ta grande ame a conçu; tu n'en auras pas moins de mérite aux yeux de Dieu qui voit tout , & ton amie une fois dans son sein...

SOPHRONIE.

Pourquoi me demander ce que tu fais d'après toi-même que je ne puis t'accorder ?

SERENA.

Eh bien , permets - moi de mourir avec toi. Rendons en même tems les derniers soupirs d'une vie dont nous aurons passés tous les instans ensemble. Me refuseras-tu l'honneur de t'accompagner ? Je marche avec

toi : nous saurons nous encourager l'une l'autre , & le coup de la mort ainsi partagé , deviendra moins cruel.

## S O P H R O N I E

Dis plutôt qu'il seroit plus terrible. Va ; chere amie , il est affreux en souffrant de voir encore souffrir ce que l'on aime. Le cœur , au lieu de s'enhardir , se sent plus foible par le double supplice dont il est tourmenté. Il t'est défendu de mourir puisque le Tyran n'a besoin que d'une seule victime. Tu deviendrois criminelle en offrant un nouvel attrait à sa barbarie. C'est peu ; un devoir plus sacré que l'amitié t'attache malgré toi au monde. Tu te dois toute entiere à celle qui t'a donné le jour. Moi je suis sur la terre comme un roseau sans appui. Je ne tiens pas aux nœuds où ton ame est enchaînée. On m'a laissé ignorer de qui j'ai reçu le jour , & je descendrai au Tombeau sans avoir embrassé les mortels qui devoient m'être les plus chers , que dis je ? sans les avoir connus. . . . Serena , retourne à celle que tu dois consoler de ma perte. Offre-lui le tableau de la Religion & de la Patrie reclamant mes foibles secours. Dis-lui en l'embrassant : *Sophronie penetrée d'amour & de reconnoissance n'oublie point les douceurs maternelles que tu répandis sur*

*ses jours , elle meurt & i'attend dans un monde plus heureux . . . . Adieu Serena , adieu chere amie , seches tes larmes . . . . Retire-toi , & surtout ne trahis point un secret d'où dépend le salut d'un Peuple entier . . . . A l'inst- tant où mon corps tombera sous le tran- chant du glaive , approche alors , couvre-le d'un voile funebre , dérobe-le à des regards profanes , & fais-le transporter dans cette terre sainte où reposent les ossemens des Chrétiens immolés dans les combats ; si toutefois Sophronie étoit digne d'aspirer au rang de ces Martyrs glorieux.*

S E R E N A.

Quelle image ! & tu peux me l'offrir ! . . .  
Ma constance seroit plus grande s'il me fal-  
loit mourir.

S O P H R O N I E.

Chere sœur , écoute : j'ai un secret à te  
confier.

( Elle garde le silence. )

S E R E N A.

Parle . . . . Tu hésites.

S O P H R O N I E.

Ce jeune Guerrier que nous avons remar-  
qué , si connu par les bienfaits qu'il a ré-  
pandus sur nos freres , qui les protège , qui

paroît les chérir, & dont les pas on suivi  
quel quefois les nôtres . . . .

S E R E N A.

Olinde ! ce généreux Guerrier . . . . il  
t'aime avec excès, il brûle d'un feu caché...  
Tu as vu tout le respect qui maîtrise un  
amour véritable. Que je l'ai plaint souvent  
de n'être pas un de nos freres !

S O P H R O N I E.

S'il n'est pas un Chrétien il en a les vertus.  
Mon cœur s'applaudissoit de sa victoire afin  
de donner à la Foi un Héros, un défenseur  
de plus. Il semble la respecter, peut-être  
desire t-il de la mieux connoître, peut-être  
veut-il l'adopter ? Il n'est pas né Idolâtre.  
La même cité, dit-on, nous a vu naître.  
On admire son cœur noble & sensible...  
Serena, dès que je ne serai plus, il faudra  
te hazarder à lui dire ce que j'ai toujours  
pensé de lui. Entretiens ce zèle heureux qu'il  
a pour les Chrétiens. Apprends-lui que So-  
phronie n'est morte que pour les sauver,  
qu'elle a osé espérer qu'il deviendrait un  
jour un de leurs plus fermes appuis, que  
cet espoir lui fut cher . . . . Adieu, je ne  
puis en dire davantage, & il ne m'est plus  
permis de différer.

S E R E N A.,

O Ciel ! j'apperois le Sultan qui s'a-

vance vers ces lieux . . . . Ah ! Sophronie ,  
tout mon corps frissonne & mes bras trem-  
blans ne peuvent te délaïsser.

SOPHRONIE , *l'écartant avec douceur.*

Tu me rends ce moment plus cruel que  
la mort. Si tu m'aimes , si tu chéris une  
mere , fuis à l'instant même , fuis en détour-  
nant les yeux ; abandonne-moi au Dieu que  
nous adorons , ton amie t'en conjure , & le  
devoir te l'ordonne.

*(Elle s'arrache d'entre ses bras & fuit  
loin d'elle , tandis qu' Serena se retire  
lentement la tête penchée & dans un  
accablement mortel )*

SOPHRONIE , *seule vers un coin  
de la Scène.*

O Dieu ! c'est dans ce premier pas que  
j'implore ton assistance , élève ma foible  
voix & rends la victorieuse de la timidité.



## S C È N E I I.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE ;  
TROUPE DE GUERRIERS.

ALADIN, à un des Chefs.

**O**UE l'armée déploie en ordre de bataille les légions qui la composent. Que ces troupes invincibles se rendent à la plaine qui regarde le midi de la Ville. Que j'embrasse d'un coup d'œil le spectacle belliqueux de ces héros qui soutiennent si dignement la justice de ma cause. Ces Perses si braves & si fideles marcheront les premiers au-devant de l'ennemi. L'honneur en est dû à l'Héroïne qui les guide. Je lui remets le sceptre de mon autorité. Que ses ordres soient des loix pour tous mes Guerriers. (*À Ismen.*) Ismen, faites commencer les prieres publiques. Que le Ciel soit appaisé. Olinde s'est emparé du quartier des Chrétiens ; je les regarde comme des victimes sous le glaive, & leur dernière heure va bien-tôt sonner.

I S M E N.

Que le pavé de la Mosquée soit lavé de



leur sang.... Mais une Chrétienne ose s'avancer.... L'aspect de la Royauté ne la fait point trembler.... Elle soutient votre regard !

SOPHRONIE, *devant Aladin avec une fierté noble & douce.*

Sultan, suspendez votre colere. Je viens vous découvrir & remettre en vos fers le coupable que vous cherchez. C'est moi qui ai déchiré l'écrit d'un faux Prophète qui outrageoit nos Loix saintes.

I S M E N,

O blasphême ! ... ô vengeance !..

A L A D I N.

Toi ! si jeune & si téméraire !

S O P H R O N I E.

Le coupable est devant vous ; ce que vous appelez sacrilège est l'ouvrage de ces mains. C'est moi seule que vous devez punir.

A L A D I N.

Se peut-il que sous ces traits de douceur tu voiles tant d'audace ? Malgré la foiblesse de ton sexe tu viens ici braver les supplices.

S O P H R O N I E.

J'obéis à l'Arrêt qu'a publié votre courroux. Vous-même en me condamnant à la mort

devez approuver l'équité qui m'y conduit.  
Je sauve mes freres innocens , & vous  
épargne l'injustice d'un affreux carnage.

A L A D I N.

Que je l'étende ou non sur toute ta  
secte , nous éprouverons bientôt dans les  
tourmens cette constance orgueilleuse....

S O P H R O N I E.

Vous essayez de m'intimider. J'annonce  
sans effroi ce que j'ai fait sans crainte.

A L A D I N, à *Ismen*.

Ismen... La pitié se glisse dans mon ame.  
Apprends-moi à la compter. A l'éclair im-  
prévu de tant d'attraits....

I S M E N.

Reconnoissez le zèle insensé de ces fa-  
natiques Chrétiens. Ils veulent l'insolence  
& la révolte dans de jeunes cœurs, empoi-  
sonnés dès l'enfance de leurs maximes sé-  
ditieuses. Voilà le premier signal des com-  
plots qu'ils méditent. Bientôt une rébel-  
lion plus ouverte...

A L A D I N.

Cet attentat cache un mystère. Je te la  
livre , Ismen... Il faut sonder cet esprit  
rébelle , remonter à la source d'une trame  
impie... qu'elle nomme ses complices.

SOPHRONIE.

Seigneur, je n'en ai point.

ISME N, *aux siens.*

Qu'on apporte des chaînes... Je vais la faire conduire dans nos souterrains... Il faudra bientôt dépouiller cette bravoure insultante, & les tortures nous feront entendre un bien différent langage. (*à Sophronie*) Pourquoi tes couleurs commencent-elles à pâlir... C'est trop tôt s'effrayer. (*aux Gardes*) Allez, qu'on la descende sous les voûtes de la Mosquée: je vous suis. (*à Aladin d'un air triomphant*) Elle voudroit cacher les pleurs qui roulent dans ses yeux, ils couleront bientôt en plus grande abondance; il faut anéantir un orgueil aussi dangereux, & que ses remords deviennent aussi publics que l'a été son audace.

A I. A D I N.

Ta rigueur me sert. Mon ame s'étonne d'être si lente à s'irriter. Lorsqu'à mon retour je ferai assis pour la juger, garantis ton Roi de toute foiblesse, & rend sa justice inexorable comme le Dieu qui demande vengeance par ta voix.

ISME N.

Allons dans son Temple ordonner les prieres & lui promettre, s'il est possible, une réparation égale à l'offense.

(*Aladin sort accompagné de sa suite.*)

## S C È N E I I I.

SERENA, *s'avançant du fond de la scène  
où elle s'est tenue cachée.*

**O** malheureuse Sophronie ! les cruels ;  
t'entraînent... C'en est fait, ils vont porter  
les derniers coups... Tu es innocente &  
je t'ai abandonnée ! quelle foiblesse ! ou  
plutôt quelle puissance enchaînoit mes pas  
& ma voix ! .. Sophronie ! ai je dû t'obéir ?  
O sacrifice héroïque, je t'admire & ne puis  
te goûter !... Comment annoncer cette  
nouvelle à l'oreille d'une mere?... Que  
va-t-elle devenir ? & c'est pour la con-  
soler que son amitié m'a commandé de lui  
survivre.... Mais j'apperçois Olinde : mon  
cœur ne peut plus se contenir... Ah ! s'il  
pouvoit la sauver ! courons à lui.



SCÈNE IV.

SERENA , NICEPHORE , OLINDE.

SERENA.

OLINDE. .. Olinde... Guerrier généreux  
secourez-nous.

NICEPHORE.

La fille de Melanne ne reconnoit plus  
un vieillard infortuné qui fut son ami.

SERENA.

Nicephore ! vous ô ciel... En quel mo-  
ment hélas ! venez-vous nous redemander  
Sophronie ?

OLINDE , *consterné*

Il sort de chez Mélanne, tremblant de  
ne plus vous voir à ses côtés... Ses frayeurs  
mortelles ont passés dans mon sein... Ni-  
céphore sous ma garde voloit vous cher-  
cher ; & pourquoi Sophronie n'est-elle pas  
avec vous?... Où la trouver ?

SERENA.

Dans les chaînes... au milieu des bour-  
reaux... au pouvoir d'Ismen !

OLINDE.

Cruelle ! que dis-tu ?... Elle captive !

O ma Sophronie !

SERENA.

Sophronie meurt dans les supplices , si vous ne pouvez la sauver.

OLINDE.

Sophronie meurt ! Acheve , acheve de me déchirer l'ame.

SERENA.

Je trahirai son secret , la voix de mon cœur l'emporte sur mes sermens.... Sophronie innocente s'accuse du forfait que l'on impute aux Chrétiens ; elle veut acheter le salut de tout un peuple au prix de son sang. Elle s'est livrée elle-même à ces Prêtres barbares.

OLINDE.

O mon pere ? est-ce bien une mortelle ?.. Est-il une vertu plus rare ! je te reconnois Sophronie , ame céleste ! noble & grand cœur ! ah combien ne dois-je pas t'imiter !

SERENA.

C'est dans vous seul que chacun de nous espere... Vous approchez de ce Sultan redoutable... Je vous conjure pour elle... Ah ! si vous saviez , dans nos derniers entretiens , ce qu'elle m'a dit pour vous....

OLINDE.

Sophonie auroit pensé à moi ! auroit parlé !.. Serena, Serena, un mot, un seul mot & je vole....

SERENA.

Elle eût désiré qu'un héros tel qu'Olinde eût marché sous l'étendard de la croix... Voilà ses regrets, ses plus grands regrets en marchant à la mort, mais je ne devois révéler son secret que lorsqu'elle ne seroit plus.

OLINDE.

Elle vivra, crois moi ! le plus bel ornement du monde ne descendra pas ainsi au tombeau.... Seche tes pleurs, Serena, seche tes pleurs & cours annoncer à ta mere la délivrance de Sophronie.

NICEPHORE.

Et quelles sont tes forces ? employeras-tu le courage ou le pouvoir incertain des larmes ?

OLINDE.

Les larmes !... non... Les puissances qui la retiennent sont trop multipliées pour pouvoir les briser, & l'aveugle Sultan agit trop d'après Ismen pour oser espérer sa grace, mais je fais comment je la délivrerai.

NICEPHORE.

Courons-y de ce pas , mon fils !

SÉRENA.

Son fils !

OLINDE.

Je le suis , & tu reconnoîtras son sang . . .  
 Je puis racheter les jours de Sophronie ! . . .  
 Combien je te rend grace ô Ciel ! Voici  
 le moment où tu m'ordonne de me nom-  
 mer Chrétien . . . Il ne m'est plus permis  
 de cacher ce titre glorieux.

NICEPHORE.

Et que prétends-tu ?

OLINDE , *avec feu.*

C'est mon pere qui le demande.

NICEPHORE.

Je ne t'ai peut-être que trop entendu ,  
 mon fils . . . . L'amour que j'ai pour toi me  
 fait éprouver un moment de foiblesse , je  
 frémis . . . . Mais s'il le faut , si tu ne peux  
 sauver les Chrétiens & Sophronie qu'en  
 périssant . . . . Hélas ! je ne puis achever . . .  
 & moi aussi j'irai , je présenterai au Tyran  
 cette tête couverte de cheveux blancs ; je  
 lui dirai frappe , elle n'est pas indigne de ta  
 vengeance.



OLINDE.

Mon pere ! si vous m'aimez , si Sophronie vous est chere , gardez vous d'accompagner mes pas. Vivez . . . Chere Serena , conduis-le chez ta mere ; que sa maison lui serve d'asyle ; que cet asyle rassure mon cœur alarmé . . . Allez , Sophronie ne tardera pas à vous y rejoindre. Adieu . . . Adieu mon pere.

[ *Il va pour partir.* ]

NICEPHORE.

Arrête , Olinde ! . . . Mon fils arrête ! . . . L'incertitude & l'effroi m'accablent . . . Où vas-tu , & que vas-tu faire ? . . . Tu abandonnes bien promptement un malheureux vieillard qui n'espere , qui ne vit plus que par toi !

OLINDE.

Osez vous me rappeler ! pourquoi ne me laissez vous pas échapper ? . . . Tremblez d'aller contre mon devoir , contre Sophronie ; ah fuyez , mon pere . . . Evitons de nous trouver ensemble. Vous ne voulez point faire chanceler ma vertu. N'êtes-vous plus Nicephore , & serez-vous plus foible que cette jeune Chrétienne ?

NICEPHORE.

Je n'étois plus que ton pere . . . Oui , je

la sens cette foiblesse que la nature inspire...  
 Va , je saurai la dompter. . . Je t'admire en  
 pleurant . . . Arrache toi de mes bras , &  
 puisque Dieu te guide . . . Adieu , adieu ,  
 si tu pérís , nous ne ferons pas long-tems  
 séparés.

## S C È N E V.

OLINDE , *seul.*

**V**OICI l'instant le plus glorieux de ma  
 vie , le plus cher à mon cœur ! Sophronie !  
 des chaînes de fer ne presseront plus tes  
 mains délicates. O mort ! moment de joie  
 & de volupté ! je mourrai pour elle ! . . . La  
 sauver est pour moi la plus grande félicité.  
 Ma vie n'aura d'autre prix que celui de lui  
 être offerte. Mais que dis-je ? Ce n'est pas  
 la perdre , c'est la rendre utile , glorieuse ,  
 fortunée. Je vivrai dans sa mémoire , peut-  
 être dans son cœur. Je vois pourquoi j'ai  
 reçu l'existence. Je puis sacrifier mes jours  
 au plus digne objet dont le Ciel ait décoré  
 la terre . . . O Dieu je te rends grace . . . tu  
 m'aime . . . hâte cet heureux sacrifice.



SCÈNE VI.

CLORINDE, OLINDE, *suite de*  
CLORINDE.

CLORINDE.

**T**A fierté me plaît ; tu laisses la foule de ces soldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Mosquée. Je t'approuve. Ne deshonorons point la valeur par des sermens. Qu'Ismen déploie à son gré un appareil religieux, les fumées qu'exhale l'encensoir, voilà ses armes. Pour nous guerriers, manions le fer & n'humilions point les instrumens de la gloire devant la Thiare d'un Pontife. C'est sur notre épée qu'il faut fonder notre espoir. La victoire est dans le cœur des héros & non dans ces cantiques qui vont frapper les voûtes d'un Temple.

OLINDE.

Ce Temple tombera pour écraser & l'Idole & le Prêtre. L'Arbitre des combats n'est point ce Prophète imposteur qu'ici l'on adore. Non Clorinde, non, ce n'est pas du fond de cette Mosquée que part la

victoire. Olinde doit faire connoître à quels autels il faut la demander , & c'est la feule gloire qu'il ambitionne & qu'il envie.

[Il quitte Clorinde. Clorinde refte ,  
& congédie fa fuite.]

## SCÈNE VII.

CLORINDE, ARSETTE.

ARSETTE, après un assez long silence.

**T**U demeures pensive... crois-tu pouvoir encore déguifer ton trouble. Chériras-tu en ce moment mon antique franchise ? Ecouteras-tu le libre accent de l'amitié ! Accoutumé à t'observer dès l'enfance , je te connois mieux que tu ne te connois toi même. Tantôt tu as outragé le Grand Prêtre. Tu protèges ouvertement un peuple ici détefté. Apprends que tu n'as plus de secrets. Epanche ton cœur & permets-lui de fe foulager , car pour moi je t'ai devinée... Rougis , mais pa le ..

CLORINDE.

Arsette , tu me fais frémir... ah ! puisque tes regards m'ont foupçonnée , je me

fuis trahie. Loin d'éluder par un menfonge artificieux l'humiliant aveu que je me fuis refusé à moi-même , tu vas tout favoir. Je me fens un affez juſte orgueil pour ne point redouter un œil étranger. Il feroit trop au-deſſous de moi de diſſimuler. Ma langue fera l'interprète de mes ſentimens. Je ne défavoue point un ſecret penchant. Je ſonge au héros qui en eſt l'objet. . . Arſette , vois ſi ce front rougit en prononçant que j'aime.

ARSETTE.

Tant de charmes enſevelis ſous le fer & perdus pour l'amour ont donc enfin connu cet aſcendant auquel l'héroïſme même ne ſauroit échapper.

C L O R I N D E.

Tu fais comme j'ai mis ma gloire à triompher des foibleſſes de mon ſexe. Le vil eſclavage où je le vis ſoumis révolta mon jeune orgueil. J'ai fait voir un cœur né pour cette liberté , ame & principe des vertus guerrières. C'eſt toi qui appris à ma main enfantine à gouverner le frein des courſiers , à manier la lance & l'épée. Endurcie aux exercices de la lutte & de la courſe , j'ai ſuivi ſur le ſommet des monts & dans le fond des torêts la trace des Ours & des Lions. J'ai montré tout-à-coup , à ces hommes éton-

nés , un bras aussi redoutable que le leur. Ma valeur fut heureuse. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en différens climats ; mais que je crains que la honte déformais ne l'accompagne ! . . . Quelle langueur secrète s'est mêlée à cette ardeur belliqueuse qui sembloit seule devoir en porter tous mes vœux. Pour la première fois , sous ma dure cuirasse , j'ai senti mon sein palpiter. Je voulus étouffer un sentiment importun , & tout m'y rappelloit malgré moi. Je crus pouvoir l'anéantir dans les champs de la guerre. Mais hélas ! au milieu des combats , parmi le choc & le cri des batailles , je versois des larmes , & mes yeux couverts d'un casque ne perdoient point de vue dans la mêlée le guerrier qui triomphoit des ennemis & de mon cœur... Je ne te le nomme pas... Arsette, ce n'est point comme alliée d'Aladin que je suis venue secourir Jérusalem. Mon zèle a pour guide un plus cher dessein. J'accours pour combattre à côté du héros qui depuis quatre années a de ce cœur guerrier soumis la fière indépendance.

## ARSETTE.

Il y a longtems qu'en voulant me dérober ce secret , tu as pris soin de me le révéler.

C L O R I N D E.

Ah ! si d'autres regards que les tiens ont pénétré dans mon ame , où fuir ? L'amour éteint la gloire , & devant son œil jaloux toute foiblesse est un crime... Va , je suis toujours Clorinde , l'Asie ne me verra point effuyer les dédains d'un superbe vainqueur. J'appelle à mon secours ce calme intrépide qui m'accompagne sur le sanglant théâtre de la guerre. Je ne chancelerai point dans l'illustre carrière où j'ai porté mes premiers pas , & je me dompterai , dussé-je éteindre mes feux dans mon propre sang !

A R S E T T E.

Tu pousses trop loin cet orgueil que moi-même ai pris soin de t'inspirer. J'ai voulu te sauver de l'amour , endurcir ton cœur , le rendre insensible au joug de cette passion fatale à l'héroïsme ; mais elle commande malgré nous. . . . . Tant que j'ai vu ta jeunesse abandonnée à ces épreuves redoutables , percer de tes flèches les ours & les lions , les forcer dans leur sanglant repaire , j'ai moins craint pour toi , je te l'avoue , que lorsque j'entends ces premiers soupirs échapper de ce cœur altier où l'amour une fois vainqueur doit régner avec empire.

## CLORINDE.

La mort du moins saura m'affranchir.

## ARSETTE.

Tu luttas contre le trait que tu ne peux arracher. Si ton penchant étoit vil ou malheureux , sans doute il te faudroit mourir ; mais après tout , Clorinde , mourir n'est pas vaincre. C'est fuir lâchement la vie... ne mollis point comme une ame vulgaire. Rappelle ton courage , & si tu chéris les combats & les palmes que la valeur y moissonne , élance-toi d'un vol plus rapide sur le char de la victoire. Un jour plus brillant à tes regards , il pourra te porter assise & triomphante à côté d'Olinde.

## CLORINDE.

De quelle image flattes-tu mon timide espoir !.. Je sens trop à quel point il m'intéresse & combien j'ai d'ardeur à vaincre sur ses pas. Je connois la crainte , mais pour lui pour lui seul. Je frémis à chaque trait qui menace sa tête ; je veillerai sur ses jours qu'il prodigue ; j'opposerai ce sein à la flèche meurtrière ; mais mon secret n'en restera pas moins dans mon cœur , & ne s'épanchera pas même avec mon sang & ma vie... Ne me parle plus que des champs où je dois cueillir des lauriers ! qu'Olinde me  
voye



voye combattre , qu'il admire un courage égal au sien ; qu'il me suive , tandis que ce bras emporté foudroiera l'ennemi ; ou si ma valeur n'attire point ses regards , s'ils demeurent indifférens & froids , peut-être que frappée tout-à-coup au milieu du carnage , il donnera quelques larmes à mon trépas. Si je les vois couler , s'il penche vers moi un œil attendri , si j'y lis un seul instant sa douleur , la mort ne me fera pas si cruelle. Que dis-je ! elle me paroîtra pleine de douceur. . . . Où m'égarai-je , Arsette ! . . . ah ! pardonne , & laisse une amante à ses rêves insensés.

ARSETTE , *en soupirant.*

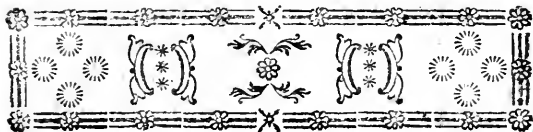
Ta blessure est entière & nulle main ne peut la guérir. Crois moi , ne fais plus de ton amour un tourment volontaire. Tantôt dans un abandon désespéré tu voudrois t'élever au-dessus de toi-même , tantôt dans les erreurs d'une illusion trompeuse tu nourris ta foiblesse en craignant d'y succomber. Ton cœur courageux & tendre , aussi neuf que rébelle , rougiroit-il de se trouver sensible ? Fiere Clorinde ! il est tems de te révéler tes transports : un jour l'amour doit t'enchaîner , tu pâlis. . . rassure-toi. L'aveu que tu m'as fait n'a rien qui doive te faire rougir. Olinde est digne de toi. L'ar-

mée applaudira à ces nœuds mutuels , ils feront tissus des mains de la victoire. L'amour qu'adopte la valeur marche en vainqueur illustre , & tu pourras trouver , en lui cédant ton cœur , une félicité plus grande & plus vraie que dans la conquête de vingt nations soumises & tremblantes,

## CLORINDE.

Cesse de m'abuser , vaine illusion ! peut-on accorder la gloire & l'amour ? L'une s'avoue à la face de l'univers , l'autre est faite pour l'ombre... Je ne veux suivre que la passion des grands cœurs. Aide-moi à reprendre cette mâle indépendance qui flattoit mon heureuse jeunesse. Rends-moi ce cœur que tu formas dans les déserts & dans le fond des forêts. Ce naturel farouche me paroît plus supportable que cette oisive langueur qui me fait soupirer... Moi soupirer ! terribles accens des combats ! voix redoutable de la guerre ! venez étouffer dans mon sein ces gémissemens qui y naissent & qui doivent y mourir.

*Fin du second Acte.*



A C T E I I I .

S C È N E P R E M I È R E .

A L A D I N .

**J**E suis seul. Mon cœur frémit du supplice de cette jeune Chrétienne... Ismen m'a arraché ce sanglant Edit... Tour-à-tour chacun fatigue ma volonté, & souvent il n'est pas permis aux Rois, tout cléments qu'ils voudroient être, de ne point se montrer cruels... La pitié voudroit maîtriser mon ame ; arrête pitié dangereuse !.. N'ai-je pas le droit d'effrayer les hommes, par l'exemple des châtimens ? Ne sont-ils pas les soutiens de ma puissance?.. Oui, mais pourquoi donc cette crainte de l'injustice, cette terreur secrète.... ô Dieu ! me faudroit-il rendre compte de la liberté de chaque homme, de chaque

goute de sang versé , de chaque larme... ah ! s'il est ainsi , pourquoi suis-je né sous le Diadème ? .. Pour gouverner les peuples , pour porter dignement le Sceptre , il faut posséder une ame active & forte. Le Sceptre blesse les mains qui ne le soutiennent pas avec fermeté. Mais voici cet Ismen dont l'éloquence redoutable vient m'assiéger... Je le connois & je suis son esclave !

---

## S C È N E II.

A L A D I N , I S M E N .

I S M E N .

**S**EIGNEUR , quelle funeste clémence vous arrête ? Précipitez le supplice de cette fille insolente qui vous brave , tandis que tout tremble à vos pieds. Saisissez ce moment pour exterminer un peuple audacieux. Les Chrétiens frappés de ce coup feront à la fois surpris & terrassés. Vous pourrez éteindre toute leur race ; craignez que bientôt soulevés , furieux , dès que nos remparts seront assiégés , ils ne brisent le joug qui les captive.

ALADIN.

Et pourquoi ce carnage?.. Non je veux que le glaive de ma justice demeure suspendu. Le supplice de cette fille rebelle suffit pour les intimider. Qu'on veille sur eux, mais qu'on respecte leurs jours. Contenus de tout côté, environnés de soldats que commande Olinde, que peuvent-ils encore?

ISMEN.

Tout oser. Vous faire repentir d'avoir suspendu l'Edit qui confirmoit le repos de votre Etat & la sûreté de votre Trône. Je ne cesserai de vous le répéter, Seigneur, Olinde m'est suspect.

ALADIN.

Qui, lui? qui m'a toujours si fidèlement servi?

ISMEN.

Un traître a toujours quelque ombre de vertu. Oubliez ce qui m'échape. L'avenir prouvera si mes soupçons étoient fondés. Mais quant à ces vils Chrétiens, en tout tems vos ennemis secrets, que tardez-vous à les chasser de votre Empire?

ALADIN.

Ce sol déjà épuisé par la guerre, je le priverois encore de nombreux habitans?

I S M E N.

Tout mouvement de pitié diminue en vos pareils l'autorité suprême. Les foudres du Trône une fois allumés doivent gronder sans interruption , & tout rebelle qui soulève la tête doit être écrasé. La terreur fera toujours la plus sûre garde du Diadème... Eh ! ne voyez-vous pas que ce peuple séditieux ne respire que dans l'espoir de voir tomber votre Couronne.

A L A D I N.

Tu les crois aussi dangereux , aussi acharnés contre ma puissance ?

I S M E N.

Je suis né au milieu d'eux. Dès l'enfance j'ai appris à les connoître , mais pour les mieux détester. Leurs principes attaquent l'autorité légitime. Le Ciel me préserve de ces dogmes monstrueux ; il m'a donné l'esprit de soumission ; il m'a conduit auprès d'un grand Roi , afin que je fusse auprès de lui le défenseur de ses droits , le soutien & l'organe de la vérité.

A L A D I N.

Ismen tu vois ce Trône où je suis forcé de m'asseoir ; eh bien , il n'y a pas de jour qu'il ne me coute des soupirs ; ce n'est qu'à toi que je puis l'avouer.

ISMEN.

Et pourquoi , Seigneur ?

ALADIN.

Je frémis de me tromper ; je sens que l'on me trompe ; je voudrois regner en paix , & ne trouve que sujet de discorde & d'ennui... Mon Peuple n'est pas content... Il n'est pas heureux... On me tait ses malheurs... On me presse toujours de punir.

ISMEN.

Pour moi , je n'entends qu'un cri universel qui proclame l'invincible Aladin le plus grand & le meilleur des Rois... Quoi que vous fassiez , le peuple adorera votre clémence.

ALADIN.

J'aimerois à en être persuadé , mais mon Sceptre en frappant les Chrétiens ne s'est-il pas appesanti quelquefois sur l'innocence & sur la vertu !

ISMEN.

La majesté souveraine absorbe ces légères taches , inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les destinées d'un vaste Empire. L'autorité a son code & ses droits séparés des loix qui régissent les vulgaires mortels.

A L A D I N.

Mais pourquoi donc cette voix intérieure qui me rend mécontent de moi-même , qui m'attriste & qui m'accuse en silence ?

I S M E N.

Quel sentiment de foiblesse ! & vous daignez l'écouter ? Vous regnez par l'Éternel. C'est lui qui vous a placé sur le Trône , qui a posé la Couronne sur votre tête , qui a mis le Sceptre en vos mains ; il a transmis en vous , avec le pouvoir , la science & l'esprit de sagesse. Bannissez de vaines allarmes. Est-il sur la terre un Monarque plus glorieux & dont on admire davantage le génie & le cœur. (*à part.*) Courage , Ismen , il te croira.

A L A D I N.

Mais enfin ces murmures éloignés qui parviennent confusément à mon oreille...

I S M E N.

Vain bruit de quelques obscurs féditieux ; mais qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. Ce sont ces Chrétiens dont la bouche insolente calomnie les Rois dans leur bassesse. Ils arrêtent un œil critique sur vos sublimes Ordonnances. J'ai fait poursuivre ces rebelles par



des regards qui me sont vendus ; mais le nombre des délations fatigue les délateurs. Ces esprits opiniâtres qui ne craignent pas la mort , ne redoutent aucun forfait ; ils se sacrifient eux mêmes dès que la foi le leur commande. Ils immolent la fortune, l'amitié, la Nature : d'autant plus attachés à leurs opinions fantastiques qu'ils les comprennent moins. Leur orgueil & leur intolérance les rendent ennemis nés du genre humain. Ligués contre le Trône & l'Autel , leur loi est un flambeau de discorde qui leur sert à diviser les liens du sang & de la patrie. Comme ils meurent avec joie , ils massacrent de même , & vous épargnez des monstres toujours prêts au parricide & vous laissez respirer dans l'enceinte de cette Ville un Peuple de serpens qu'il faudroit écraser.

ALADIN , *troublé.*

Tu m'y déterminerois... Mais je les garde comme des otages qui pourront me servir contre l'ennemi qui vient m'attaquer.



## S C È N E III.

A L A D I N , I S M E N ,  
S O P H R O N I E .

(*On voit Sophronie que l'on conduit les fers aux mains. Elle a les yeux modestement baissés.*)

I S M E N .

O N amene à vos pieds cette Chrétienne. Peut-on voir un orgueil plus imposant ! Quel faste dans sa démarche, son regard & son maintien ! Elle semble s'avancer plutôt au triomphe qu'à la mort.

A L A D I N .

Approche, fille superbe ! ... Viens entendre & subir ton arrêt.

S O P H R O N I E .

Vous devez le prononcer... Ce cœur s'est affermi d'avance contre ce qu'il peut avoir de rigoureux.

A L A D I N .

Sous les dehors d'un sexe timide tu caches une ame aussi hardie ! Trop foible pour un pareil attentat, réponds-moi ? Qui a pu te l'inspirer ? Quels sont ceux

qui ont entraîné ta jeunesse à cet excès d'audace ?

SOPHRONIE.

Je n'ai voulu céder à personne la moindre part de ma gloire. Elle étoit trop illustre & m'étoit trop chère. Seule j'ai conçu le projet , je l'ai résolu & l'ai exécuté. Le Dieu qui me donne en ce moment la force de ne point trembler devant vous , ce Dieu maître des Empires à tout conduit...

ALADIN.

Eh bien , c'est sur toi seule que tombera ma colere.

SOPHRONIE.

Il est juste... J'attends mon arrêt.



## S C È N E IV.

ALADIN , ISMEN , SOPHRONIE ,  
OLINDE , GARDES.

OLINDE , *accourant avec chaleur, &  
perçant la Garde.*

**S**ON arrêt!... Non , ce n'est pas elle... Arrêtez... Sophronie vous trompe par un pieux artifice. Faites tomber ces chaînes de ses mains innocentes... Sultan , c'est sur un autre que doit tomber votre vengeance. Le coupable est découvert , & je viens vous le livrer.

ALADIN.

Elle est innocente & vient se sacrifier ! Il faut lui confronter le criminel..... Où est-il.

OLINDE.

Devant vous... c'est moi.

SOPHRONIE.

O Dieu!..

ALADIN.

Est-ce Olinde qui parle ?

OLINDE.

Cessez tous d'être surpris... je suis Chrétien.

DRAME HÉROIQUE. 349

ISMEN , à Aladin , à voix basse.

Eh bien , Seigneur !

ALADIN.

Toi Chrétien ! dans ma Cour... Parjure ! toi à qui je confiois mon pouvoir... tu déguisois l'ame d'un traître sous le masque d'un Héros.

OLINDE.

Je ne t'ai point trahi. Je viens sacrifier pour ma loi une vie que j'ai mille fois exposée pour la défense de ton Trône. Tu n'as rien à me reprocher , j'ai rempli tous les devoirs qui me lioient à toi ; mais je suis libre , je me dégage en ce moment , je me rends à moi-même ; parce qu'une voix plus chere & plus sacrée antérieure à toute autre m'oblige à suivre les drapeaux de mes freres. Tu fais que la Religion commande au cœur de l'homme ; que c'est-là que la puissance des Rois expire , & que le culte d'un Dieu est l'hommage immuable devant qui tout autre s'abaisse & disparoît.

SOPHRONIE , levant les yeux au Ciel.

Je te bénis... il est Chrétien... O mon Dieu ! ce sont-là de tes coups.

ALADIN.

Surprise étonnante ! Et tu te persuades encore n'être pas infidele envers ton Roi.

## OLINDE.

La vraie fidélité n'est point un esclavage fervile ou sans bornes. Je ne t'ai point vendu mon ame & ma pensée. Je t'ai prêté mon bras. Il s'est acquitté envers toi ; il m'est permis sans doute de retourner à mes freres qui reclament les secours que je leur dois.

## ALADIN.

Un guerrier tel qu'Olinde s'est abaissé dans l'ombre à commettre un lâche attentat, recours insensé du plus stupide fanatique.

## SOPHRONIE.

Ah ! ne le croyez point. Il n'a point fait le coup dont il se vante. Il veut me ravir cette palme immortelle que j'ambitionne & qui m'a fait tout oser. Si vous en doutez, éprouvez une ame que la mort ni les tourmens ne pourront effrayer.

## OLINDE.

Et vous, Seigneur, contemplez le sexe, la douceur, la jeunesse, le maintien timide de celle qui s'attribue ce coup hardi. Comment a-t-elle pu imaginer, oser, exécuter une si grande entreprise ? Comment auroit-elle trompé les Gardes ? Par quel moyen auroit-elle pu hazarder ses pas dans le vaste enclos de la Mosquée, franchir l'horreur des ténèbres, briser les obstacles, & d'une

main tremblante & foible.... Moi seul connois les secrets détours....

SOPHRONIE, *l'interrompant.*

Il a plu au Dieu qui donne le courage de m'élever au-dessus de moi-même. Qui ne craint que lui n'a rien à redouter. D'ailleurs ce que j'ai fait n'est point au-delà des forces de mon sexe. Sultan, penseriez-vous qu'Olinde, entreprenant de venger la foi se seroit borné à se cacher nuitamment dans la Mosquée pour y déchirer un livre? Est-ce ainsi qu'un intrépide Guerrier se fait reconnoître? Ah! s'il eût voulu servir la Religion, c'est par des coups plus éclatans qu'il se seroit annoncé; c'est à la tête de l'armée qui l'appelle qu'il eût signalé son héroïsme.... Pénétrez dans son cœur & connoissez quel est le zèle qui le porte à vouloir me délivrer. Il l'égaré jusqu'à s'accuser lui-même.... Sa générosité même atteste son innocence.

A L A D I N.

Je demeure confondu.

O L I N D E.

Ame aussi étonnante que sublime! tu fais t'agrandir encore en niant la vérité; mais elle parle, il faut qu'elle soit entendue. Non, Sophronie, non j'en atteste ton

propre cœur , ce n'est point toi qui osas violer la Mosquée. Abjure un mensonge magnanime ; cesses de persister dans ton dessein... Pardonne... Mais tu ne mourras point , je ne peux y consentir... Seigneur , à moi la mort , à elle la liberté...

## SOPHRONIE.

Ne puis-je donc sans toi braver la colere d'un homme , & moi aussi je me sens le courage d'endurer seule le trépas.

## ISMEN.

Tous deux outragent le pouvoir suprême par ce défi insultant. Tous deux s'enorgueillissent d'un sacrilege aveu. Qu'on les croie tous deux , Prince , & que l'un & l'autre remportent le prix tant discuté. Je reclame ici votre justice souveraine ; épargnez à mon oreille leurs blasphêmes impies....

## ALADIN.

Soit mensonge , soit témérité , vous frémirez , couple perfide ! Le même bucher vous unira dans les flammes. ( à *Ismen* ) Toi , dont l'œil perçant pénètre les plus sombres replis des cœurs , démêle ici quel est le vrai coupable. Une émotion inconnue d'attendrissement se fait jour dans mon ame. J'en pressens l'effet & m'en indigne... Pour ne pas fléchir , je détourne les yeux.



ISMEN.

Mes soupçons étoient - ils fondés , Seigneur?

ALADIN.

Tu me disois vrai.... (*il soupire.*) Je te les livre. Malgré sa gloire & ses trophées, il n'aura pas impunément blessé la Majesté des Rois. (*à Olinde & à Sophronie montrant Ismen.*) C'est à lui que vous devez répondre. Voilà le Juge à qui je vous abandonne.

[ *Il se retire avec toute sa suite.* ]

SCÈNE V.

ISMEN , OLINDE , SOPHRONIE.

ISMEN.

**P**RÉPAREZ-VOUS à fléchir. Abaissez devant le Ministre des Dieux & des Rois, ce faste extérieur dont je connois le néant & la fausseté. Je lis au fond de vos ames, ma clémence vous accorde un seul instant, c'est pour éloigner la vengeance suspendue sur vos têtes... (*à sa suite.*) Vous, veillez sur eux, tandis que j'accompagnerai le Roi.



## SCÈNE VI.

OLINDE, SOPHRONIE,

OLINDE.

O de toutes les vertus, merveilleux assemblage ! Toi dont la présence me fait oublier celle des Tyrans, dis, pourquoi veux-tu me laisser dans la mort le tourment le plus douloureux de te voir expirer avec moi ? Je ne redoute que le coup qui menace tes jours. Laisse-moi mourir pour les Chrétiens, pour mon Dieu & pour toi.

SOPHRONIE.

Pourquoi viens-tu troubler les derniers instans d'une vie que je suis résolue à sacrifier ; pourquoi viens-tu m'enlever ce trépas heureux que j'envie ?

OLINDE.

Il m'appartient... Crois-en l'aveu de mon cœur. J'allois livrer ma tête... Tes pas n'ont fait que prévenir les miens... Sophronie ! je suis fier que mon ame ait ressemblé à la tienne : ne crois pas que ce soit l'amour qui me fasse tenir ce langage. Pour

braver nos tyrans , je n'ai point attendu que tes jours fussent en danger. J'en atteste ici le Ciel. A l'instant de cet horrible Édit j'avois conçu le même projet. Conserve la gloire de m'avoir devancé ; mais ne me ravis point ce noble sacrifice. Je suis guerrier , tout mon sang doit couler pour la cause commune... Que mes yeux avant de se fermer , voient tomber ces chaînes.

SOPHRONIE.

Laisse-les moi , je les porte pour le salut des Chrétiens.

OLINDE.

Je le suis , Sophronie ! Nous n'avons qu'une même loi.

SOPHRONIE.

Quand je ne serai plus , Olinde pensera-t-il de même , conservera-t-il la même foi ? Est-ce bien Dieu qui l'inspire ? Est-ce lui en effet qu'il adore ? Souvent une passion trompeuse nous aveugle & nous rend plutôt parjure que fidele.

OLINDE.

Avant de t'avoir vue , je suivois en secret les loix saintes du Christianisme. Le sang que mon pere a transmis dans mes veines n'est point idolâtre , il a signalé son bras contre les ennemis de la foi. Belle Sophronie !

l'auteur de mes jours ne t'est pas inconnu ; lorsqu'il eut entendu cette sanglante proscription , ce vénérable vieillard me dit en pleurant , en me pressant sur son sein , meurs mon fils , meurs pour tes freres , pour la patrie ! . . Vis pour le consoler , toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un monde ; ne le quitte point ce monde , il a besoin du spectacle que tu lui offres chaque jour . . Tu ne rejoindras que trop tôt l'Être parfait dont tu es ici bas la plus brillante image.

## SOPHRONIE.

O joie ! Dieu ! soutiens ma foiblesse. Olinde t'adore . . Il est né Chrétien.

## OLINDE.

S'il ne l'étoit pas , un seul de tes regards auroit porté dans son cœur les vertus de ton ame . . Sophronie , en quel instant ma bouche osera-t-elle avouer ce charme invincible qui depuis un an fait le bonheur & le tourment de ma vie . . . Enivré de douleur & d'amour c'est sur les bords du tombeau que pour la première fois j'ose dire . . je t'aime.

## SOPHRONIE.

Si tu me chéris , si cet amour est pur , s'il est digne de moi il faut te rendre à ce que mon cœur désire. Sophronie te conjure de

te dire innocent , de lui laisser cette couronne qu'elle attend. On rejettera sur l'amour tout le transport que tu as fait paroître. Tu conserveras tes jours pour un combat plus important. Assez d'occasions vont s'offrir pour signaler le zèle héroïque qui t'enflamme... Sois assez grand pour oublier un penchant qu'il faut vaincre ; ne songes qu'au secours dont tu priverois un Peuple malheureux. Hélas ! tu deviens son plus ferme appui. Un mot doit te déterminer... Ta mort seroit infructueuse , & tu peux la rendre utile. Laisse... une femme est la seule victime qui convient ici ; il ne s'agit que d'attendre le coup qui doit m'immoler ; cher Olinde ne me plains point ; lorsqu'on fixe la patrie immortelle , on passe avec joie sur ces rapides instans.

OLINDE.

Malgré l'autorité suprême qui t'assujettit tout mon être , je ne puis me résoudre à ta volonté... En commandant , donne-moi donc la force d'obéir ; non , jamais , jamais... En te voyant expirer , mon ame malgré toi suivroit la tienne.

SOPHRONIE.

Olinde !.. je t'ordonne de vivre.

OLINDE.

Eh ! le puis-je sans toi ?

358 OLINDE ET SOPHRONIE ;

SOPHRONIE.

C'est moi qui ai choisi le trépas.

OLINDE.

Et marqué l'instant du mien.

SOPHRONIE.

Résous-toi... le Ciel te donnera le courage de supporter ma perte.

OLINDE.

J'ai le courage de mourir , je n'aurai point celui de te survivre.

SOPHRONIE.

Oublie-moi , sois heureux.

OLINDE.

Heureux ! sur cette terre où tu ne seras plus.

SOPHRONIE,

Olinde !

OLINDE.

Sophronie !

SOPHRONIE.

Accomplis la loi que je t'impose.

OLINDE.

Pour qui ?

SOPHRONIE.

Pour la patrie , pour un peuple abandonné & qui n'espère qu'en toi... Olinde !

( Elle essuie une larme. )

OLINDE, *avec transport.*

Sophonie ! je vois couler tes larmes... Ne me les cache pas, chere Amante, ne me les cache pas... Elles payent ma vie. Elles augmentent l'ardeur que j'ai de me sacrifier.

SOPHRONIE.

Nos cœurs se sont permis trop de foiblesse ; nous pleurons ! Est-ce-là l'emploi d'un Héros, d'une Chrétienne ?.. Ranimons notre courage & faisons un noble effort. Implorons le secours de celui qui commande à la volonté même. Je l'invoque & je sens le calme renaître dans mon sein.

OLINDE.

Ah ! songe qu'il te reste une amie, une mere, que le désespoir les attend, que tu dois leur épargner des momens plus affreux... Et quel cœur formé, aux vertus consolantes va leur servir de soutien si tu les abandonnes ?

SOPHRONIE.

Tu me parles d'un monde que je ne vois plus. Je ne t'y laisse toi même qu'un instant, & nous ne ferons pas longtems séparés ; que dis-je, séparés ! Tu n'imagines point quel prix nous est offert ! Vois mon ame errante sans cesse autour de toi, t'accompagnant dans la retraite ; te servant

d'Ange tutélaire ; aidant la flamme de ta priere à monter vers les Cieux. Vois-moi descendre du Trône brillant que l'éclat environne. Je t'apparois dans ces songes qu'enfante un paisible sommeil. Sur un front radieux , je t'offrirai les traits d'une joie pure & immortelle. Je te tendrai une main favorable. Je souleverai à tes regards charmés un coin de voile qui dérobe aux mortels le séjour de l'Éternité. Alors tu t'éveilleras dans un ravissement divin ; tu diras : *ce que j'aimois est dans un bien meilleur monde.* A l'heure funebre où la terre te perdra ; plus prompte que l'éclair , & jalouse de t'assurer la même couronne , tu me trouveras près de toi. Je fortifierai ton ame ; j'adoucirai pour elle ce douloureux passage , & lui traçant une route lumineuse , je la conduirai moi-même aux pieds du Trône auguste où nous adorerons ensemble l'Être magnifique & bon qui nous réunira pour jamais.

OLINDE.

O tendresse !.. O Sophronie !..



SCENE



SCÈNE VII.

OLINDE, SOPHRONIE,  
ISMEN, GARDES.

ISMEN, *aux Gardes.*

CONDUISEZ-LA où je viens de l'ordonner... Le tems de la clémence est passé, que celui de la justice commence.

SOPHRONIE, *à Olinde.*

N'oublie point mes dernières paroles.

OLINDE, *s'élançant vers Sophronie.*

Où vas-tu?.. Je te suis.

ISMEN.

Qu'on retienne ses pas.

OLINDE.

Barbare ! rien de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le tien.

ISMEN.

Demeure, tu dois m'écouter.

OLINDE, *sur le devant du Théâtre.*

D'un côté le comble de la vertu, de l'autre l'excès du crime. O monstre ! Et cependant... Ah ! gardons-nous de révéler ce qu'un pere... On l'emmene ! ô douleur !

## S C È N E - V I I I .

O L I N D E , I S M E N .

I S M E N .

**J**E viens te porter les dernier paroles du Sultan. Il devoit te haïr, il t'aime. Il devoit te punir, il veut te sauver. Il souffre pour toi, tandis que tu l'outrages. Ton ingratitude l'attriste, au lieu d'enflammer sa colere. Tu fais qu'il a versé sur toi tous les dons de sa magnificence ; il te voit cheri de l'armée entiere. C'est à regret qu'il se priveroit d'un Guerrier qu'il estime. Redeviens son ami, il t'en conjure. Aladin fait combien les préjugés influent sur des cœurs tels que les vôtres. Il ne veut point t'obliger à renoncer à ta foi. Dissimule seulement, & retiens ton bras à son service. Aladin croit à l'honneur & se fie à ta promesse ; mais abandonne un Peuple malheureux ; défavoue ce fanatique attentat que je fais bien en-moi-même qu'aucun de vous deux n'a commis. On fera retomber le crime sur quelque homme vulgaire. Crois-moi, la Cour a plus d'attraits que la mort n'a d'horreur. Oublie cette Secte méprisée qui bien-tôt va s'éteindre de-

vant les étendarts du Croissant. Héros né pour les combats, devrois-tu avoir d'autre opinion que celle qui tient à la gloire des armes, & au génie de la victoire ?

O L I N D E.

Je n'ai point oublié les bienfaits d'Aladin. Porte-lui mon respect & ma reconnoissance. Il ne m'est plus permis de suivre ses drapeaux. Ce bras ne s'armera point contre mes freres. Aladin fait que je l'ai souvent touché en leur faveur. J'ai plaidé la cause de l'innocence au pied de son Trône ; il m'écoutoit alors, il accueilloit la vérité qui fuit à l'approche des Monarques. Je comptois l'éclairer, ou du moins le fléchir. Tu as détruit cet ouvrage commencé sous d'heureux auspices ; tu es venu, cruel ! tu l'as enflammé de ton génie ardent & persécuteur. Tourne contre moi seul les coups que tu prépares aux Chrétiens. Olinde déteste la dissimulation ; il n'a jamais sçu mentir à lui-même. Il aime sa Patrie & prodiguera son sang pour elle. Peut-être que cette Secte que tu affectes tant de mépriser, fera pâlir ses superbes ennemis. Déjà ils s'avilissent, ils arment des bourreaux contre l'innocente Beauté.... Si tu es jaloux du peu de gloire qui leur reste & qui va leur échapper, crois-moi, engage Aladin à épargner Sophronie.

Cette inutile cruauté souilleroit son règne,  
& terniroit la mémoire.

I S M E N.

J'ai lu dans ton ame. C'est moins le zèle  
de ta Religion que l'amour qui te rend infi-  
dele à la cause du Trône. . . . Eh bien tu peux  
sauver ta Sophronie des flammes. Il ne tient  
qu'à toi de déterminer son sort, de le ren-  
dre fortuné. Tu peux en ce jour même la  
conduire au Temple triomphante & cou-  
ronnée, si tu veux. . . .

O L I N D E.

Arrête. . . . Sans redouter tes discours ar-  
tificieux, je frémis de les entendre. Ta voix  
afflige ce cœur sincere. Olinde n'est accou-  
tumé à traiter qu'avec des Guerriers, c'est-  
à-dire, avec des cœurs généreux, nobles,  
ouverts, sans détours & sans hypocrisie . . .  
Je me tais en ta présence. Où est ma pri-  
son? Qu'on m'y conduise. . .

I S M E N.

Mais d'un esprit plus calme. . . .

O L I N D E, *avec fierté.*

Je ne t'écoute plus.

I S M E N, *aux Gardes.*

Allez, qu'on l'entraîne.

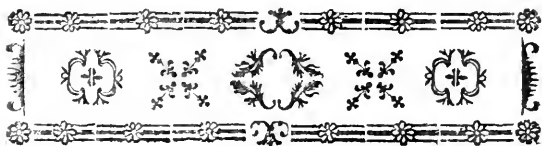


SCÈNE IX.

ISMEN.

**J**E n'ai pu subjuguier cette ame hautaine,  
 & j'en suis flatté. Son mépris autorise ma  
 fureur.... Mais que dis-je? Sa mort & celle  
 de cette jeune fanatique vont arrêter les fleu-  
 ves de sang que je brulois de répandre, &  
 la ruine entière de ce Peuple pouvoit seule me  
 flatter. Chargé de la haine universelle, ce  
 cœur se sent plus satisfait.... Si Olinde eût  
 renoncé aux Chrétiens, il me les abandon-  
 noit, il les livroit tous à ma vengeance....  
 Du moins ce rival qui partage les faveurs  
 du Sultan, bien-tôt ne sera plus.... Mais So-  
 phronie plus foible pourroit être effrayée....  
 O quelle victoire, si je pouvois leur enlever  
 cette beauté dont ils s'enorgueillissent.... Il  
 faut tout tenter.... Que ne peut la terreur du  
 supplice, l'appas d'un bonheur offert, ou  
 plutôt que ne peut un génie tel que le mien?

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E I V.

*Le Théâtre représente une prison , & dans cette prison une espèce de cachot voûté. Il est à demi éclairé par la lueur d'une torche enflammée. Sophronie est enchaînée à un pilier. Elle est dans l'attitude d'une personne plongée dans l'extase de la priere. Le flambeau de la prison ne doit être apperçu que dans l'enfoncement ; de sorte que la nuit règne sur le devant de la scène où se trouve Sophronie.*

## S C È N E P R E M I È R E.

SOPHRONIE , à genoux.

O Dieu je te rends grace ! tu m'as donné la force d'attester ton saint nom. Tu daignes me soutenir en ce moment , tu ne m'abandonneras point dans les dernières épreuves... Je n'ai qu'à te benir, Olinde est Chrétien !

je puis l'aimer sans offenser ta loi, l'aimer & mourir.... (*Elle fait une pause*). Au milieu des ténèbres qui m'entourent, un feu céleste brûle dans mon sein. Ces voûtes épaisses ne peuvent me dérober le Ciel. Je le vois, je tourne mes regards vers lui... O mon ame, tu appelles le moment, tu devances le trop lent ministère des bourreaux. Tu t'envoies déjà dans le sein du Dieu qui récompense... Mais quel saisissement me fait frissonner ! je vais paroître devant le Juge de l'Univers... Anéantis-toi, Sophronie, anéantis-toi devant sa présence. Ton cœur n'est-il rempli que de ton Dieu ?... Ah !... mais ce Dieu est un pere tendre, il pardonne, il attend toute créature qui s'avance à lui sous l'ombre de la croix. Elance-toi, mon ame, dans une sainte confiance, & vous, miséricorde divine, faites qu'elle ne soit pas trompée....

(*Elle se prosterne les mains jointes & le front appuyé contre le pilier de la prison.*)



## SCÈNE II.

ISMEN, SOPHRONIE.

ISMEN, *arrivant en silence, & après l'avoir  
contemplée quelques instans.*

**E**LLÈ invoque le Christ, & semble paisible ! elle croit & veut mourir ; & moi qui ne crois plus, je ne suis point tranquille..... Je méprise les anathèmes de ces Chrétiens, & il est des momens où ils me font frémir... J'ai secoué le joug de leur loi, mais je suis le seul d'entr'eux ; & malgré mes persécutions, aucun n'osa m'imiter.... Je tiens celle-ci en ma puissance, il faut qu'elle change où périsse. (*Il déchaîne Scphronie & l'amene sur le bord du Théâtre*). Approche, fille infortunée. Ton état m'attendrit ; approche, & tu ne verras plus en moi un Juge redoutable, mais un pere indulgent & qui veut te sauver. (*après un silence*) Le sort t'a fait naître au sein d'un culte superstitieux. On ne t'a instruit dès l'enfance que des erreurs dont tous les tiens ont été bercés. Si j'ouvrais à tes yeux le livre de ces cultes divers qui, sur la terre se disputent la primauté, si je t'expliquois par quels ressorts secrets ces re-



ligions, d'abord obscures, se sont élevées, se sont répandues à grands flots sur la face de l'Univers, tu verrois que tu te forges un Dieu d'après tes stériles idées; tu foulerois aux pieds une absurde croyance; tu reconnoitrois l'imposture de ces dogmes trompeurs consacrés par l'intérêt des Chefs des nations. Déchire ce crédule bandeau que le mensonge attacha sur ton front. On a voulu t'effrayer pour mieux te surprendre. Je veux te conduire à la clarté que j'ai sçu découvrir à la faveur de l'âge, & hâter pour toi cette tardive lumière. Crois-en un Prêtre qui, portant autrefois l'encensoir à tes autels, a vu de près l'idole devant qui tu te prosternes. C'est un champ d'illusions que fertilise la fourberie. Vois ces Chrétiens nommés le peuple de Dieu, vaincus, avilis, dispersés, chassés deux fois loin de ces contrées. S'ils étoient les favoris du Ciel, ils seroient triomphans. Crois-moi, les heureux Musulmans seront toujours maîtres de Jérusalem; ces murailles seront à jamais invincibles. Renonce à l'espoir chimérique de voir tes freres environner ce tombeau, objet de leurs vains hommages. C'est donc là ce fantôme que tu adores, & qui, enflammant tes esprits, t'a suggéré le dessein de venir t'immoler? Pense-tu qu'Ismaël soit à découvrir

ton imposture. Elle te paroît héroïque , elle n'est que puérile & empreinte du sceau d'un culte extravagant. Tu voles au devant du supplice ! mais sçais-tu que tu n'as encore rien souffert ? Ces chaînes, ces cachots, que font-ils auprès de ce feu dévorant qui brûlera toutes les parties de ton corps , qui consumera avec lenteur ce sein que je ferai découvrir. Tout ton être souffrira des tourmens inouis & tu ne pourras mourir. Il me semble déjà t'entendre pousser d'horribles gémissemens , te voir à demi brûlée , vouloir t'arracher du milieu des flammes , & maudire , mais trop tard , le malheureux aveuglement qui t'aura perdue. . . c'est moi qui suis le maître de ta destinée. . . promets de m'obéir & je deviens ton protecteur , je te délivre d'une mort cruelle. . . je te comble de dons , & de bienfaits. . . Réponds. . . réponds donc. . . as-tu bien entendu ce que ma bonté a daigné t'annoncer ?

## SOPHRONIE.

Je n'ai rien entendu. . . tes paroles qui sans doute étoient des blasphêmes n'ont frappé mon oreille que d'un bruit confus. Dieu m'a préservée de l'horreur de les entendre. Sa grace m'environne & me défend contre toi. Tu tourmentes ton génie , mais ton génie t'aveugle. . . Je ne touches que

du pied à cette terre où tu régnes. C'est toi qui retiens le fragile lien qui m'empêche de voler au séjour éternel ; que tardes-tu à le briser ? le bucher n'est-il pas allumé ?

ISMEN.

Quel fanatisme obstiné.

SOPHRONIE.

Ismen ! ma voix foible se refuse à réfuter tes discours... puisse Dieu t'éclairer au lieu de te punir. Je te laisserai le spectacle de mes derniers momens , ce sera là toute ma réponse. Mais songe lorsque la mort m'aura délivrée qu'elle ne fera peut-être pas loin de toi. Te flattes-tu d'avoir alors cette tranquillité que la religion donne... Superbe ! tu changeras de langage... ces momens seront affreux à ton ame épouvantée , & moi j'appelle ce trépas qui doit assurer à mes mains la palme de la victoire.

ISMEN , *avec un sourire forcé.*

J'admire comme dans ton délire insensé tu te plais à affoiblir l'idée d'un supplice réel... mais dis-moi , as-tu fait l'épreuve des tourmens que tu veux braver ? Connoistu l'élément qui consume la douleur horrible qu'il imprime à l'ame. (*Il va prendre la torche enflammée.*) Vois ce flambeau qui nous éclaire... il n'est qu'une foible portion

des pointes pénétrantes qui doivent se réunir pour te dévorer toute entière. . . Eh bien soutiens-en les approches. . . signale ce courage intrépide ou plutôt ce faux héroïsme. . .

( Il avance la torche enflammée. )

SOPHRONIE , étendant les bras  
avec noblesse.

Vois ce qu'il est quand il rend hommage à la gloire du vrai Dieu. . . le supplice le plus lent. . . ( Elle met la main sur la flamme. )

ISMEN , retirant le flambeau.

Quelle force ! . . elle m'atterre !

SOPHRONIE.

Tu recules , Ismen ! ton cœur pourroit être ému ; ta pitié me surprend plus que ta fureur.

ISMEN.

Réponds ! . . où puises-tu ce courage qui m'épouvante ? . .

SOPHRONIE.

Connois une Chrétienne ; son ame qui respire en Dieu peut souffrir tout pour son nom.

ISMEN , à part en remettant le flambeau.

Remettons-nous du trouble où nous sommes. ( haut. ) Fille courageuse ! ah ! qu'Olinde est loin d'avoir la même fermeté , d'at-

tendre les mêmes récompenses , ou pour mieux dire , que plus éclairé il pense différemment !

SOPHRONIE.

Que dis-tu d'Olinde?.. Il penseroit autrement... non , garde-toi de le croire.

ISMEN.

Âme trop crédule ! Olinde né pour les honneurs les plus brillants , pour ces honneurs qui flattent la valeur même , vient d'abjurer aux pieds du Monarque un transport amoureux & passager. Il a consacré au service du Trône son bras & son épée. Rentré sous les drapeaux victorieux du Prophète...

SOPHRONIE, *tombant à demi évanouie.*

Je me meurs... voilà mon plus cruel supplice... ô mon Dieu!.. mais non , vous ne l'avez pas permis. (*se relevant.*) Impositeur artificieux ! je te reconnois ; tu calomnies un héros. Va , je suis sûre de sa foi comme de la mienne... laisse mes derniers momens paisibles... commande à tes bourreaux de venir m'enlever , & que le bucher en flammes devienne l'asyle-où je puisse me sauver de tes regards.

(*Elle retombe foible & pâle.*)

ISMEN , *furieux.*

Tu ne mourras point comme tu l'esperes. C'est sur ton amant que je déploierai la lenteur des tortures. Je saurai te frapper dans lui. Tu entendras d'ici ses cris plaintifs & douloureux. Vois rassemblés tous les bourreaux que tu invoques , vois-les forçant son ame à ployer devant moi. . .

## S C È N E III.

ISMEN , SOPHRONIE ,  
NICEPHORE.

NICEPHORE.

**E**NFIN j'ai pénétré jusques dans ces lieux. Que vois-je ! Sophronie mourante. (*Il court à elle.*) Et c'est toi barbare , qui la fais expirer.

ISMEN.

Que! téméraire ! mes yeux me trompent-ils ? . . . Nicephore ! oui c'est lui ! la haine de mon cœur l'a nommé.

NICEPHORE.

Il te seroit permis cependant de méconnoître un des infortunés que tu persécutes.

Le nombre en est si grand que tu peux aisément les confondre ou les oublier.

SOPHRONIE, *ouvre la paupiere & appercevant Nicephore court à lui.*

O vénérable vieillard ! est-ce vous qu'un Ange favorable conduit... après avoir pleuré votre mort, dans quel lieu & dans quel moment le Ciel vous ramene-t-il à nous !

NICEPHORE.

Sophronie ! ces momens extrêmes sont pour des Chrétiens les plus beaux momens de la vie.

ISMEN.

A peine échappé des cachots, penses-tu venir ici me braver impunément ?

NICEPHORE.

J'ose d'avantage... Je viens tenter de réveiller en ton cœur un dernier sentiment d'humanité que la Nature y cache peut-être encore. Dis-moi, quelle infernale rage te consume ? Quel plaisir trouves-tu dans le supplice du juste & de l'innocent ? Quelle est cette soif ardente du sang des Chrétiens ? Se peut-il que tu préfères les malédictions de tout un peuple aux larmes d'amour & de reconnaissance dont tu pourrois être l'heureux témoin ; & où est le fruit de tant de barbaries ? Tu as de l'or & du pouvoir ;

mais as-tu la paix & le repos ? Rentre dans ton cœur & sous cette Thiare superbe , tu te trouveras plus troublé que dans ces tems où tu vivois notre égal. Moins malheureux alors , moins tourmenté de remords , moins odieux à toi même , flottant entre le vice & la vertu , tu ne faisois que pencher sur le bord de l'abîme , & les soupirs étoient encore permis. Aujourd'hui tombé au fond du précipice , ce sont des hurlemens de rage qui mugissent dans ton ame ; elle se peint malgré toi sur ce front ténébreux ; elle le sillonne de traits durs & sombres , & ce teint pâle & livide relève les serpens dont ton cœur est rongé. . . Ah ! rappelle-toi ce jour où devant nos Autels tu répandis des larmes de joie ; ce jour où ta main après s'être levée devant l'Éternel s'abaissa pour ferrer celle d'une épouse vertueuse , ce jour où tu lui juras une foi pure & qui devoit être inviolable.

## I S M E N.

Qu'esperes-tu en me rappelant ces tems mêmes où j'ai puisé la source de ma haine , & surtout contre toi. Oui , je ne me souviens que trop de l'obscurité dans laquelle je vivois. Tout comprimait le ressort de mon ame. J'ai connu le néant de vos espérances imaginaires. D'autant plus orgueil-



leux que vous étiez foibles , vous vous nourriſſiez de pompeux menſonges. Las d'être avili & confondu parmi un troupeau d'eſclaves , je me ſuis permis une hardieſſe utile ; mon ambition eut pour baſe & mes travaux & mes talens ; ils étoient faits pour m'élever ; mais lorſque déſertant vos Autels dépouillés , vous m'avez vu porter mes pas vers une plus brillante carrière , votre indigne jaloûſie a oſé m'arracher la moitié de moi-même , l'épouſe qui m'appartenoit . qui devoit me ſuivre & n'avoir d'autre loi que la mienne. Rendue rebelle par vous , elle m'a fui , elle m'a dédaigné.... Envain je l'ai cherchée... J'apprends au bout de pluſieurs années que c'eſt toi qui l'as recellée , qui l'as dérobee à mon amour ; qu'elle eſt morte entre tes bras... & tu oſes blâmer la fureur qui m'anime , & tu demandes encore comment je peux chérir la vengeance. Mon nom eut-il jamais un ſeul ami dans ta ſecte fanatique ? Je ne fais que rendre à toi , à ton Peuple , la haïne qu'il me porte , & ſ'il avoit la puiffance en main , diſ , épargneroit-il mon ſang ? Tu ne te plains de ma cruauté que parce que tu ne peux être cruel.

NICEPHORE.

Il étoit des poignards & des bras cou-

rageux.... Mais pense mieux d'un Chrétien, il fait pardonner & mourir. Il veut par un bienfait te punir de ta haine.... Oui, nous avons dû ravir ton épouse à l'air contagieux qui l'envirounnoit. Elle devoit fuir le déserteur de notre loi. Toi-même as délié les nœuds qui attachoient sa destinée à la tienne.... Ah! que ne peux-tu me montrer un reste de sensibilité, combien ton cœur pourroit s'ouvrir encore à la joie! Ismen! je renferme un secret capable de te rendre au bonheur, & peut être à la vertu. Un seul instant a changé plus d'un cœur... O mon Dieu! le dois-je révéler!... Où suis-je!... Sophronie!..., Quoi! c'est Ismen qui devient ton bourreau!

I S M E N.

Il ne tient qu'à elle de me rendre son bienfaiteur.

S O P H R O N I E.

'Ah! plutôt mourir mille fois! Protecteur de mon enfance! sauvez-moi du tourment de l'entendre.... Vous à qui je dois tout, pour dernier bienfait, faites qu'il me conduise au lieu de mon supplice; ou protégez seulement mes pas, je me sens la force d'y marcher moi-même.

I S M E N.

Il n'est pas tems.

NICEPHORE, à Sophronie.

Ma fille ! arrête un instant... S'il étoit fait pour m'entendre ! j'ai bien de quoi le défarmer.

ISMEN.

Toi ! ... Parle ... Si tu as quelque secret à me révéler , je t'écoute. En me faisant un aveu sincere ; tu me trouveras peut-être plus clément que tu ne pense.

NICEPHORE.

Es-tu si altéré de sang qu'une seule victime ne puisse te suffire ? (*en montrant Sophronie*) Si tu la reconnois innocente ...

SOPHRONIE.

Ah , Nicephore ! ...

NICEPHORE.

Sophronie ! je reclame en ce moment l'auguste vérité. Garde-toi de la trahir. Ismen ! je vais te donner un témoignage qui ne sauroit être suspect. Le Guerrier qui veut mourir à sa place n'est pas plus coupable qu'elle. Tous deux guidés par un héroïsme qui devoit te toucher veulent se sacrifier pour la Patrie. Que te reviendra-t-il de leur supplice ? Qu'importe la victime pourvu que tu ayes une tête à frapper. Un témoin tel que moi doit t'être insupportable. Déclare moi criminel. Anéantis l'homme dont le seul aspect éveille tes

remords... C'est avec joie que j'embrasserai ces chaînes...

SOPHRONIE.

Vous aussi, mon père!... Laissez-les moi, elles font ma félicité.

ISMEN.

Qu'espères-tu, vieillard inconsidéré? Que viens-tu me proposer? Ne fais-tu point qu'à l'instant même je puis ordonner & ton trépas & celui de tout le peuple Chrétien.

NICEPHORE.

La vengeance divine pourroit aussi prévenir tes coups; au lieu de défier la foudre, il t'est encore permis de la détourner.

ISMEN, *avec le sourire du mépris.*

Tu me connois, Nicephore, change de langage. Est-ce ainsi que tu veux me toucher?

NICEPHORE.

Je n'en désespère pas, ton cœur fût-il encore plus barbare... Te souvient-il du fruit de ton amour encore enfermé dans le sein de ton épouse au moment qu'elle te fut ravie?

ISMEN, *surpris.*

Que me rappelles-tu?

NICEPHORE.

Si le nom de père t'est cher, je puis te faire connoître à qui tu peux le donner.

ISMEN.

Eh quoi, cet enfant n'a-t-il pas péri avec sa mere? ...

NICEPHORE.

Non, Ismen, non ... Il vit, & moi seul peux le nommer.

ISMEN.

Tu peux le nommer ... Il vit! ... Triomphe, Nicephore! tu viens d'ébranler mon ame ... Parle? Acheve. Où faut-il aller? Où dois-je trouver? ...

NICEPHORE.

Demeure. Sois insensible, ingrat, parjure, j'aurai fait mon devoir ... Trahis, si tu l'oses, la Nature qui te rappelle par ma voix ... Approche, barbare; fixe de plus près cette jeune fille adoptée par les Cieux... As-tu pu méconnoître dans ces traits l'image de ton épouse ... Pardonne, ô ma chere Sophronie! mais voici ton pere.... J'ai dû lui sauver un parricide.... Ma fille! on ne t'a caché l'auteur de tes jours que parce qu'il est Ismen.

SOPHRONIE.

Lui! ... O mon Dieu!

ISMEN.

Quel trouble m'a faisi ... Quel coup tu me gardois! ... Nicephore ... est-il vrai!

NICEPHORE.

Aussi vrai qu'Olinde est mon fils.

ISMEN.

Toi, son pere!

NICEPHORE.

Oui, conserve ta haine... Renonce à cette heure au nom d'homme. Brûle le fils sur le corps du pere; plonge ta fille dans les mêmes flammes; abjure de nouveau le Dieu qu'adora ton enfance, ou tombe entre ses bras.... Reviens à nous Ismen! Ouvre ton ame à la Religion qui pardonne, au repentir qui justifie, à cette loi sainte & miséricordieuse qui fera de toi un homme nouveau. Tes forfaits sont grands, mais ils peuvent être effacés. Tous tes freres sont prêts à t'embrasser. Je ne parle point ici de reconnoissance. Voilà la médiatrice heureuse que le Ciel t'accorde pour te frayer la voye du retour. Tremble si tu rejettes un tel bienfait... Eh, quelles faveurs des Monarques peuvent balancer notre amour, sa tendresse & le repos de ton cœur?

ISMEN.

Où suis-je?

SOPHRONIE, *allant à Ismen:*

Dieu que j'implore! Vous qui me l'avez donné pour pere, faites qu'il ne soit pas votre ennemi.... Épargnez-moi l'horreur

de le croire au rang des réprouvés... Mon pere ! oui , je l'oserai prononcer ce nom... Il m'attendrit, il me prosterne à vos genoux ; reconnoissez le Dieu que vous avez adoré si longtems. Il a choisi ce moment pour vous rappeler ; il n'attend qu'un soupir vers lui... Ah ! faites que mon cœur vous aime autant qu'il le doit... J'offre au Ciel des vœux pour vous ; ils seront entendus !... Que ce jour soit réservé aux miracles. Pourquoi vous éloigner ? Redoutez - vous mes pleurs ? Mon pere... Ah ! je ne vous quitte plus ; mes sanglots passeront dans votre cœur....

ISMEN, à part & se détournant.

Si je fléchis, que deviendrai-je ?

NICEPHORE.

Tu peux tout, & tu balances ! S'il te faut une victime, prends ma tête. Je te dégage de tout ce que tu me dois. Que mon fils soit délivré & je t'embrasse sous ces voûtes ténébreuses, & je vole au bucher en te bénissant.... Tu hésites, tu pâlis... Ah, Sophronie ! lisons tout notre malheur dans ces regards qui se détournent....

(Ici l'on voit des soldats, les uns portent des flans beaux, les autres sont armés de lances.)

ISMEN, *interdit à l'apparition de Clorinde.*

Clorinde s'avance.... Ah ! gardez-vous de parler.... Soldats , éloignez ces deux criminels ; que personne ne les approche. (*à part.*) Nature , ambition , vengeance , que de tourmens !

---

## SCÈNE IV.

ISMEN , CLORINDE , *suite de*  
CLORINDE.

CLORINDE.

**T**U traites avec bien de l'inhumanité ces infortunés dont le sexe & l'âge attendriroient tout autre que toi. N'es-tu Prêtre que pour avoir un cœur féroce , & n'offres-tu aux Dieux pour encens que les soupirs de ceux que tu tourmente ? Tu tiens Olinde dans les chaînes , je veux lui parler.

ISMEN.

Clorinde connoît son crime , & demande à le voir.

CLORINDE.

Fais-le conduire ici.... Je l'attends.

ISMEN.



ISMEN.

Princesse ! l'autorité qu'Aladin m'a confiée ....

CLORINDE.

C'est par son ordre .... Obéis.

ISMEN.

Il est Chrétien ; & vous daignez ....

CLORINDE.

Clorinde n'est point faite pour répondre à tes pareils. (*d sa suite.*) Vous , qu'on me laisse.

(*Ismen sort.*)

SCÈNE V.

CLORINDE, *seule.*

UNE fausse honte a trop longtems enchaîné ma langue... Que le lâche déguise en tremblant les sentimens de son cœur , une grande ame ennoblit jusqu'à ses passions... Quoi ! je verrois Olinde conduit à la mort , & je n'oserois qu'étouffer mes soupirs... Quel est donc ce joug qui prétend me captiver ? La liberté de mon être sera-t-elle subordonnée à des préjugés capricieux. Quoi ! les accens de la haine & de la ven-

geance s'annoncent avec appareil à la face de l'Univers , & pour dire j'aime , il faudra chercher l'ombre & le mystere !.. Ce cœur indépendant n'est point fait pour adopter ces misérables loix forgées par la servitude. Il me dit qu'Olinde est né pour moi ; c'en est assez... Je hasarderai tout pour lui... Olinde est un héros !.. Ne tremble plus , mon cœur , ne crains point de t'offrir tout entier à ses regards...

## SCÈNE VI.

CLORINDE , OLINDE ,  
GARDÉS.

OLINDE , *dans le fond du Théâtre.*

**N**E pourrai-je jouir de mes derniers instans.

CLORINDE , *aux Gardes.*

Éloignez-vous. (*après un assez long silence.*) Est ce toi ? Est-ce là le vengeur de la Patrie ? Voilà donc la récompense de tes exploits ? L'outrage que l'on fait à ta gloire offense ceux qui en ont été les témoins. Tes mains valeureuses portent des chaînes !

OLINDE.

Elles ne deshonnorent que le coupable ,  
elles font la gloire de celui qui ne les porte  
que pour une cause juste.

CLORINDE.

Je viens les briser. Crois-tu que Clo-  
rinde demeurera spectatrice insensible de tes  
revers. Ta cause est la mienne. Leve cette  
tête que j'ai vu si altière au milieu des com-  
bats. Reconnois celle qui a bravé cent fois  
la mort à tes côtés. Elle veut te sauver ou  
périr.

OLINDE.

Clorinde hasarderoit à me défendre con-  
tre un Pontife cruel , un Monarque irré-  
solu , un Peuple d'ennemis. . . Eh qui t'ex-  
cite à tant de générosité ?

CLORINDE.

Ne me le demande point , si ton cœur  
ne t'en instruit , si tu n'entends cette voix  
qui ne peut s'exprimer. . .

OLINDE.

Tu fais que c'est le zèle de ma Religion  
qui me conduit à la mort.

CLORINDE.

A la mort ! Toi ! . . Tu me fais fré-  
mir. . . Non , tant que ce bras soutiendra  
la lance des combats. . .

OLINDE.

Ta généreuse pitié pour un infortuné...

CLORINDE.

Que dis-tu ? Ma pitié... Connois-moi toute entière... Je t'aime, Olinde, & mets ma gloire à t'en faire l'aveu. Heureuse, si joignant ma main à ta main triomphante, j'unissois mes destins aux destins d'un Héros. Tous deux guerriers, marchons sous les mêmes drapeaux. Nous combattons, nous vaincrons ensemble... Ne m'objecte point ta loi, mais parle, & Clorinde qui jusqu'ici ne s'est soumise à aucun joug, en adoptant le tien, ne fera plus libre de ne pas penser comme toi.

OLINDE.

Ah ! Clorinde, noble Clorinde ! Que ta pitié & ta tendresse ont droit de me toucher... Laisse périr un malheureux, laisse.

CLORINDE.

Est-ce le secours de mon bras, est ce mon amour que tu dédaignes ?.. Ma franchise est peut-être ma seule vertu, imite-moi...

OLINDE.

Adieu Clorinde. Mon devoir & mon cœur m'entraînent vers la tombe.

CLORINDE.

Ton cœur ! .. Arrête. .. Hairois - tu celle qui ne peut que t'aimer.

OLINDE.

Moi ! te hair. .. Le Ciel m'est témoin de la reconnoissance dont je voudrois te payer. .... Mais je n'ai qu'un cœur, il n'est plus à moi.

CLORINDE.

N'acheve pas, tu déchires le mien. .. Mais quelle est donc celle qui a su me ravir un Héros tel que toi ? Qu'a t-elle fait de grand ? Dis-moi son nom, son rang ? Nomme-moi ses exploits ?

OLINDE.

Le bucher est l'autel qui doit nous unir... C'est là que doit périr l'objet de l'amour le plus tendre. Dans une heure la flamme te vengera de ta rivale & de moi. Nous ne formerons plus ensemble qu'une même poussière. Ton secret sera pour jamais enseveli, & Clorinde oubliera le seul instant de foiblesse qui ait surpris son cœur. .. Adieu.



## SCÈNE VII.

CLORINDE, *seule.*

**A**NÉANTIE dans l'abîme où je suis descendue, si j'existe encore, c'est pour sentir ma honte... Je la repousse en vain, elle m'accable... Tout semble autour de moi m'écraser de son poids... Cachez-moi, murs épais, cachez-moi s'il se peut à moi-même... Clorinde! Ah! rassemble en ce moment toutes les forces de ton ame... Il ne s'agit plus d'aimer, il faut te vaincre... Dompte l'amour, dompte l'ennemi de ta gloire... Comme il s'est dérobé!.. Il brûle pour une autre, & ce cœur est encore à lui... Fuis malheureuse amante... Ensevelis à jamais une passion fatale; ce fantôme que j'idolâtrois s'est évanoui... Triste ardeur des combats es-tu la seule qui du moins ne trompe pas... Ah! viens, viens donc au défaut du bonheur enflamer & remplir toute mon ame.

*Fin du quatrième Acte.*



A C T E V.

*Le Théâtre représente une place publique en face de la grande porte de la Mosquée. On peut entrevoir l'intérieur du Temple. Un bucher est élevé au milieu de la place. Les barrières forment un demi-cercle & contiennent la foule du peuple qu'on doit apercevoir accourir & se presser en dehors. Dans l'enceinte se trouve la suite d'Ismen ; elle environne le bucher.*

S C È N E P R E M I È R E :

ISMEN , *sur le devant de la Scène.*

**Q**U'EL trouble me poursuit? .. Il sembleroit que je suis la victime & que ce bucher me menace. Bravons les regards de cette multitude qui m'observe. C'est par un front dédaigneux qu'on lui annonce un

Riv

Maitre... Que ce peuple se remplisse de la terreur des supplices. Il est né pour craindre, pour servir & pour adorer... Mais il fut un moment où Nicéphore alloit triompher de moi. J'ai résisté à cette foiblesse dangereuse qui crioit grace dans mon sein... Qui, moi ! rentrer sous la chaîne des Chrétiens, reprendre un culte que j'abhorre, ramper sous une loi dure, fléchir sous un Dieu que j'ai trop d'intérêt à rejeter... Cependant ce cruel vieillard est venu m'empoisonner l'ame... tout, jusqu'à la vengeance, devient amer à mon cœur... Il périra dans l'ombre, & son superbe fils, cet ennemi secrettement élevé contre moi, va tomber en poudre... Dans la carrière où je suis entré, il ne faut point reculer d'un pas. Eh qu'ai-je à craindre ou des Dieux ou des hommes ? Ils se taisent. Ma fureur est juste. Ils m'ont laissé ignorer que je suis pere. Ils ne m'ont rendu ma fille qu'après lui avoir appris à me détester... Elle ne périra point... J'effrayerai seulement ses regards de l'appareil du supplice & saurai bientôt la forcer à penser comme moi. La molesse d'une Cour voluptueuse fera plus sur elle que l'aspect de la mort. Quelques tems d'épreuves au milieu du luxe & des plaisirs ; au milieu d'un monde dont



elle ne soupçonne pas encore les attraits  
me la ramèneront soumise... Elle ignore  
ses charmes & sa propre sensibilité. Tout  
m'assure d'elle... Peut être qu'un jour elle  
deviendra mon plus ferme appui auprès du  
Sultan.

---

S C È N E I I.

ISMEN , OLINDE , SOPHRONIE ,  
GARDES ET PRÊTRES.

*(Les barrières s'ouvrent , des Gardes &  
des Prêtres amènent Olinde & Sophro-  
nie enchainés.)*

OLINDE.

**L**E voici ce bucher , Sophronie ! est-  
ce-là l'autel qui devoit nous unir. Est-ce-là  
la flamme qui devoit embraser nos cœurs  
d'ardeurs mutuelles. L'amour me promet  
d'autres nœuds... Si longtems séparés &  
réunis aujourd'hui pour la mort... Pleurée  
de tous , toi seule ne te plains point...  
C'est ta destinée qui m'afflige , ce n'est pas  
là mienne , puisque je meurs à tes côtés...  
'Ah ! dis-moi , chaste Amante ; te sens-tu  
la force d'endurer ce supp'ice ? Il ne m'est  
affreux que pour toi.

R v

394 OLINDE ET SOPHRONIE,  
SOPHRONIE.

Mon cher Olinde ! le Ciel en ce moment m'éleve au-dessus d'une mortelle. Je ne demande qu'à souffrir pour exposer aux yeux de ce peuple la constance qu'un Dieu a daigné m'accorder. Il me semble déjà voir une même couronne suspendue sur nos têtes & nos ames dégagées des liens terrestres s'envoler ensemble dans le sein du même pere.

OLINDE.

Que cette mort feroit pour moi une mort heureuse ! que mes souffrances me sembleroient douces & fortunées , si j'obtenois que je pusse , le cœur pressé sur ton cœur , exalter mon ame avec la tienne , & confondre ainsi nos derniers soupirs !

SOPHRONIE.

Ami ! l'état où nous sommes demande d'autres pensées , & sur des objets plus importants. Que ne t'occupes-tu plutôt à rappeler à ton esprit ce Dieu magnifique qui prodigue ses largesses à ceux qui meurent pour sa loi. . . Aspire avec joie au séjour de sa gloire. Regarde le Ciel , vois comme il est brillant !... Regarde le Soleil , cette image du Très-haut ; il nous invite à nous élan- cer vers lui ! Par-de-là ces Cieux qui nous environnent , vois-tu ce monde étonnant ,

ce monde de félicités qui déjà luit & qui s'ouvre... Suis-moi !

(Elle marche au bucher.)

OLINDE.

Fuyons de la vie. Ismen s'avance.

SOPHRONIE.

Lui !

OLINDE.

Détournons nos régards & prions pour nos bourreaux.

ISMEN, *saisissant Sophronie par la chaîne & la séparant d'Olinde avec effort.*

Demeure.

SOPHRONIE, *jettant un cri.*

Olinde ! On me sépare de toi... Ah !

ISMEN, *aux Satellites.*

J'ai dégagé la vérité des ombres qui l'ont obscurcie. Apprenez qu'Olinde est le coupable. Je suis leur juge ; je le condamne seul à périr dans les flammes.

SOPHRONIE, *à Ismen.*

Laissez-moi, laissez-moi le suivre... Je ne veux que mourir.

ISMEN, *à Sophronie.*

La grace que je t'annonce doit te présager l'heureux avenir que ma bonté te réserve.

OLINDE, *se retournant.*

Qu'ai-je entendu ! est-il vrai ? La pitié pour Sophronie descend dans ton cœur ! heureux miracle !.. Ismen ! puisque tu sauves l'innocence , j'oublie tous tes crimes. Je rends grace à mon sort , à toi. O fortuné moment ! je te bénis. . .

SOPHRONIE.

Trop foible Olinde ! quelle joie t'égaré ! Je perds une éternité heureuse. Un moment dans ces flammes n'est-il pas préférable ?.. Il me faudra vivre en sa puissance.

OLINDE.

Tu vivras pour le changer. Le Dieu qui connoît tes vertus a veillé sur tes jours. Il a ses desseins. . . Te résistera-t-il ? A toi ! non , le Ciel parle & te réserve le pouvoir de le toucher. . . tu consoleras mon pere.

SOPHRONIE.

Ton pere , hélas !.. L'infortuné vieillard est descendu dans nos cachots & n'a pu amollir son ame. Que pourrai-je ? Il expire peut-être à cette heure sous ces voûtes ténébreuses que nous venons d'abandonner.

ISMEN , *aux Satellites.*

Hâtez-vous d'appaiser le Ciel & le Monarque qui regne par lui.

OLINDE.

Nicéphore en la puissance du barbare ! . .  
O mon Dieu ! mourons.

*(Il monte sur le bucher.)*

ISMEN.

Serrez les liens ; vous , Ministres de la  
loi ! approchez. . . *(On allume les torches.)*  
Portez ici les flambeaux.

SOPHRONIE , *s'élançant au-devant  
des bourreaux.*

Arrêtez. . . Il manque une victime.

ISMEN , *la maîtrisant avec force.*

Vains efforts d'un fanatisme que tu abju-  
reras bien-tôt. . .

SOPHRONIE.

Laissez-moi. . . Olinde , je te rejoins. . .

ISMEN.

Oses-tu me défobéir. . .

SOPHRONIE.

Au nom de ma mere . laissez sa fille re-  
tourner à elle. . . Elle me tend les bras. . .  
Elle m'appelle loin de ce monde.

ISMEN , *aux Satellites.*

Que la flamme l'environne ; qu'elle  
étouffe sa voix & me dérobe ses regards  
odieux !

*(Il arrache un flambeau des mains d'un Satellite  
& met le feu lui-même au bucher.)*

OLINDE , *tournant la tête vers son amante.*

Sophronie , je te vois encore ! Adieu , adieu pour la dernière fois. Nous ne devons pas vivre ensemble sur la terre... C'est dans le sein d'un Dieu éternel & juste que je t'attends.

SOPHRONIE , *tombant à genoux les bras tendus vers lui.*

Nous serons réunis , Olinde ! Je sens que je vais expirer avec toi.

---

## SCÈNE III.

CLORINDE & les Acteurs précédens.

(*Les barrières s'ouvrent avec un grand tumulte. Clorinde s'avance avec rapidité , & remplit le cercle de toute sa suite. De loin elle fait signe de sa lance , & lorsqu'elle est à portée d'être entendue , elle s'écrie d'une voix forte & majestueuse.*)

CLORINDE.

**E** CARTEZ ces flambeaux ! éteignez ces brandons allumés ! Que tout demeure suspendu. C'est Clorinde qui l'ordonne au nom de votre Roi.

ISMEN.

Moi seul dois ici parler & commander en son nom... Je vous le défends...

CLORINDE.

Obéissez... (*Les Soldats de Clorinde éteignent la flamme.*) O scène affreuse & révoltante ! le défenseur de la Patrie lâchement garotté & sur le point d'être brûlé par la main des Prêtres. . . L'indignation m'enflamme. Est-ce bien là Olinde ?

OLINDE.

Ces momens sont sérieux , Clorinde ! Garde-toi de les troubler. Mon poste est plus glorieux ici qu'au milieu des combats. Mourir n'est pas le plus grand malheur. . . Laisse-moi remporter la victoire , & si ta grande ame brûle de se montrer , oser protéger Sophronie , contre son propre pere , & vole arracher le mien aux cachots où la mort l'attend loin de moi.

CLORINDE.

Qu'entends-je ? son pere ! & le tien...

OLINDE.

Est Nicephore un vieillard débile qui va périr ; hélas ! dans les souterrains de la Mosquée.

CLORINDE , à une partie de sa suite.

Courez le délivrer & qu'à l'instant on l'amene à son fils.

I S M E N.

Clorinde ! respectez mon Ministère ? Songez que vous êtes devant ce peuple qui demande un sang criminel... Redoutez.

C L O R I N D E.

Tremble toi-même !

I S M E N.

Téméraire ! Fuyez de ces lieux marqués du sceau de la vengeance céleste. Egarée par une aveugle pitié, craignez de profaner la sainteté de ces instans redoutables. Vous n'ignorez pas le pouvoir suprême dont je suis revêtu. Ministre des Autels & du Trône, la cause Divine & humaine sont remises entre mes mains. Elles ne seront point trahies. Ne me forcez pas à les défendre contre vous.

C L O R I N D E.

Imposteur ! Ma voix suffiroit à te confondre, mais ton audace excite ma pitié.... Tiens voilà l'ordre de ton Roi, & la grace de ces deux victimes. Innocens ou coupables, elle m'est accordée. C'est moi qui viens te la confirmer.

I S M E N. , *prenant le papier.*

(à part). Je te reconnois foible Aladin. (*haut*). Ainsi vous avez pu surprendre le Monarque.... mais non, l'Arrêt est irrévocable ; je suis l'interprète de sa volonté ; elle ne



peut se manifester que par moi. Je ſçaurai tenir pour lui-même ce qu'il doit à la Divinité.... Peuples tremblez ! elle tonne, elle menace encore du fond de cette Mosquée, & les calamités ſuspendues ſont prêtes à retomber ſur vous. Peuples frémiſſez ! Tandis que nous délibérons, l'ennemi eſt aux portes de la Ville. Un inſtant de plus, & nos murs tombent, & ces Palais ſont en feu, & le fer moisſonne vos femmes & vos enfans. Que vos cris repouſſent la colere des Cieux ! Pour détourner la foudre, preſſez le ſacrifice que le Prophète exige. (*on entend une rumeur mêlée de différens cris, & le Peuple paroît ſ'animer*). Soldats ! & vous Miniſtres des Autels, venez, approchez les flambeaux. Que craignez-vous ? Embrâſez ce bucher ; c'eſt la voix du Peuple, c'eſt celle de Dieu même qui vous l'ordonne.

CLORINDE, *s'avancant à la tête de ſes troupes.*

Gardez-vous d'oſer....

ISMEN, *ſoulevant le Peuple.*

Tombez en ma préſence, profane étrangere, & vous Peuple, vengez mes droits !... Frappez.... Exterminez....

(*Le Peuple ému ſe précipite en foule.*)

CLORINDE, *avec courroux.*

Ton audace a laſſé ma conſtance.... Tu

appelles la révolte. C'en est trop , cède ou frémis.

I S M E N.

Que je cède ! ( *Il saisit un flambeau & porte la flamme au bucher* ). Eh quoi ! vous restez... Avançons , forçons cette femme impie ; que la flamme & le fer....

( *Le Peuple fait un grand mouvement.* )

C L O R I N D E , *étend le bras avec la rapidité de l'éclair & le perce de sa lance.*

Elle t'arrache la vie , monstre furieux....  
Expire.

I S M E N , *faisant trois mouvemens le flambeau à la main & tombant.*

Ah !

S O P H R O N I E , *elle se jette sur le corps d'Ismen.*

Mon pere !

( *La suite de Clorinde fait une évolution rapide autour du bucher & s'apprête à combattre.* )

C L O R I N D E.

Amis ! j'ai frappé le chef , balayez ce reste vil trop indigne de mes coups , dispersez ce bucher , & que les débris nagent dans le sang des bourreaux qui l'ont dressé. Laissez approcher le peuple ; qu'il voie le bras vengeur , arbitre du salut d'Olinde & prêt à le défendre , s'il le faut , contre tous les Dieux. ( *Les barrières se rompent , les Prêtres fuient ,*

*l'enceinte se remplit d'un peuple tumultueux. On délie Olinde ; on disperse le bucher.)* (Clorinde continue avec l'éclat de l'héroïsme, & semblable à une Divinité guerrière). Peuple ! je suis Clorinde : je viens dans ces lieux pour défendre avec vous vos Etats, & une Religion qui nous est commune. Ce bras servira votre cause, soit sur le champ de bataille, soit dans l'enceinte de ces murs.... S'il est des Dieux qui protègent l'imposture, qui favorisent Ismen, qu'ils s'expliquent, qu'ils fassent gronder leur tonnerre à l'instant même.... Je les appelle tous contre moi & les défie ; mais non, tous applaudissent au trépas du fourbe qu'a puni ma justice....

O L I N D E.

Ah, Clorinde ! c'est toi qui me sauves de la mort !

C L O R I N D E.

Quel lâche abandon te l'a fait desirer ? Tu sçais vendre ta vie dans les batailles, & ta valeur ici reste enchaînée !

O L I N D E, *allant à Sophronie.*

Sophronie ! Ah, quelle douleur est dans ton ame & se peint dans tes yeux !

S O P H R O N I E.

Aidez-moi à le secourir ! Il faut le soulever. (*des soldats soulèvent Ismen & le posent*

*sur quelques débris du bucher*). Tâchons d'arrêter son sang. Son ame expirante s'arrête sur ses lèvres. Il ne lui faut qu'un moment, & ce moment suffit pour l'Eternité.... O suprême clemence, accorde-moi soixante années de douleur sur cette terre d'exil, & daigne l'absoudre en ce dernier instant.... Mon pere ! mon pere ! Il ouvre les yeux. M'entendez-vous, mon pere ?... Tournez vos regards vers les Cieux. (*avec un sentiment profond*). Mes larmes ont appelé les siennes... Il pleure, Olinde... Une larme coule... il est justifié.

### SCÈNE IV, & dernière.

NICEPHORE, & les Acteurs précédens.

NICEPHORE, *conduit en triomphe.*

**D**IEU de Jérusalem, je te reconnois !  
O mes enfans !... Mais quel objet de terreur  
& de pitié.

OLINDE.

Approchez-vous de lui, mon pere ; unifiez vos prieres aux nôtres. Appelez sur cet infortuné la grace du Ciel.

NICEPHORE, *avec grandeur.*

Son état me fait oublier ses forfaits, ( *Il*

lui pose la main sur le front & lui prend une main). Ismen ! un seul mot , & tu ré pares ta vie. Kappelle ce Dieu que tu as servi dans l'innocence du premier âge. Il est miséricordieux. Implore sa clémence , il va t'ouvrir son sein. Sois repentant , sois Chrétien.

ISMEN, *avec un douloureux effort, & d'une voix entrecoupée & mourante.*

Hélas ! il n'est plus tems de l'être. Ce Dieu me fait frémir... Je ne demande que le néant, & crains trop qu'il me soit refusé... L'horreur m'environne , & c'est vous qui me secourez... O ma fille !

NICEPHORE.

Que Dieu te pardonne comme nous te pardonnons ! Nous te plaignons, nous prions pour toi . . . Nous haïrois-tu encore ?

ISMEN.

Que me rappelez-vous ? C'est un autre que moi qui vient de me succéder. Ismen vivant est un spectre qui me glace d'effroi. Qu'il s'éloigne.... Le flambeau qui m'éclaire me montre ce que j'étois. Ah ! que n'ai-je eu plutôt le regard d'un mourant ! (*il élève un peu plus la voix, & Clorinde qui s'approche se trouve à la tête du peuple & des soldats, ensemble confondus*). Clorinde ! toi qui, dans cet instant redoutable , parois devant moi

comme l'Ange de la mort, reçois l'aveu que je dois faire publiquement. Aucun d'entre les Chrétiens n'est coupable du viol de la Mosquée... Mes mains ont déchiré cet Alcoran pour en rejeter sur eux toute la vengeance..... Incrédule..... Hypocrite..... Barbare..... En opprimant les hommes, c'est moi que j'ai trompé.

SOPHRONIE, *poussant un cri douloureux.*  
Il se meurt !

*(Elle se met en priere , tandis qu'Olinde est attaché au mourant, & que Nicephore le soulage avec son fils).*

CLORINDE, *au Peuple.*

Témoins de son dernier aveu , allez porter au Roi ce que vous venez d'entendre. Que le reste du peuple en soit instruit. (*aux siens*). Vous , séparez-les de ce corps qui va se glacer. (*on emporte le corps d'Ismen*). Olinde ! je te rends à ton pere , à Sophronie. Allez ensemble rejoindre l'armée de Godefroi. Aladin craint de garder près de soi tant de vertus unies. La foule des Chrétiens doit sortir des frontieres de la Palestine. Tel est l'ordre d'un Monarque absolu. Il ne garde dans son Empire que le sexe qui a la foiblesse pour partage & les timides enfans. Partez sous l'escorte des miens. Ils vous sauveront de toute main perfide.

Révolution inattendue ! Mon fils ! O ma fille ! vous vivrez époux.

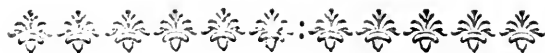
O L I N D E.

Magnanime Clorinde ! mes regards confus n'osent se lever vers toi !...

C L O R I N D E.

Fuis, Olinde, fuis ! la fortune nous nomme ennemis. C'est à moi, s'il se peut, de dédommager les Sarrafins de ta perte. Je ne me vengerai que trop peut-être, sur cette armée qui t'arrache aux anciens compagnons de tes exploits. Mais vous, destinée terrible & meurtrière, destinée aveugle qui présidez au sort des batailles ; qui, dans l'horreur des combats, précipitez les Guerriers l'un contre l'autre !... ah ! gardez-vous du moins de m'opposer Olinde.

*Fin du Tome premier.*



# TABLE DES PIÈCES

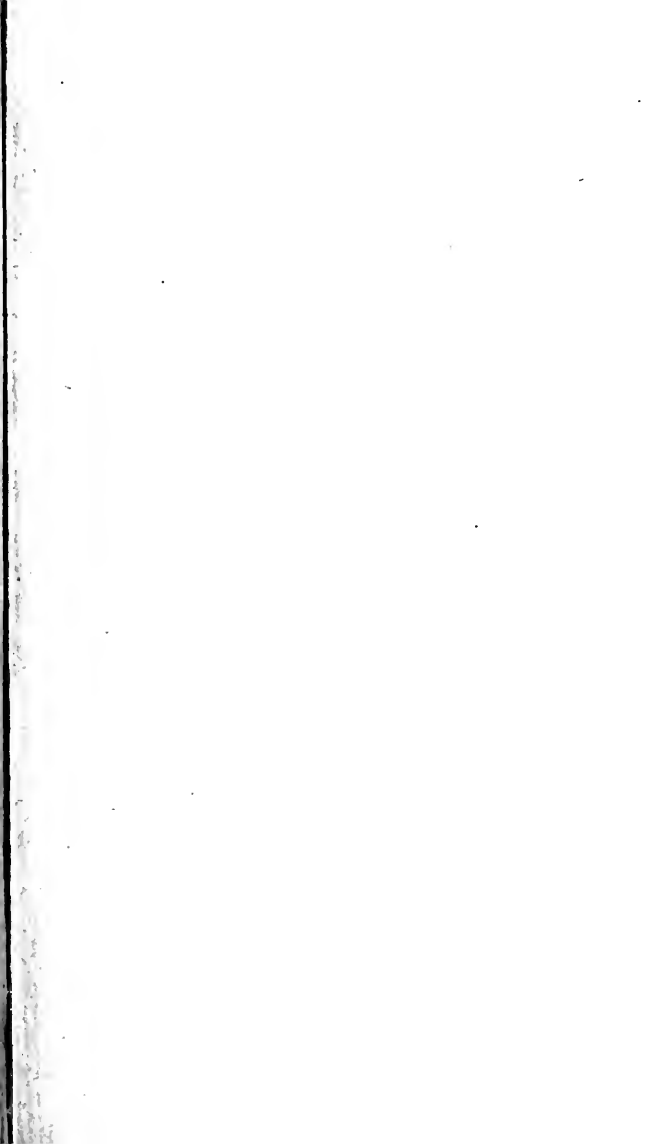
*Contenues dans ce Volume.*

JENNEVAL ou LE BARNEVELT  
FRANÇOIS.

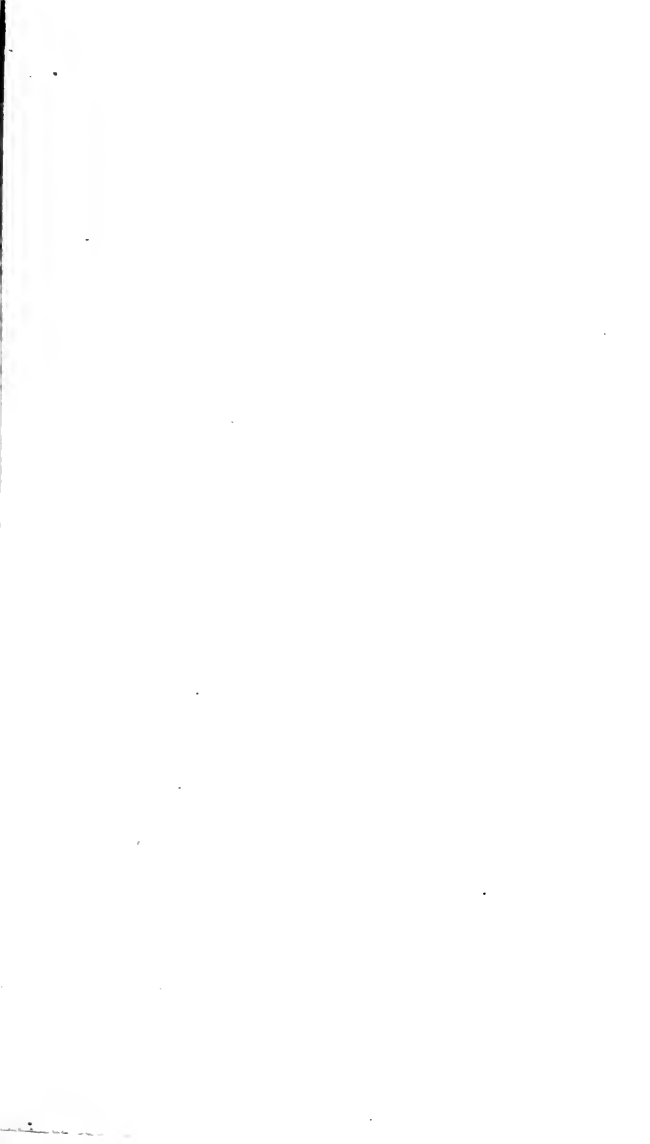
LE DÉSERTEUR.

OLINDE ET SOPHRONIE.











PQ  
2007  
M6A19  
1776  
t.1

Mencien, Louis Sébastien  
Œuvres dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

